LES CAISSES DE MONSIEUR LISSAC

ROMAN POLICIER

3 F 50

Les Publications Georges Ventillard

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à six heures
Le bacille BX 766
La Treizième main
La maison sans fenêtres

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre mandat de 4 francs aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by. LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD.

1935

(HG 2

LES CAISSES DE MONSIEUR LISSAC

EDWARD BROOKER

LES CAISSES DE MONSIEUR LISSAC

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

I

RIEN NE VA PLUS...

— Messieurs, faites vos jeux..., répétait inlassablement la voix nasillarde du croupier dans la grande salle de la roulette, au casino de Monte-Carlo.

André Hénard fouilla dans les poches de son veston et finit par y découvrir une pièce de vingt francs, toute sa fortune. Longtemps, il la garda dans le creux de sa main tremblante, comme s'il eût éprouvé un chagrin violent à s'en séparer, puis, mu par une inspiration subite, il la jeta sur le tapis vert en annonçant d'une voix hésitante : « Le treize ! »

Son cœur battait à se rompre. La bille capricieuse sautait de case en case.

« Rien ne va plus !... » La roulette, déjà ralentissait son mouvement giratoire. André ferma les yeux pour oublier un instant sa misère, pour ne point voir consommer sa ruine.

C'était son dernier espoir. S'il perdait, il ne lui resterait même plus de quoi payer son hôtel... Ensuite, ce serait la fin, le saut dans l'inconnu, dans l'abîme...

Il était arrivé dans la capitale monégasque

avec vingt-quatre beaux billets de mille francs, et cette pièce de vingt francs était tout ce qu'il en restait.

Les yeux toujours fermés, André fut tiré de son rêve par la ritournelle du croupier :

— Messieurs, faites vos jeux !...

Ainsi, le coup venait d'être joué. Il ouvrit les yeux. Quelle ne fut pas sa surprise! Devant lui, des jetons s'amoncelaient. Le treize était sorti, il avait gagné. De vingt francs quelques secondes auparavant, sa fortune s'élevait maintenant à sept cent vingt. André abattit ses mains, comme un fou, sur le petit tas de disques nacrés. Il était sauvé... Il pourrait payer son hôtel, reprendre le train, rentrer à Paris... Et puis non, c'était vraiment trop peu. Puisque la chance semblait revenir, il fallait en profiter, risquer encore... Il allait choisir un autre numéro, mais il n'en eut pas le temps. Le croupier venait de glapir : « Rien ne va plus! »

Plus rien ! Alors, à la grâce de Dieu ! Et la bille reprit son sautillement, tandis qu'il pestait de ne pas s'être décidé plus tôt. Il aurait dû miser sur le dix-huit. Il sentait que le dix-huit allait sortir... L'invraisemblable se produisit. La petite boule hésita, puis s'arrêta de nouveau sur le treize ! André gagnait vingt-cinq mille neuf cent vingt francs, très exactement. Non seulement, il avait rattrappé son capital initial, mais il était en bénéfice.

La tête lui tournait. Il ne pouvait croire à sa

chance. Allons, il y avait un Dieu pour les joueurs, et puisque ce Dieu semblait vouloir enfin le favoriser, il serait vraiment trop stupide, criminel même, de ne pas continuer. Avec un peu de sang-froid, il se sentait sur le point de ramasser une fortune à la condition de jouer raisonnablement et scientifiquement.

André rangea vingt-quatre billets dans son portefeuille, laissa passer le coup suivant. Puis il mit cinq cents francs sur le treize encore : « par reconnaissance », dit-il.

Ce fut le douze qui sortit. Alors il jeta mille francs sur la première douzaine. Le sept sortit. Il continua, misa sur les couleurs, sur les carrés, gagna, perdit, regagna. Au bout d'une heure, en comptant l'argent mis de côté, André se trouvait à la tête de cent trente-six mille sept cent quatre-vingt francs. Une telle chance ne pouvait durer. Plein de sang-froid à présent qu'il gagnait, André décida de ne pas tenter le diable et de rester sur son gain. Il quitta la salle, échangea ses jetons contre de belles coupures dont le froissement soyeux emplit son cœur de joie, et passa dans le bar. Après tant d'émotions, il avait soif... Il connaissait le barman, l'appelait par son petit nom: Mathieu.

Ce Mathieu était ce qu'on peut appeler un drôle de corps. Il présentait cette particularité sans doute unique dans sa corporation, de porter une barbe courte et pointue qui lui avait valu le sobriquet de Barbichet. Il ressemblait à l'un de

ces rapins de Montmartre dont la race a disparu depuis longtemps. De plus, Barbichet était bavard comme il n'est pas permis de l'être, même sur les bords de la Méditerranée !

Trônant derrière son comptoir, Barbichet eut un sourire épanoui en apercevant André.

— Bonjour, monsieur Hénard ! fit-il dans un inimitable roulement d'r. Je vois à votre visage que vous avez dû gagner aujourd'hui. Ça se lit dans vos yeux ! Et qu'est-ce que je vais avoir le plaisir de vous servir, Monsieur ?

— Donnez-moi une anisette à l'eau... C'est exact ! J'ai eu de la veine ce soir, et je suis très loin de me plaindre, répondit André en se hissant au sommet d'un immense tabouret.

— Alors, monsieur, permettez à un vieux routier de vous donner un conseil. Vous êtes jeune et vous n'avez pas encore l'expérience des tables de jeu. Vous avez gagné, n'est-ce pas? Eh bien! remerciez le Destin qui vous a favorisé et partez... pour ne plus revenir. Sinon, vous reperdrez, car vous rejouerez. Il n'y a pas d'exemple...

Barbichet s'interrompit, regarda les alentours d'un air méfiant, et reprit, en baissant la voix :

— J'ai peut-être tort de vous parler ainsi, car après tout, je suis un employé du casino, mais excusez-moi, monsieur, vous m'êtes très sympathique... et alors, je me permets de vous répéter, monsieur, ne jouez plus, parce que...

Il s'arrêta net.

— Bonsoir, madame !

André le regarda surpris. Mais il comprit pourquoi Barbichet avait rompu brusquement son discours. Une jeune femme venait d'entrer et de s'asseoir au bar.

André la lorgna discrètement. Elle était élégante, mais pas jolie à proprement parler. Elle était mieux que cela : elle était à la fois sympathique et intéressante. Son profil n'était pas absolument classique et ses cheveux noirs aux reflets bleutés, ainsi que ses yeux sombres et veloutés formaient un ensemble on ne pouvait plus attirant. Seules, peut-être, les lèvres un peu épaisses auraient-elles pu prêter à une légère critique. Son teint était mat, presque doré et trahissait une origine exotique.

— Une Américaine du Sud, se dit André, ou peut-être encore une mulâtresse!

La jeune femme était très élégamment vêtue. Elle s'assit sans même paraître remarquer la présence d'André. Barbichet lui servit un citron pressé, qu'elle avala d'un seul trait. Elle jeta sur le comptoir un billet de banque et, sans attendre la monnaie, elle s'éloigna en faisant un petit signe de tête à Barbichet, qui s'inclina jusqu'à terre devant une cliente aussi généreuse.

— Qui est cette dame ? demanda vivement André, que l'étrangère paraissait avoir prodigieusement intéressé.

Barbichet prit un air mystérieux :

— Oh ! monsieur, murmura-t-il, c'est quelqu'un de très bien, une haute personnalité. C'est

la femme de l'ambassadeur argentin à Paris, c'est Mme Conchita Pereira de Charcas. Elle est riche à millions, à centaines de millions. Elle ne doit même pas savoir elle-même à combien se monte sa fortune !

— Quoi ? fit André, légèrement surpris. L'ambassadeur est vraiment aussi riche que cela ?

— Lui, non. C'est elle qui l'est. On raconte beaucoup de choses là-dessus, vous savez. On prétend que le ménage n'est pas un exemple d'union et qu'elle ne lui est pas d'une fidélité farouche... Maintenant, allez savoir si c'est vrai. Toujours est-il que Mme de Charcas est une excellente cliente pour moi. Elle passe, m'a-t-on dit, la plus grande partie de l'année ici et à Cannes, où elle possède, paraît-il, une villa princière... Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, quand on a de l'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répondit machinalement André, qui n'écoutait qu'à peine le prolixe Barbichet.

Sa pensée accompagnait la jeune Argentine aux yeux fascinants. D'ailleurs, il avait pleinement raison, ce Barbichet : quand on est riche, on peut tout se permettre. Et lui, André Hénard, qui n'était qu'un pauvre diable... Et les cent et quelques billets qui gonflaient sa poche n'étaient qu'une misère à côté des revenus fabuleux de l'ambassadrice.

— Bien entendu, monsieur, recommanda Barbichet, tout ceci est entre nous et j'espère bien que...

— Mais, bien entendu. Vous pouvez être tout à fait tranquille. Je serai muet comme la tombe.

Puis, comme cédant à une impulsion subite, il jeta un billet sur le comptoir et s'éloigna.

Il erra sans but, dans le casino et finit par s'échouer sur la terrasse. Il s'accouda sur la balustrade de pierre et contempla le spectacle magnifique du soleil couchant, illuminant la mer d'une lumière rose et orangée, tandis qu'à sa droite et à sa gauche, le cap Martin et le cap d'Ail s'estompaient peu à peu dans la brume dorée.

— Quelle merveille, fit André. Quel pays béni de Dieu ! Il se réjouissait d'avoir pu séjourner, une fois dans sa vie, dans ce véritable Paradis terrestre, objet de ses aspirations de toujours. Quelle différence entre la vie qu'il menait ici, provisoirement hélas ! et son existence parisienne. Là-bas, dans la capitale, il vivait pauvrement, étroitement, dans une rue sombre et silencieuse de Montmartre. L'immeuble où il habitait était une grande caserne triste, et son logement, plus triste encore, donnait sur une cour étroite où la lumière pénétrait rarement. Il se composait de deux modestes pièces, sommairement meublées, et d'une cuisine.

André Hénard vivait chichement, péniblement. Bien que très jeune, la vie l'avait déjà durement éprouvé. Il avait connu des jours de misère et de faim. Avec les plus grandes difficultés, il avait fini par trouver un emploi de caissier dans une maison d'exportation de très petite importance.

Son salaire était plus que modeste et ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'André réussissait à équilibrer son budget. Mais il jouissait de la confiance absolue de son chef, et malgré les temps mauvais, il n'avait pas perdu l'espoir de se faire, un jour, une situation plus enviable. Mais les mois s'écoulaient sans lui apporter d'amélioration.

André était orphelin de père et mère et personne ne s'occupait de lui. Il avait bien une vieille tante, à Marseille, qu'il n'avait jamais vue. Elle possédait, paraît-il, une assez jolie fortune, mais elle était d'une avarice sordide et quand André, un jour, avait eu la fâcheuse inspiration de s'adresser à elle, la réponse avait été telle que le jeune garçon s'était juré de ne pas recommencer.

A présent, il vivait péniblement, mais pas trop mal, somme toute, et l'existence eût été possible, s'il n'avait pas eu cette passion folle des voyages. Il passait son temps à consulter les plans, les cartes, les indicateurs, à combiner des voyages qu'il ne ferait jamais, faute de moyens... Les chemins de fer et les vapeurs coûtaient cher et le salaire mesquin que lui versait chaque mois M. Lissac ne lui aurait guère permis d'aller bien loin.

Cependant il espérait et, patiemment, attendait l'occasion de pouvoir mettre son projet à exécution. Elle s'offrit à lui, au moment où il s'y attendait le moins. Son chef était en voyage et,

huit jours plus tard, André devait partir en vacances. Il ignorait totalement où il pourrait passer ses quelques jours de liberté, car ses poches étaient désespérément vides.

Allait-il rester à Paris, dans ce Paris surchauffé, dont l'atmosphère était irrespirable ?

André pleurait presque de rage et d'envie, en pensant aux autres, aux privilégiés, qui prenaient le frais à la montagne ou se doraient l'épiderme sur les plages à la mode. Tout d'un coup, il se souvint qu'il y avait, dans la caisse de son patron, une somme relativement importante : vingt-quatre mille francs, mis de côté pour payer, à la fin du mois, c'est-à-dire trois semaines plus tard, la traite de Meunier et C^ie^. Or, les vacances d'André devaient durer trois semaines également. Les hésitations d'André furent de courte durée.

Il prit tranquillement les vingt-quatre mille francs dans la caisse et partit pour Monte-Carlo. Les scrupules ne le tourmentaient pas. Pourquoi même en aurait-il eus ? Il était, en effet, absolument certain qu'il pourrait remettre cet argent dans la caisse dès son retour. Et parce qu'il avait enfin un peu de chance dans sa vie, était-il pour cela un voleur ? Et puis ! quand on s'embarrasse de scrupules, de regrets, de remords, on est perdu d'avance. André savait parfaitement que pour arriver à quelque chose, il faut être dur. Les hommes hésitants sont vite arrêtés. Or, lui, André, avait l'intention d'arriver coûte que coûte. Bien entendu, André avait pris toutes les pré-

cautions pour masquer son... prélèvement. Personne n'en saurait rien. Il arriverait en temps voulu pour replacer la liasse de billets dans le tiroir qui lui correspondait, et si, par un hasard qu'il refusait même d'envisager, mais possible après tout, les événements tournaient autrement, eh bien... il s'absenterait de Paris pour toujours.

Dès le début, André avait eu une déveine épouvantable. Le premier jour, il perdit huit mille francs. Le surlendemain, il lui restait un peu plus de cinq cents francs et aujourd'hui, il avait risqué ses derniers vingt francs. Et enfin, la chance lui avait souri. Il avait en poche ses vingt-quatre mille francs... empruntés à son patron. Il était en état de les rembourser et de plus, il se trouvait le légitime propriétaire d'une somme qu'il aurait mis toute une vie à amasser; il pouvait se considérer comme riche, une vie nouvelle allait commencer pour lui...

S'arrachant à sa longue méditation, André se remit en marche et se retrouva, comme par hasard, dans la salle de jeu qu'il avait quittée une heure plus tôt. Il s'approcha machinalement du tapis vert et, soudain, il tressaillit. A droite, près du croupier, assise devant un véritable monceau de jetons et de plaques, la femme qui l'avait si violemment troublé, la brune Mme de Charcas jouait et gagnait... Les yeux brillants, fiévreux, ne quittaient point la roulette; elle fumait nonchalemment une cigarette encastrée dans un précieux fume-cigarette d'une longueur démesurée

et son manteau de fourrure découvrait une épaule dorée comme son visage. La chaise à côté d'elle était libre. André s'y installa sans hésiter et, naturellement... il entra dans la partie. Il changea tout de suite dix mille francs. Il s'était mis en tête de forcer l'attention de cette femme qui paraissait ne même pas s'apercevoir de sa présence, et se mit à jouer un jeu d'enfer, pensant ainsi se faire remarquer d'elle, l'étonner par l'énormité de ses mises et... il l'espérait aussi, par celle de ses gains. Il perdit, mais sans s'émouvoir le moins du monde. Son étoile recommençait à pâlir; il s'en rendait très bien compte, mais il continuait à miser sans arrêt, comme si une volonté plus forte que la sienne l'y eût contraint. Plus il jouait, plus il perdait, il avait de nouveau la malchance. Par instants, la jeune Sud-Américaine lui jetait un regard étonné, qui semblait lui demander s'il ne devenait pas fou. Mais chaque fois que son regard croisait celui d'André, le jeune homme augmentait sa mise et, bien entendu, sa perte.

Autant la Fortune semblait s'acharner sur André, autant elle favorisait l'étrangère. Elle gagnait presque à tous les coups et c'était une véritable montagne de plaques qui s'élevait devant elle. Elle avait un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs, sans le moindre doute. Brusquement elle se leva. Peut-être estimait-elle avoir assez gagné pour cette fois ou sentait-elle que la chance allait tourner. Elle rassembla son gain,

appela le changeur, laissa un pourboire énorme et elle sortit avec la majesté d'une reine, sans même faire à André l'aumône d'un regard.

Il la regarda longtemps s'éloigner, réalisa soudain l'étendue de sa perte et fouilla dans son portefeuille. Il crut défaillir en y découvrant encore un billet de mille francs.

— C'est fini, murmura-t-il tristement. Mais il ne voulait pas encore accepter son destin.

Il sortit son dernier argent, qu'il jeta rageusement au changeur. Deux minutes plus tard, il n'avait plus un centime...

Il quitta la salle, titubant comme un homme ivre, sans même savoir où diriger ses pas, seul avec son désespoir. Il alluma, machinalement, une cigarette dont il aspira la fumée avec délices. Un peu calmé, il envisagea froidement la situation : il avait tout perdu, absolument tout : il lui restait exactement deux francs, même pas de quoi payer son retour... Il se rappela soudain que la direction du casino offrait un viatique aux joueurs malheureux, ainsi qu'un billet de chemin de fer... Mais il ne savait plus pour quelle destination il pourrait partir. Paris? Il serait arrêté à la descente du train... Non, en vérité, il n'avait jamais prévu que les choses en arriveraient là! Mais il n'y avait plus rien à faire. Il avait joué et perdu, il n'avait plus qu'à payer... Tout lui était indifférent, désormais...

Il s'aperçut qu'il était sur la terrasse du casino.

La brise marine lui soufflait au visage et rafraîchissait ses joues en feu.

— Allons, fit André, un peu de courage... A quoi bon vivre? Pourquoi se cramponner à cette misère ? Le mieux serait évidemment de plonger du haut de ce rocher... On se casse les reins et c'est fini... » Il n'avait pas de revolver, pas de corde pour se pendre, pas assez d'argent pour en acheter, donc il ne lui restait qu'à se précipiter du haut de la corniche... Il enjamba le garde-fou. En bas, tout était noir. Au loin, quelques lueurs se réflétaient sur l'eau moirée. Il respira fortement, ferma les yeux et prit son élan...

— Arrêtez! fit une voix derrière lui.

Etonné, le jeune homme se retourna. Il avait devant lui Mme de Charcas, la belle Argentine aux yeux de serpent, qui semblait l'implorer, le supplier.

— Pourquoi vouloir vous tuer ? Voyons, vous avez le temps d'y songer! Venez...

Comme obéissant à une volonté supérieure, André reprit pied sur la terrasse, rectifia le désordre de ses vêtements et voulut répondre à l'énigmatique créature. Mais aucun mot ne sortit de ses lèvres. Il marcha derrière elle comme un somnambule. Il lui semblait vivre un conte. Il la suivit, sans savoir où elle voulait le mener, sans même se demander ce qu'elle voulait de lui...

II

MIEUX EUT VALU MOURIR... ..

Suivie d'André, Mme de Charcas rentra dans le casino, traversa les salles de jeu et parvint dans le grand hall. André ne disait mot, osait à peine la regarder, encore moins l'interroger.

Ils sortirent par le grand perron d'honneur. Dehors, André remarqua contre le trottoir une magnifique voiture. A peine furent-ils en vue, qu'un chauffeur en livrée se précipita au devant de Mme de Charcas et lui ouvrit la portière

— Montez, mais montez donc, telles furent les paroles qu'André perçut au milieu de son rêve. Incapable de résister, André suivit l'ordre qui venait de lui être donné et s'assit au fond de la voiture, qui démarra sans bruit.

Peu à peu, le brouillard des idées d'André se dissipait. Il sentit confusément qu'on le lançait dans une aventure qu'il ne comprenait pas encore. Il se demanda comment elle allait commencer et surtout finir. Bref, il sentit monter en lui certain sentiment d'inquiétude, car enfin, cette femme inconnue que pouvait-elle bien vouloir de lui ?

— Madame, risqua-t-il d'une voix mal assurée.

L'Argentine tourna vers lui son visage bruni et ses yeux noirs lui adressèrent une interrogation muette.

— Madame ! reprit André.

— Que désirez-vous, monsieur ? Ah! oui, je comprends... Vous êtes un peu étonné... Il n'y a pas lieu pourtant de l'être... Permettez-moi de vous dire que vous êtes encore bien jeune. On ne se tue pas quand on a votre âge... Je pense que vous ne jouissiez pas de toutes vos facultés quand, il y a cinq minutes, vous alliez vous jeter du haut de ce rocher, n'est-ce pas?

André rougit de honte et de colère. Il fut sur le point de prier le chauffeur d'arrêter et de descendre, non sans avoir auparavant répondu vertement à Mme de Charcas. Mais il se contint.

— Puis-je me permettre de vous demander, madame, pourquoi vous m'avez détourné de mon dessein, et dans quelle intention ?

— Vous êtes curieux, monsieur, c'est normal, après tout. Mais vous êtes trop impatient. Vous allez savoir, dans quelques instants... Vous aviez bien décidé d'en finir avec la vie, n'est-ce pas, et plus rien ne vous importe, autant que je puisse supposer...

— Non, répondit André d'une voix chargée d'amertume. Plus rien ne m'intéresse. J'en ai assez et je ne demande qu'à mourir le plus vite possible... Cette chienne de vie me...

— Comme vous l'injuriez, cette vie ! Auriez-vous fait de si mauvaises expériences ?... Ecoutez-

moi. Je vais vous faire une proposition qui peut-être vous intéressera. J'ai toujours aimé les hommes qui sont prêts à sacrifier leur vie à tout moment, et j'ai toujours l'utilisation de tels hommes. Mais... descendons. Nous sommes arrivés.

L'auto venait de s'arrêter devant un édifice blanc, comme il y en a tant dans le Midi de la France, et bordé d'une rangée de palmiers. Mme de Charcas fit signe à son compagnon de la suivre et tous deux pénétrèrent dans le hall somptueux du Tridon-Palace.

L'ascenseur les déposa au troisème étage, où l'Argentine occupait un appartement comme seule une milliardaire pouvait s'en offrir. André pénétra dans le petit salon luxeusement meublé. Il n'avait jamais imaginé pareil raffinement, même dans ses songes les plus échevelés.

Décidément, il y a des gens sur terre qui ne se refusaient rien, alors que tant d'autres, lui, par exemple... Mais l'Américaine ne lui laissa pas le temps de s'égarer en des considérations plus ou moins rebattues. Elle jeta son manteau de zibeline sur le petit canapé d'Aubusson, remit un peu d'ordre dans sa chevelure sombre, et fit signe au jeune homme de s'asseoir en face d'elle.

Elle lui tendit un étui d'or :

— Une cigarette... ?

Elle aspira négligemment quelques bouffées, puis, enfin, se décida à entamer l'entretien :

— Vous avez beaucoup perdu, n'est-ce pas ? fit-elle en lui jetant un regard indéfinissable.

— Oui, beaucoup ! répondit-il en hésitant, comme s'il eût éprouvé quelque méfiance. Oui, j'ai perdu plus de cent mille francs...

— Ah! ah! Et quel âge avez-vous, monsieur....

Cette question plongea André dans l'étonnement.

— J'ai vingt-quatre ans, madame, Mais qu'importe mon âge ?...

— Vingt-quatre ans ! Oui, vous êtes très jeune encore !...

Elle s'était levée. Elle fit quelques pas dans la pièce, puis s'arrêta devant Hénard :

— Ecoutez-moi, mon petit. Ecoutez-moi bien. Je vais vous rembourser votre perte.

Il la regarda stupéfait, abasourdi.

— Quoi, vous voulez me rembourser les cent et quelques mille francs que j'ai laissés sur le tapis vert ? Est-ce bien cela que j'ai compris ?

— Vous avez parfaitement compris, Monsieur.

— Et que dois-je faire, en contre-partie ?

— Rien... C'est-à-dire... quelque chose d'une facilité dérisoire... Je vais vous demander de rester ici pendant une demi-heure... mais dans ce boudoir, sans en sortir, et surtout sans pénétrer dans la pièce à côté. Y consentez-vous ?

André sentait son cerveau chavirer. Il se demandait s'il n'était pas devenu fou, et comme il était à peu près certain d'avoir conservé sa lucidité d'esprit, il se dit qu'il devait avoir affaire à l'une de ces folles comme on en rencontre souvent parmi les femmes riches et désœuvrées, car

enfin, c'était lui payer cher l'heure de présence. Enfin, puisque tout ce qu'on lui demandait se bornait à cela, il aurait eu bien tort de ne pas accepter.

— J'accepte, fit-il après une courte hésitation.

L'étrangère semblait attendre anxieusement sa réponse. Elle soupira, comme soulagée d'un poids, quand André la lui donna.

— C'est très gentil de votre part, d'avoir accepté, dit-elle avec une étrange volubilité. Maintenant, ne vous tracassez pas la tête pour chercher à comprendre. Je suis un peu excentrique, je ne le cache pas, et j'ai parfois des fantaisies qui... me coûtent cher... Donc, c'est bien convenu ? Vous resterez ici une demi-heure, montre en main. Après quoi, vous partirez. Moi-même je vais sortir, et la demi-heure comptera du moment de mon départ...

Elle ouvrit son sac d'or tressé, en sortit de grosses liasses de billets — sans doute ceux qu'elle avait gagnés tandis qu'André perdait — et les lui tendit.

André les prit, et sans avoir le mauvais goût de les compter, il les enfonça dans sa poche en balbutiant quelques remerciements embarrassés. Et soudain, Mme de Charcas parut terriblement pressée. En hâte elle reprit la cape et sortit en lançant un bref « adieu » au jeune homme encore tout abasourdi de son aventure.

Sur le moment, André ne se fit pas le moindre souci. Son premier soin fut de compter si la

somme remise comprenait réellement sa perte. L'ambassadrice ne l'avait pas trompé et lui avait effectivement donné dix liasses de dix billets de mille francs. Le compte y était : de son côté, il n'avait plus qu'à remplir son engagement.

— Tout de même, songeait André rassuré sur son destin, ces gens riches ont des idées bizarres qui confinent à la folie. Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier la fantaisie de cette belle créature, car elle est belle... Et moi, me voilà en selle, de nouveau. Je vais pouvoir reprendre le train. Demain je serai à Paris, car cette fois... plus de casino.

Tout en philosophant et en prenant des résolutions raisonnables, André passait le temps qu'il s'était engagé à rester. Un coup d'œil sur son bracelet-montre, l'avertit qu'il n'avait plus que trois minutes d'attente avant de quitter la pièce à son tour...

Il s'apprêtait à sortir : il tourna la poignée de la serrure, et se rendit compte, avec une inquiétude mortelle, que la porte était verrouillée. Sans comprendre ce qui lui arrivait, il eut un soupçon terrible : il sentit qu'on l'avait attiré dans un piège, qu'on s'était servi de lui pour jouer un rôle. Lequel ? il l'ignorait encore. Dans quel genre de pièce? Comédie? Tragédie?

A moins qu'André ne prît les choses trop au sérieux... Peut-être un domestique avait-il fermé la porte en voyant ressortir Mme de Charcas ? Ce n'était peut-être pas elle qui l'avait enfermé.

André secoua la porte, tâcha de forcer la serrure : il voulait à tout prix sortir du boudoir, qui lui devenait insupportable. Mais tous ses efforts furent vains. Il dut se rendre à l'évidence : il était bel et bien emprisonné...

Méfiant, furieux contre lui-même, il réfléchit quelques instants sur la conduite à suivre, et se souvint, tout d'un coup, que l'ambassadrice lui avait interdit de pénétrer dans la pièce voisine.

Pourquoi diable cette interdiction ? Mais puisqu'elle manquait aux termes de leur convention, il n'allait pas s'embarrasser de scrupules, et il serait bien bête de ne pas passer outre à cette interdiction. Peut-être trouverait-il une sortie ? Dans tous les cas, il satisferait sa curiosité.

Il tourna prudemment le pène : la porte s'ouvrit et doucement, avec précaution, André pénétra dans la pièce obscure. Tout d'abord, il ne put rien distinguer et il dut chercher le commutateur en tâtonnant. Mais quand il y fut parvenu, et quand la chambre fut inondée de clarté, André ne put contenir un cri d'horreur et il eut grand'peine à pouvoir rester calme.

Au milieu de la chambre, sur le tapis, au pied du lit, gisait un homme, étendu sur le ventre, le nez contre le sol et les bras en croix. Il était couvert de sang et son immobilité complète semblait celle d'un cadavre.

André sentit ses forces l'abandonner... Il dut faire appel à toute son énergie pour surmonter l'horreur qui s'emparait de lui.

« Un meurtre, murmura-t-il. Et me voilà bloqué ici. »

Ah! il comprenait à présent. Il comprenait l'intérêt subit et incompréhensible que lui avait témoigné la diabolique Argentine. Mieux eût valu, pour lui, mourir tout de suite... de la mort qu'il avait choisie...

Il comprenait, tout s'éclairait. La demi-heure d'attente, c'était pour lui permettre de prendre le large. Elle se doutait bien qu'André, en voulant sortir au bout de ce temps-là, finirait par découvrir le cadavre, qu'il ferait du bruit, qu'on accourrait et que c'est sur lui que tomberaient les soupçons : un cadavre près de soi et cent billets de mille francs dans la poche! Avec cela, son compte était bon!

Et la femme aux yeux attirants avait fait ce qu'elle avait voulu du jeune homme naïf.

Sous couleur de lui sauver la vie, elle l'avait manœuvré comme un pantin, pour se sauver elle-même, et l'avait mis dans la situation la plus épouvantable qui pût se concevoir.

Une fureur folle emplit le cerveau d'André. S'il avait tenu la brune Conchita, il l'eût certainement réduite en miettes... Mais où était-elle? Loin sans doute, hors de danger. Et c'était lui qui allait être pris, payer à sa place!

Et la colère d'André tomba soudain. Un désespoir violent le secoua dans tout son être. Comme un enfant, il pleura...

III

UN MORT QUI SE PORTE BIEN

Un bruit vint soudain tirer André de ses tristes pensées. Il releva la tête et, d'un bond, se réfugia dans l'angle de la chambre. Une sueur froide l'envahit, ses cheveux se hérissèrent, il tenta de crier, sans que le moindre son pût sortir de sa gorge serrée et, cloué sur place, paralysé, il vit en tremblant le mort ouvrir un œil, puis l'autre, contracter son visage dans une grimace effrayante, puis se lever. Le mort vivant s'avança vers André, tout en brossant son costume de la main et... finalement se laissa choir dans un large fauteuil. Il sortit de sa poche un étui à cigares de respectables dimensions, choisit un cigare bien noir, qu'il alluma lentement et dont il tira d'épaisses et odorantes bouffées.

Puis il tourna vers André son visage souriant et moqueur :

— Allons, monsieur! ne faites donc pas cette figure! N'ayez pas peur, que diable. Vous voyez bien que je ne suis pas mort. Alors, remettez-vous... Nom d'un petit bonhomme! j'ai eu la chance de m'en tirer encore une fois! Et savez-vous grâce à quoi? je vous le donne en mille.

Grâce à mon vêtement blindé... Mon invention à moi, tel que je vous le dis, Monsieur! C'était la première fois que je l'expérimentais, et il s'est merveilleusement comporté... Je vois que vous ne saisissez pas... Je vais vous expliquer : mon costume blindé, breveté S.G.D.G., mon invention personnelle, ne laisse pas pénétrer les balles... C'est une découverte géniale, et parfois bien utile, comme vous pouvez vous en rendre compte, hein?

« Mais je vous en prie, cessez d'avoir un air aussi stupéfait...

Le fait est que le visage d'André offrait à ce moment l'apparence d'un ahurissement complet. Il n'arrivait toujours pas à comprendre comment l'homme étendu tout sanglant cinq minutes auparavant pouvait se prélasser dans un fauteuil, cigare à la bouche, et lui adresser un discours qui lui paraissait incohérent.

— Oui, oui, continua le ressuscité, Alice est décidément très forte!... Ce n'est pas la première fois que je croise le fer avec elle, mais je suis obligé de reconnaître que, jusqu'à présent, je n'ai pas encore réussi à la vaincre...

— Je vous demande pardon, fit André, qui semblait de plus en plus étonné. Je n'ai rien compris à tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent. De quoi et de qui parlez-vous? Et comment se fait-il que vous soyez vivant, alors que je suis absolument sûr de vous avoir trouvé ici,

étendu mort. J'ai vu, de mes propres yeux, votre sang qui coulait à flots...

L'homme éclata d'un rire sonore.

— Mon sang! Ah! vous aussi, vous vous y êtes laissé prendre... Au fait, vous avez raison. C'était bien du sang, seulement ce n'était pas le mien. Ce n'était que du sang de lièvre... commencez-vous à comprendre? Et quand on a tiré sur moi, dans cette pièce obscure, cela n'a été qu'un jeu pour moi de crever la petite vessie qui le contenait... Ensuite, je suis tombé et j'ai fait le mort, et le tour était joué. Pas trop mal imaginé, n'est-ce pas?

— On a tiré sur vous? Ici? dans cette chambre? Mais qui donc?

— Mais Alice... je vous le répète encore, c'est Alice... Et vous-même, qui êtes-vous et d'où sortez-vous?

André jugea bon de dire la vérité et il la raconta, par le détail, à l'étranger. Il négligea toutefois de mentionner l'emprunt qu'il s'était permis de faire, à Paris, dans la caisse de son patron — circonstance qui ne regardait personne, après tout, sauf M. Lissac.

— J'avais pleine confiance en l'ambassadrice, dit-il en terminant son récit, et maintenant...

— Que me chantez-vous là? Ambassadrice? Ah! ah! l'idée est merveilleuse. Elle est ambassadrice d'Argentine comme je suis l'empereur de Chine. Non, mon cher, vous êtes tombé dans le panneau, et remerciez le Ciel de vous en tirer à

si bon compte. Cela pouvait vous mener très loin. Cette femme diabolique est à la tête d'une bande nombreuse et supérieurement organisée qui traite toutes sortes d'affaires dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont louches... J'aurais pu, depuis longtemps, en devenir le chef, si cette damnée créature n'était pas là. Mais c'est une entreprise au-dessus de mes forces, à présent.

— Quoi? s'écria André, vous aussi, vous seriez...

— Non, tranquillisez-vous, mon jeune ami. Je n'appartiens plus à la bande. J'en ai fait partie pendant longtemps, et puis, comme les conditions avaient cessé de me plaire, je m'en suis retiré. Mais Alice, je ne sais pourquoi, s'est mis en tête que je pourrais bavarder, et trahir les secrets de l'association.

« C'est pourquoi « on » m'a attiré ici et « on » s'est débarrassé de moi. Ensuite, comme il était utile de détourner les soupçons de mon meurtre sur un étranger, « on » s'est chargé de vous amener ici de la manière que vous savez. Vous étiez en grand danger, mon cher, et soyez bien certain que si j'avais été réellement mort, il n'y aurait eu personne pour croire à votre innocence. Vous seriez, dès maintenant, arrêté comme étant l'assassin, et je ne vois pas comment vous auriez pu vous disculper, car les apparences étaient incontestablement contre vous. Le plan était splendidement combiné et n'a échoué que parce que je n'ai pas voulu mourir. Oh! mais

là, j'ai opposé un refus énergique. Mais Alice me le payera. De ceci, vous pouvez être absolument certain, et j'aurai ma revanche, aussi vrai que je m'appelle Joë Nobody, pour vous servir... Et maintenant, voulez-vous avoir la gentillesse de me faire voir les billets de banque que la généreuse Alice vous a remis?

André accéda sans hésiter au désir de Nobody. A peine celui-ci les eut-il en main qu'il pouffa de rire.

— C'est bien ce que je pensais, s'écria-t-il en les restituant à Hénard qui ne comprenait rien à son hilarité. Ils sont faux! archi-faux! et tous... Ecoutez, mon jeune ami, on s'est moqué de vous autant qu'il était possible, et de moi autant que de vous. Nous avons donc un adversaire commun, c'est ce suppôt de l'Enfer qui a nom Alice, et qui, pour vous, se nomme madame Conchita de Charcas... Joli nom, par ailleurs, ça vous a une allure... quoique cela sente un peu l'aventurière... Alors, voici ce que je vous propose : allions-nous et unissons nos efforts pour abattre l'ennemi. Vous me faites l'impression d'avoir un cerveau lucide — je ne vais pas vous juger sur votre aventure, parce qu'alors, que devrais-je dire de moi? — et, si vous le voulez, nous pourrons faire ensemble du bon travail. Cela vous va?

— Si vous croyez que...

— Allons, topez là et ne cherchez pas de midi à quatorze heures. Et maintenant que nous avons

scellé notre pacte d'amitié, arrangeons-nous pour filer d'ici sans tarder. La police pourrait venir et nous pincer.

André ne se sentait pas très à l'aise. Il ne lui était pas très agréable de s'allier avec un ancien bandit, mais, d'autre part, sa situation du moment ne lui laissait pas le choix et lui interdisait de se montrer très exigeant. Il était bien obligé d'accepter l'aide de Nobody pour sortir du piège où il était si naïvement tombé. En pesant le pour et le contre, il lui semblait préférable de rester libre en compagnie de Nobody plutôt que de tomber entre les mains de la police.

André en était à ce point dans ses réflexions, quand on frappa violemment à la porte. Il sursauta... et ne répondit rien. Les coups à la porte continuèrent, puis on cria :

— Ouvrez immédiatement. Police!

Hénard blêmit. La police! il ne manquait plus que cela! C'était la fin de tout. Il fallait à tout prix lui échapper. Dans sa perplexité, Hénard se retourna vers Nobody et constata, non sans surprise, que le vacarme semblait le laisser parfaitement indifférent. Il était assis au fond de son fauteuil et tirait voluptueusement sur son havane.

— Au nom du Ciel, murmura André, n'avez-vous donc pas entendu? La police est là, elle va défoncer la porte, et vous restez là, sans vous émouvoir! Voyons, que faire? Vite, il faut agir...

Nobody eut un rictus grimaçant. A cet instant,

son visage offrit une ressemblance frappante avec celui d'un clown de cirque :

— Ne soyez donc pas aussi capon, jeune homme! répondit-il en riant, faites donc confiance à votre ami Joë ! Vous allez voir comment il sait arranger les choses.

— Mais, s'impatienta Hénard, n'avez-vous pas compris? Je vous dis que dans quelques secondes ils vont entrer ici; je suppose que vous n'avez pas plus envie que moi — et probablement même moins — de faire leur connaissance.

— Non, je n'en ai pas la moindre envie. Mais laissez-moi faire. Nous autres, les anciens membres de la bande, nous avons pas mal de relations, moi, surtout... Alors, regardez comment j'opère. Ce n'est pas difficile, voyez : quelques mots griffonnés sur une carte, et maintenant je vous parie cent contre un que ces gars-là vont nous laisser en paix...

André crut que l'homme devenait fou. Mais, à sa grande surprise, il vit Joë Nobody griffonner rapidement sur une carte qu'il glissa sous la porte et, aussi peu vraisemblable qu'il parût, les coups s'arrêtèrent et les pas des policiers s'éloignèrent.

Joë Nobody eut un sourire de triomphe :

— Alors, vous l'avais-je dit? Vous voyez que Joë ne se vante pas et, maintenant, la rousse est partie, nous n'avons plus qu'à en faire autant.

— Et où irons-nous, s'il vous plaît, Monsieur Nobody? fit André, décidé à ne plus s'étonner de rien.

— Au Casino!

— Vous voulez plaisanter. Je me suis juré de ne plus jamais y remettre les pieds!

— Bah! vous ne tiendrez pas votre serment, pour une fois, du moins. Une petite partie de roulette, ça ne vous engagera pas beaucoup. Au surplus, j'ai idée que nous y retrouverons notre amie Alice. Elle passerait sa vie dans la salle de jeu...

IV

LA MORT DE BARBICHET

Les deux alliés quittèrent le Tridon-Palace sans encombre. Personne ne sembla même les remarquer et Hénard poussa un soupir de soulagement en se retrouvant dans la rue.

— Tout va bien, mon jeune ami, fit Nobody. Que le diable m'emporte, mais j'ai l'impression que, ce soir, la veine est pour nous. Et maintenant, en avant, dépêchez-vous, il se fait tard, et je me suis mis dans la tête de faire, ce soir encore, un petit coup de ma façon...

Ils avançaient à grandes enjambées et André ne suivait son compagnon qu'avec peine. Il observait à la dérobée son nouvel ami. Nobody était un gaillard de bonne taille, aux épaules solides et dont les muscles développés bombaient sous ses vêtements. Il devait être d'une force herculéenne et paraissait avoir à peine dépassé la trentaine. Il possédait une encolure de taureau et avec sa calvitie précoce et son menton qui commençait à s'empâter, il donnait plutôt l'impression d'un lutteur que celle d'un ex-bandit. Il portait un costume de flanelle grise, une chemise blanche, une cravate aux couleurs d'un club

sportif quelconque et des souliers jaunes. Hénard n'arrivait pas à deviner sa nationalité : Anglais, Américain ou Français, il n'aurait pas su le dire exactement, bien que le prénom de Joë eût plutôt une consonnance anglo-saxonne.

Dans tous les cas, Nobody était certainement un joyeux luron et un aimable compagnon. Hénard ne regrettait pas d'avoir accepté sa proposition. Il ne lui déplaisait pas de partir ainsi pour une aventure imprévue, et si les choses tournaient mal ou prenaient une allure déplaisante, André serait toujours à temps pour se séparer de son compagnon. Et puis, au point où il en était, il pensait n'avoir rien à perdre.

Joë tirait sans discontinuer sur son havane dont la fumée l'entourait comme d'un brouillard. Vingt minutes plus tard, les deux hommes étaient arrivés. Malgré l'heure avancée, la plus vive animation régnait au casino. D'innombrables touristes, Anglais pour la plupart, se pressaient autour des tables de jeu et se divertissaient au spectacle des fortunes faites ou défaites en quelques minutes. Un petit nombre d'entre eux risquaient également une mise modeste. Joë passa son bras sous celui d'André et lui dit :

— Venez, mon vieux. Nous allons d'abord passer au bar. J'ai la gorge sèche et je ressens le besoin impérieux de l'humecter un peu. Après cela, nous verrons...

Barbichet donna les signes de la joie la plus vive en revoyant André, mais le sourire aimable

qu'il esquissa se figea net quand il aperçut son compagnon. Il blêmit, son visage prit une couleur de cendre et tout son corps fut agité d'un tremblement violent.

Hénard fut frappé du changement qui s'opérait dans l'attitude du barman.

Barbichet eut bien du mal à leur servir les citrons pressés qu'ils avaient commandés.

Joë rompit le silence :

— Dis donc, Barbichet, n'aurais-tu pas vu, par hasard la belle Conchita de Charcas dans les parages ?

Barbichet, d'habitude si loquace, semblait frappé de mutisme. Il regarda Joë comme on peut regarder un spectre, puis agita les lèvres convulsivement sans parvenir à prononcer un mot. A force de volonté, il réussit à articuler une réponse :

— Madame... de Charcas ? vous dites? Non, Monsieur... vu personne... non... je ne sais pas... même pas qui est... cette personne...

— Bien, bien, répliqua Joë. Après tout, cela n'a pas la moindre importance. Mettons que je ne t'aie rien demandé.

Et, se tournant vers son compagnon :

— A votre santé, mon vieux!

André ne comprenait rien à la scène. Il voyait bien que le barman était la proie d'une terrible émotion et sentait bien qu'il devait connaître Joë, mais ne parvenait pas à s'expliquer leur attitude à tous les deux.

— A la vôtre, répondit Hénard en levant son verre.

Joë adossa sa puissante carrure contre le bord du bar et se commanda un deuxième citron pressé.

— Sapristi, je n'ai jamais été aussi fatigué, grommela-t-il. Et pourtant, il faut absolument que j'aille encore risquer quelques louis... Mais, dites-moi, où avez-vous donc élu domicile, mon cher ami? J'ai totalement oublié de vous le demander.

— A la pension Paulette, tout près d'ici.

— Ah! je connais très bien. Et moi, savez-vous où je suis descendu? hurla presque Nobody. Je loge à l'hôtel Excelsior, chambre 22, une fort belle chambre, ma foi, et vraiment pas chère.

André le regarda d'un air stupéfait. Pourquoi Joë prenait-il cette voix de stentor, tout d'un coup? Il devait pourtant savoir qu'Hénard n'était pas sourd.

— Et puis, continua Nobody en élevant encore la voix, écoutez donc cette histoire, elle est bien bonne. On m'a raconté que...

Il s'interrompit et se retourna, rapide comme l'éclair. Barbichet paraissait sur le point de tomber en défaillance. Ses yeux étaient exorbités, ses dents claquaient et son tremblement était tel qu'il laissa tomber le verre qu'il tenait. Devant Joë, il y avait deux verres, il en prit un qu'il porta à hauteur des lèvres :

— A ta santé, Barbichet, fit-il gaiement, prends ce verre et trinque avec moi!

Le barman frissonna comme s'il eût eu une fièvre intense :

— Non! non! j'ai déjà trop bu aujourd'hui...

— Allons, trinque, puisque je te le dis...

— Je ne veux pas, je...

— Bois, te dis-je!

Et les yeux d'acier de Joë se rivèrent sur la face décolorée de Barbichet qui, dompté, saisit le verre et le vida d'un seul trait. Il resta quelques secondes immobile, comme paralysé, puis Hénard eut l'impression qu'il voulait crier... et soudain, il leva les bras, les tordit, rugit plutôt qu'il ne gémit, et s'affaissa, secoué par de terribles convulsions. Avant même qu'André se fût rendu compte de ce qui se passait, Joë l'avait entraîné hors du bar, et, se mêlant à la foule des couloirs, ils se dirigèrent rapidement vers la salle de jeu.

— Mais, au nom du Ciel, que s'est-il donc passé? interrogea le jeune homme avec une anxiété non dissimulée.

— Oh! presque rien. La canaille a tenté de m'empoisonner, seulement, il a mal calculé son affaire, et c'est lui qui est à ma place... en enfer. Ce n'est pas une grande perte pour l'humanité.

— Mais c'est effrayant! vous empoisonner!...

— Oh! ce n'est pas la première fois qu'on cherche à se débarrasser de moi, et je ne me frappe plus pour si peu, fit Joë avec un gros rire,

mais ne parlons plus de cela. Allons plutôt jouer.

Et Nobody se précipita vers la grande table et se posta derrière une dame que la déveine semblait poursuivre. Nobody paraissait s'intéresser énormément aux bonds capricieux de la bille qui sautait de case en case. En réalité, il scrutait attentivement la salle. Il disparut soudain pour revenir quelques instants plus tard auprès d'André. Il tenait une poignée de jetons de nacre.

— Allez-y, maintenant, dit-il à Hénard. Jouez, peut-être aurez-vous un peu de chance...

— Possible, mais comme je n'ai plus un sou vaillant...

— Prenez, mon cher, prenez ces jetons. Tenez, jouez sur manque...

André suivit son conseil et gagna. Il misa de nouveau et gagna encore. Cinq fois de suite la chance le favorisa. La chance de l'après-midi semblait lui être revenue.

— Continuez, lui dit Nobody, puisque vous êtes en forme et ne vous occupez pas de moi. Je vais m'absenter, mais je n'en ai pas pour longtemps. Dans tous les cas, attendez-moi ici. Prenez mes jetons et nous partagerons les gains par moitié.

Nobody s'éloigna sur ces mots. André se mit à jouer avec toute la passion dont il était capable. Effectivement, il était en forme. Il avait une veine insolente et ses jetons se multipliaient à chacune de ses mises. Il fit des mises folles et

presque toutes réussirent. La dame derrière laquelle il se tenait perdait vraisemblablement beaucoup, car elle se leva soudain découragée. Hénard s'assit à sa place et joua avec plus d'ardeur encore et toujours avec bonheur.

Sa veine finit même par attirer l'attention et l'on fit presque cercle autour de lui. On lui demandait de pronostiquer les coups suivants, les gens s'extasiaient. Il pontait, au hasard, le maximum sur un numéro ou sur une couleur et, presque infailliblement, il gagnait. Il était, cette fois, résolu à exploiter sa veine à fond, et à ne cesser que lorsqu'il sentirait la chance tourner.

Brusquement, il sentit qu'on le touchait à l'épaule et, se retournant, il aperçut Joë qui lui fit signe de s'arrêter et de venir. André obéit aussitôt, enfouit dans ses poches tant bien que mal l'énorme quantité de jetons et de plaques, et suivit son ami.

— Qu'y a-t-il? j'étais en pleine forme...

— Elle est là, souffla discrètement Joë.

— Qui? Conchita?

— Bien sûr, Alice. Je viens de l'apercevoir.

V

LES RELATIONS DE JOE

Une vive émotion se peignit sur les traits du jeune homme.

— En êtes-vous bien sûr? demanda-t-il avec une certaine nervosité à Joë qui souriait sans se démonter.

— Je me trompe rarement, mon cher ami. Et puis, si vous le désirez, vous pourrez aisément contrôler l'exactitude de ce que j'avance. Mais, dites-moi, il me semble que vous avez assez bien travaillé au tapis vert. Je m'en réjouis d'autant plus que nous sommes associés...

— Mais, cela ne fait pas question. Vous êtes de moitié dans mes gains. Venez, je vais changer mes plaques.

Cette opération dura quelques minutes et, quand André fit ses comptes, il se trouva avoir gagné plus de deux cent mille francs, de sorte qu'après le partage, il était, comme auparavant, possesseur de plus de cent gros billets.

— Comme veine, il est difficile de faire mieux, s'exclama Joë. Je vous remercie, mais venez, maintenant, car nous avons du travail...

Les deux compagnons revinrent vers les ta-

bles de jeu, en prenant l'air innocent de braves gens égarés et finirent par arriver dans la petite salle de jeu, celle réservée aux joueurs de haute volée et où l'on ne mise que de très fortes sommes.

Hénard arrêta son regard sur chacun des joueurs assis autour du tapis vert, mais en dépit de la meilleure volonté il ne découvrit personne qui lui rappelât, de près ou de loin, Alice ou Conchita. Joë, par contre, fredonna un air et s'arrêta derrière un joueur qui paraissait gagner beaucoup. Plus que jamais, il avait pris l'air d'un novice.

— Alors? interrogea André, d'un ton agressif. Je ne vois toujours personne.

— Regardez la blonde, là-bas, à droite de ce gros monsieur qui vient précisément de miser.

— Oui! Eh bien?

— Eh bien! c'est elle...

Hénard ne put s'empêcher de rire. Il se sentit comme soulagé d'un cauchemar, comme envahi d'une joie singulière.

— Vous faites erreur, mon cher, Conchita est brune, noire, et celle-ci...

— Chut! ne parlez pas si haut. Prenez-vous notre adversaire pour une débutante? Et puis, dites, croyez-vous que le henné soit fait pour les chiens? D'ailleurs, cette blonde est tellement blonde qu'il n'y a que deux hypothèses : ou bien elle est teinte, ou bien elle porte perruque... Quant à transformer radicalement son visage,

mais, mon pauvre ami, c'est l'enfance de l'art... Oui, je sais ce que vous allez me dire. Il y a ses lèvres si caractéristiques... Eh bien! c'est justement à ses lèvres que je l'ai reconnue... Et soyez bien certain qu'elle sait également que je me trouve ici. Seulement, ce n'est pas une femme qui se laisse démonter facilement. Et si j'étais un lâche, je ne donnerais pas deux sous de ma peau, en ce moment...

— Quoi? Vous n'allez cependant pas jusqu'à...

— Mais si, bon jeune homme, je vais jusque-là. Alice va, sans tarder, passer à l'attaque et ne va pas perdre une minute pour tenter de me réduire à l'impuissance... Maintenant, ne regardez plus de son côté, car il est inutile d'attirer l'attention... Mais, si je ne me trompe, elle est devenue toute pâle... Parbleu! elle sait que son plan n'a pas réussi et qu'elle doit se méfier de moi...

— Et Barbichet? pourquoi donc aurait-il voulu vous empoisonner?

— Parce qu'il m'avait reconnu... et comme c'était un complice d'Alice, il savait quelle était sa mission. Mais, vous l'avez vu, j'ai su manœuvrer... C'est bien lui, n'est-ce pas, qui vous avait raconté qu'Alice était la femme de l'ambassadeur d'Argentine?

— Certainement, et j'ai donné dans le panneau...

A cet instant, la blonde joueuse se leva et se dirigea vers la porte. Un monsieur se leva pres-

que en même temps qu'elle et la suivit. André le dévisagea l'espace d'une seconde et tressaillit. Tonnerre! c'était son chef, M. Lissac qui, en principe, était en tournée d'affaires, en province. Que diable faisait-il en cet endroit? Mais André n'eut pas le temps de s'étonner plus longtemps, car M. Lissac l'avait reconnu et venait droit à lui.

— Eh bien, Hénard! fit-il avec surprise. Vous ici? J'espère que tout marche bien à Paris!

— Je le pense, Monsieur, mais vous n'ignorez pas que je suis en vacances...

— C'est juste, où avais-je la tête? J'étais tellement étonné... mais, accompagnez-moi, je vous prie, car j'ai justement à vous parler très sérieusement...

André jeta les yeux autour de lui : Joë avait disparu mystérieusement. Il suivit son patron sans mot dire... Monsieur Lissac l'entraîna jusque sur la terrasse, brillamment illuminée, malgré l'heure avancée... Il passa familièrement son bras sous celui de son employé et le fit s'asseoir sur un banc, à son côté.

— Ecoutez-moi, mon cher ami, commença M. Lissac. J'ai un besoin urgent de fonds. Quand je suis parti, il restait encore vingt-quatre mille francs dans la caisse...

— Oui, oui, balbutia le malheureux André. Vous n'avez qu'à télégraphier à la maison qu'on vous envoie l'argent...

— C'est précisément ce que j'ai fait. Mais, ma secrétaire, mademoiselle Arpajon, m'a répondu,

par télégramme, que vous étiez parti en vacances et que, par précaution sans doute, vous aviez emporté la clef.

Hénard se sentit perdu.

— Oui... oui, répondit-il d'une voix chevrotante. C'est exact, je... j'ai....

— Oui, je sais ce que vous avez... fait. J'ai immédiatement expédié ma propre clef... On a ouvert la caisse et on a constaté qu'à part quelques factures, elle était complètement vide...

André bondit. Ainsi tout était consommé. Le vieux allait déposer une plainte. Son nom — tout ce qui lui restait — allait être déshonoré. On allait l'enfermer, le retrancher de la communauté...

Il tenta de se raccrocher.

— Je vous jure, monsieur Lissac...

Celui-ci, d'un geste, lui coupa la parole :

— Je sais ce que vous allez me dire, Hénard. le monde est devenu moderne... et en prend, aujourd'hui, à son aise, avec l'argent qui ne vous appartient pas... Mais, mon cher ami, je ne vous en veux pas pour cela. D'ailleurs, c'est à moi qu'incombe la faute... car, en vérité... je vous paye assez chichement... Evidemment, vous êtes jeune et vous aspirez à mener une vie plus agréable... Oh! je comprends très bien cela...

André regarda stupéfait le petit homme aux épaules étriquées, et se demanda si son patron ne venait pas d'être frappé de folie : il lui parlait de salaire insuffisant, de vie plus large, au

lieu de l'accabler de reproches. Il semblait même admettre qu'il lui eût... emprunté cet argent, car, bien entendu, il ne s'agissait que d'un emprunt... rien d'autre, qu'Hénard allait lui rembourser sur-le-champ... Il sortit une liasse de sa poche, compta vingt-quatre billets qu'il tendît à son chef.

— Voici, Monsieur, l'argent qui vous appartient. Veuillez vérifier, je vous prie. Evidemment, j'ai eu tort de les sortir de la caisse, mais je ne vous dois plus rien, n'est-ce pas?

— Parfait, répondit Lissac, en faisant disparaître les billets dans son portefeuille. D'ailleurs, je savais bien que vous étiez un honnête garçon, Hénard, et, à partir du mois prochain, je doublerai votre salaire! Vous voyez que...

— Pas possible, Monsieur...

— Mais si, mon cher. Je ne plaisante pas pour les questions d'argent. Mais, il s'agit d'autre chose, et je n'ai pas de temps à perdre. Ecoutez-moi bien. J'ai besoin de votre concours, et de façon urgente. Voici ce dont il s'agit. Il faut aller, demain matin, à Nice, à la première heure, où le vapeur *Molitor* doit entrer dans le port, avec une cargaison de vin, de l'excellent vin corse, pour moi. Comme j'ai reçu une commande pressée, il faut absolument que la marchandise soit expédiée, sans une minute de retard, à Paris. Elle partira par voiture... ainsi, nous gagnerons du temps. Alors, je vous demande de bien vouloir m'accompagner à Nice, de m'aider à opérer

le déchargement et de filer ensuite sur Paris, avec une voiture que je ferai mettre à votre disposition. Vous aurez à déposer la marchandise à la maison, et ensuite... vous pourrez revenir ici, si vous y tenez... Pour la peine, je vous donnerai une gratification spéciale de trois mille francs... Qu'en pensez-vous?

Malgré le gain qu'il venait de réaliser, trois mille francs étaient une somme considérable pour André, qui se dit qu'il ne pouvait réellement pas laisser perdre cette aubaine.

— J'accepte avec plaisir, Monsieur...

Et soudain ses traits se rembrunirent :

— Mais, voilà... je ne sais pas conduire...

— Mais je ne vous en demande pas tant... Un de mes amis, qui m'attend à Nice, s'en chargera. Alors? puis-je compter sur vous?

— Mais, bien entendu, Monsieur!

— Où habitez-vous, ici?

— A la pension Paulette!

— Très bien. Je vous attendrai demain matin, devant votre pension, à sept heures et demie très précises. Et maintenant, allez dormir... songez qu'il va falloir vous lever tôt.

Et M. Lissac se leva, mais André le retint.

— Monsieur! Monsieur! Vous ne me donnez pas un reçu pour... pour l'argent?

— Non! à quoi bon? J'espère que vous avez confiance en moi, mon cher Hénard!

— Certes.

— Alors, bonne nuit. Et n'oubliez pas... demain matin, à sept heures et demie.

André resta seul. Il se mit en devoir de retrouver son ami Nobody, mais le diable d'homme semblait s'être évanoui. Il était parti, tout simplement, sans dire un mot, sans prévenir. André se sentit un peu vexé.

Monte-Carlo était plongé dans l'obscurité... les rues étaient vides... quelques réverbères les éclairaient, de loin en loin... On entendait encore, par les fenêtres ouvertes, les accents nasillards d'un phonographe... L'air était plus vif... André boutonna son veston et allongea le pas... Au bout d'un instant, il remarqua, dans l'ombre, une silhouette d'homme qui venait à sa rencontre.

— Hallo! my boy, murmura la silhouette. C'est moi.

C'était Joë, en personne.

— Enfer et tonnerre, où aviez-vous donc passé?

Joë tira sur son cigare :

— Peuh! j'ai été faire une petite « virée » par là-bas. Mais, comme il commence à faire froid, je rentre à mon hôtel... Mais, à dire vrai, je n'ai pas encore sommeil. Alors, si le cœur vous en dit, accompagnez-moi...

— Très volontiers! Mais il faut que je vous raconte...

— Inutile. Ne me dites rien. Je sais déjà...

— Hein! c'est trop fort...

— Mais, non, c'est enfantin. Vous partez, de-

main matin, de très bonne heure... pour Nice... et... moi aussi, j'irai faire un petit tour par là-bas...

— Cela tient du prodige! Mais comment pouvez-vous être renseigné d'une façon si précise?

Joë sourit :

— Ça, mon cher ami... secret professionnel... Vous savez bien que j'ai des relations partout... il me semble vous l'avoir dit... Mais, un conseil, mon cher, soyez très prudent. Ouvrez l'œil, parce que... parce que vous allez au devant d'un grave péril...

VI

UNE COMMANDE URGENTE

Bien avant que le *Molitor* ne fût en vue, Lissac et son commis faisaient les cent pas sur le quai. M. Lissac, ce jour-là, paraissait en mauvaise santé. Son visage, amaigri et tiré, sa pâleur jaunâtre, annonçaient une maladie d'estomac ou de foie. De plus, il était terriblement nerveux. Jamais André ne l'avait encore vu dans cet état. Toutes les deux minutes, il consultait sa montre, marchait à grands pas et se comportait comme s'il eût été la proie d'une inquiétude inexplicable.

— Qu'en dites-vous ? explosa-t-il soudain, vingt minutes de retard. C'est du propre! Ah! non, décidément, ces gens du Midi se f...t du monde!

André, passablement interloqué par cette sortie, ne répondit rien. Il se contenta de fumer sa cigarette, en silence. M. Lissac continua sa marche, arriva bientôt à l'extrémité du quai, fit demi-tour, revint auprès d'André, en grommelant toujours et en inspectant l'horizon.

Le *Molitor* n'apparaissait toujours pas. Brusquement, il s'arrêta net devant André, agita nerveusement les mains, et s'écria :

— On ne voit toujours pas arriver ce damné bateau! Je me demande ce qui a bien pu se passer. J'ai bonne envie de faire un saut jusqu'au bureau de la Compagnie, pour me plaindre au directeur.

— Voyons! M. Lissac! calmez-vous, et épargnez-vous cette démarche. Et à quoi servirait-elle?...

— Mais c'est un véritable scandale! Et puis, Ordioni n'est pas là non plus. C'est complet...

— Qui est Ordioni?

— C'est l'ami dont je vous ai parlé. Celui qui doit piloter la voiture! C'est tout de même écœurant de voir comme tous ces gens sont incapables de la moindre ponctualité...

— Dites donc, Hénard, est-ce que vous croyez que la douane est sévère ici?...

— Ah! pour cela, Monsieur, je vous assure que je n'en ai pas idée...

— Heu! Et par-dessus le marché, je me sens malade aujourd'hui. Je crois que l'air d'ici ne me vaut rien du tout...

— Bonjour, Monsieur Lissac, retentit soudain une voix joyeuse derrière eux.

— Bonjour, Ordioni. Enfin, vous voilà. Je vous attendais avec impatience... Dites donc, le *Molitor* n'est pas encore en vue...

M. Ordioni haussa les épaules :

— En voilà une affaire. Il a sans doute un peu de retard. Cela n'a pas d'importance!

André, pendant ce dialogue, examinait le nou-

vel arrivant, dont l'abord ne lui fut pas des plus sympathiques. L'homme avait un visage rond, bien rempli; il était noir de peau, d'yeux et de cheveux, et avait le type d'un Italien du Sud. Il était vêtu d'une chemise et d'un pantalon blanc et portait un panama rejeté en arrière, sur la nuque. Mais sa simplicité vestimentaire était compensée par une profusion de bagues éblouissantes qui ornaient chacun de ses doigts épais. Enfin, sa lèvre s'ornait d'une moustache minuscule, à la « Charlot ».

L'impression qui se dégageait de lui était celle d'un parvenu particulièrement arrogant. Lissac présenta son employé. Les deux hommes se tendirent la main, et Ordioni submergea Hénard sous un flot de paroles auxquelles le jeune homme ne comprit pas grand'chose, car cet Ordioni parlait un curieux mélange de français, d'italien et de provençal.

Lissac interrompit le bavard :

— Mon caissier, M. Hénard, va faire route avec vous jusqu'à Paris. C'est lui qui fera la livraison.

— Ah! très agréable. Signor! Je suis...

— Enfin!... s'écria Lissac avec un soupir de soulagement. Enfin, voilà le *Molitor*. Tenez, regardez, là-bas, on distingue sa cheminée... Voyez la fumée... Eh bien! il m'aura causé du tourment...

— C'est exact, fit Ordioni. C'est bien le *Molitor*... Alors, vous voilà rassuré, à présent, Signor Lissac... Donc tout va bien, et je vais pouvoir me mettre au *lavoro!*

— Est-ce que tout est prêt, au moins?

— Mais oui, ne vous inquétez donc pas ainsi...

— Bon. Eh bien, je vais pouvoir m'éloigner. J'ai encore un certain nombre d'affaires à régler en ville. J'en ai pour une heure, à peu près. Pendant ce temps, faites le nécessaire, et surtout, attendez mon retour. J'y tiens absolument. A tout à l'heure, Messieurs...

Et Lissac s'éloigna rapidement, à la grande surprise d'André.

Cependant, le *Molitor* s'approchait rapidement, actionnant sa sirène. Un quart d'heure plus tard, il se rangeait le long du quai. C'est un bateau neuf de la Compagnie Fraissinet, qui assurait trois fois par semaine le service entre la Corse et Nice, et le reste du temps entre Nice et les îles de Porquerolles. Il transportait, ce jour-là, un grand nombre de passagers qui attendirent patiemment l'arrivée des douaniers. Ceux-ci établirent un barrage et commencèrent leur contrôle. Ordioni s'approcha d'un des officiers et lui demanda l'autorisation de monter à bord, en compagnie d'un porteur, afin d'accélérer le déchargement de ses marchandises. André, pendant ce temps, faisait les cent pas sur le quai. Toutes les formalités concernant soit les passagers, soit la cargaison, furent longues et fastidieuses. Mais Ordioni finit par revenir, suivi de son porteur, chargé d'une caisse de dimensions respectables.

— Qu'avez-vous là-dedans?

— Du vin de Corse. Les droits sont déjà payés. Voici la décharge...

Mais le douanier insista :

— Ouvrez, je vous prie!

Ordioni soupira :

— Voyons! est-ce nécessaire? puisque je vous dis que c'est du vin...

— Ouvrez quand même!

Ordioni s'exécuta, comprenant l'inutilité d'insister. Le douanier inspecta minutieusement l'intérieur de la caisse et n'y trouva rien de suspect.

— Bon! refermez! ça va... aux suivants!

Ordioni respira, fit descendre sa caisse sur le quai et la fit transporter jusqu'à son auto.

Le porteur reçut un pourboire généreux, et la voiture démarrait, quand on vit réapparaître M. Lissac.

— Alors! tout s'est bien passé?

— Oui. Voilà la marchandise.

— Alors! Dieu soit loué. Et maintenant, en route! ne perdez pas de temps, Messieurs! Je vous le recommande. Tenez, Hénard, voici la facture et l'adresse du client à qui vous irez livrer la caisse, dès votre arrivée. Voici également les trois mille francs promis. Quand vous aurez terminé, vous pourrez revenir ici. Je vous accorde un congé supplémentaire de huit jours.

— Merci mille fois!

— Ça va... mais partez, et vous, Ordioni, télégraphiez-moi de Paris...

— Bien!

Et l'auto démarra. André se retourna et jeta machinalement les yeux sur son patron. Il ne put en croire ses yeux : M. Lissac, si guindé d'habitude, dansait joyeusement sur le quai désert...

Le trajet de Nice à Marseille est certainement l'un des plus pittoresques qui puissent se rencontrer. André, pour qui ce spectacle était nouveau, admirait la route magnifique, mais Ordioni ne semblait pas y prêter la moindre attention. Il est vrai qu'il ne pouvait se permettre une distraction, car il menait un train d'enfer. André en avait la chair de poule. Certes, le patron avait recommandé de faire vite, mais tout de même était-ce une raison pour risquer la mort à chaque tournant? Après tout, que le vin fût livré une ou deux heures plus tôt ou plus tard, peu importait... Ils traversèrent en trombe Juan-les-Pins, Cannes... Le soleil commençait à darder ses rayons brûlants, et la chaleur devenait insupportable, mais Ordioni n'en avait cure. On eût dit une machine conduisant une autre machine. Enfin, ils arrivèrent à Toulon.

— Nous allons nous arrêter ici, dit-il à André. Il est l'heure de déjeûner. Dans une heure nous repartirons.

Le restaurant devant lequel ils stoppèrent n'était pas éloigné de la gare. Ordioni paraissait d'ailleurs connaître parfaitement l'endroit et y être également bien connu, car le garçon le salua comme un vieux client, et comme la salle

était bondée, il le dirigea, ainsi qu'André, vers une table qui n'était occupée que par un seul client. André s'assit et dévisagea le premier occupant et eut grand'peine à réprimer un cri de surprise. L'homme n'était autre que Joë, qui lui adressait force sourires accueillants.

— Prenez place, je vous en prie, Monsieur Ordioni. Trop flatté de vous avoir à ma table!

— Vous... vous... balbutia l'Italien, vous me connaissez donc?

— Mais bien sûr. Qui donc ne vous connaît pas?

— Mais, qui êtes-vous, vous-même?

— Oh! mon nom importe peu!... Je m'appelle Nobody... Joë Nobody pour vous servir... Mais ne vous dérangez pas pour moi. Permettez-moi de vous passer la carte. Et faites votre choix, prenez ce qu'il y a de mieux, car j'ai bien peur, cher monsieur Ordioni, que vous n'ayez plus, d'ici longtemps, l'occasion de faire un déjeuner aussi succulent...

— Quoi? que signifie...?

— Cela signifie qu'un petit contretemps est sur le point de vous arriver...

— Hein? Expliquez-vous? Et qu'en savez-vous?

— Oh! quelle question indiscrète. Enfin, si vous tenez à savoir comment je suis renseigné... eh bien! c'est parce que j'ai des relations un peu partout...

VII

L'AVION FATAL

Le déjeuner se poursuivit dans une atmosphère pleine de réserve, malgré tous les efforts de Joë pour l'animer. L'Italien semblait surtout furieux que Nobody ne lui eût donné aucune explication à propos de ses prophéties menaçantes. Pendant ce temps, André se cassait en vain la tête pour y trouver un sens quelconque, et aussi pour comprendre comment son nouvel ami se trouvait à point nommé pour leur servir de commensal. Ils étaient au dessert, quand, subitement, le garçon s'approcha d'Ordioni et l'avisa discrètement que deux messieurs le demandaient d'urgence. Une pâleur mortelle se répandit sur la physionomie hâve de l'Italien.

— Deux messieurs, dites-vous? seraient-ce?...

Le garçon fit un signe affirmatif :

— Il est inutile, je crois, de chercher à vous cacher. Ces messieurs sont des inspecteurs...

Ordioni ne pouvait articuler une parole, et André se rendit compte immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal. Joë paraissait n'avoir rien entendu, rien remarqué...

— Avez-vous reçu des nouvelles désagréables,

Monsieur Ordioni ? demanda le jeune homme. Vous semblez troublé, tout d'un coup...

— Ce n'est rien, répliqua l'Italien, qui continua de manger. Mais, à la dérobée, il guignait dans la direction de la fenêtre, à deux mètres à peine de sa chaise, qui donnait issue sur la cour, et qui, par la chaleur torride, était, bien entendu, restée grande ouverte.

Ordioni réfléchissait. En choisissant le moment opportun et en sautant par cette fenêtre, il lui restait une chance de se sortir de ce mauvais pas... Mais il fallait agir avec décision et célérité, de façon à profiter de la surprise.

Joë qui ne le quittait pas des yeux, parut avoir deviné son projet :

— Ne vous donnez donc pas tant de mal pour échafauder des plans, lui dit-il avec une amabilité exagérée, la maison est complètement cernée, et vous avez peu de perspectives d'échapper...

— C'est vous, démon, qui m'avez trahi ! Mais vous allez me le payer...

— Moi ! vous avoir trahi ! Vous vous méprenez totalement, mon cher Monsieur ! Non ! vous vous êtes trahi vous-même. Ne vous en prenez qu'à vous si, à présent, vous vous trouvez dans le pétrin...

Ordioni tremblait de rage. Il aurait certainement jeté à la tête de Joë le couteau avec lequel il pelait une figue, si deux messieurs ne s'étaient avancés vers lui. Les nouveaux arrivants sen-

taient leurs policiers d'une lieue. Alors, Ordioni comprit que toute résistance était inutile et ne ferait qu'aggraver la situation. Il se résigna dès lors, et comme un chien battu, il alla se livrer de lui-même. La scène avait été si rapide et si discrète que personne ne se rendit compte de l'arrestation.

André ne comprenait plus rien.

— Mais enfin, pourquoi vient-on d'arrêter mon compagnon? Autant que je sache, il n'a rien fait de répréhensible, rien qui puisse motiver...

— Qu'en savez-vous ? mon cher ami. Soyez bien certain que la police agit rarement à la légère...

— Peut-être. Mais vous rendez-vous compte, à présent, de ma situation? Elle est terrible... Ordioni devait me ramener à Paris où j'avais pour mission de...

— Eh bien, c'est moi qui prendrai sa place, fit Nobody, en éclatant de rire.

— Qui? Vous?

— Et pourquoi pas? Me croyez-vous incapable de conduire une voiture?

— Si... bien sûr... Seulement, je voudrais bien comprendre... Tout ce qui s'est passé depuis hier est si mystérieux, si étrange, qu'en vérité, j'y perds la tête. La mort de Barbichet, l'apparition inattendue de mon patron, votre présence encore plus inattendue ici, l'arrestation d'Ordioni, tout cela ne laisse pas que de m'intriguer...

— Oh! vous en verrez d'autres encore, mon

cher. N'ayez crainte, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Et vous ne me parlez pas de notre amie... d'Alice... C'est elle qui est le centre de tous les événements passés et futurs...

— C'est vrai, je l'avais oubliée... Où peut-elle bien être à cette heure?...

— Je ne saurais vous le dire exactement. Mais je suppose qu'elle ne se trouve pas loin d'ici. Avez-vous déjà vu un serpent qui guette sa proie? Eh bien, Alice est là qui me guette... prête à fondre sur moi et à me supprimer... Mais je ferai tout pour qu'elle n'ait point ce plaisir...

***

André, cependant, restait inquiet. Rien ne lui prouvait que la police n'allait pas l'arrêter à son tour, puisqu'il accompagnait Ordioni, et le jeune homme s'attendait aux pires désagréments.

Mais son attente fut heureusement trompée. Ils terminèrent tranquillement leur repas et quittèrent leur restaurant, sans avoir été le moins du monde inquiétés.

André fit quelques pas, en compagnie de Joë, l'esprit torturé par mille questions, auxquelles il ne trouvait aucune réponse. Quant à Joë, il restait impénétrable.

— Voici votre voiture, sans aucun doute, fit Joë, en désignant la puissante limousine arrêtée le long du trottoir.

— Certes, c'est elle qui nous a menée jusqu'ici.

Et si je ne m'abuse, elle appartient à M. Lissac...

Joë lui jeta un regard ironique :

— Là encore, vous faites erreur, mon cher Hénard! L'auto n'appartient pas à votre patron, mais à ma redoutable adversaire Alice...

— Elle encore! Mais, dites-moi, vous paraissez bien connaître M. Lissac. Racontez-moi ce que vous savez sur lui... je commence à avoir assez de tous ces mystères...

Joë se mit à rire à gorge déployée.

— Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort, mais, croyez-moi, prenez patience. Un jour viendra où vous comprendrez. Pour le moment, mes explications ne vous apprendraient rien. D'ailleurs, pour le moment, je ne puis encore rien vous dire. Et puis, nous n'avons pas de temps à perdre. Vous allez me donner un coup de main et nous allons transporter cette caisse au champ d'aviation... là, nous prendrons un avion...

— Un avion, mais vous plaisantez, je pense...

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Et puis, ne discutons pas, le temps passe... Dans une demi-heure, nous serons arrivés... D'ailleurs, rien ne vous oblige à me suivre dans l'avion...

— Si, si, je vous accompagne. Mais, pour l'amour de Dieu, expliquez-moi pour quel motif vous voulez emprunter la voie des airs...

— Ah! ça! Est-ce que M. Lissac ne vous a pas chargé de transporter le vin à Paris, et dans le plus court délai possible?

— Si, mais...

— Alors, taisez-vous et obéissez aux ordres que vous avez reçus!

André, médusé, se tut. Une seconde plus tard, l'auto partit à toute allure. Ordioni était certes un chauffeur remarquable, mais auprès de Joë, il n'était qu'un apprenti. En effet, ils roulèrent à une allure vertigineuse. Ils arrivèrent à Marseille sans ralentir. Sur la Canebière, un agent voulut les arrêter, mais sans daigner remarquer ses signaux, Joë appuya sur l'accélérateur. Hénard se demandait avec frayeur comment son compagnon avait ainsi l'audace d'enfreindre tous les règlements qui, pour lui, semblaient ne pas exister.

A peine arrivés à l'aérodrome, Joë sauta hors de la voiture, prit en vitesse deux billets de passage, et fit transporter la caisse dans l'avion, en ne quittant pas les porteurs d'une semelle. André suivait, comme un petit chien, se demandant s'il rêvait.

Il n'osait même plus protester ou même interroger, tant il avait conscience que ce serait peine perdue. Mais sa pauvre tête chavirait. Il aurait tant voulu savoir pour quel motif Joë se prenait d'un tel intérêt pour le vin de Corse et pourquoi il avait une telle hâte de le voir rendu à destination. Mais, comme Nobody le lui avait dit, il n'était pas au bout de ses étonnements.

Un quart d'heure plus tard, l'avion roulait sur le terrain de départ, s'élevait rapidement et se perdait dans le ciel provençal...

C'était la première fois qu'André montait en avion. Il éprouva d'abord une sensation bizarre en voyant les nuages se rapprocher, tandis que les maisons, sous lui, diminuaient à vue d'œil, et il contemplait avec admiration le magnifique panorama qui s'offrait à ses yeux. Joë, par contre, semblait n'en avoir cure. La cabine était presque vide. Trois passagers seulement, en dehors d'eux, y avaient pris place. Deux d'entre eux devaient, selon toutes apparences, bien se connaître, et bavardaient bruyamment. Le troisième voyageait seul, et réfugié dans un coin, s'était plongé dans la lecture d'un journal...

Joë ne souriait plus. On eût dit que sa bonne humeur avait disparu. Son visage s'était durci. Il répondait à peine aux incessantes questions d'Hénard, et jetait, de temps à autre, un coup d'œil méfiant, derrière lui, sur les deux passagers loquaces, qui s'arrêtaient immédiatement de parler dès qu'il se retournait.

André ne fut pas sans remarquer ce brusque changement, et naturellement, il en demanda la cause. Nobody sourit avec une expression d'amertume :

— Vous n'avez pas l'air de vous douter de ce qui nous attend, répondit Nobody. Je suis un sinistre imbécile, je suis bien obligé de le reconnaître, et je viens de remarquer tout d'un coup quelque chose qui pourrait bien nous être fatal... Mais je m'en suis aperçu un peu tard, et maintenant, à la grâce de Dieu...

André frissonna.

— Encore des mystères! Mais vous allez me rendre fou... Qu'y a-t-il? parlez!

— Vous le saurez toujours assez à temps! Et dans tous les cas, plus tôt que vous ne pouvez l'imaginer!

Au même instant, un courant d'air emporta le chapeau d'André. Joë se précipita, rapide comme l'éclair, mais c'était trop tard.

— Nom d'un tonnerre! c'était l'autre! hurla-t-il. Et maintenant, nous sommes perdus!...

Les deux hommes derrière lui regardèrent avec terreur la fenêtre ouverte, par laquelle le troisième voyageur et son journal semblaient avoir disparu.

— Je l'ai vu sauter, s'écria l'un d'eux. Il avait son parachute...

— Parbleu! grommela Nobody, j'aurais dû m'en douter. Décidément, je suis stupide...

Il bondit auprès du pilote, qui n'avait rien remarqué :

— Atterrissez! tout de suite! cria-t-il.

Mais le bruit du moteur empêchait le pilote de saisir un seul mot...

— Atterrissez, répéta Nobody.

Cette fois, il avait compris. Il le regarda, rempli d'épouvante.

— Atterrir? Mais c'est impossible! Pourquoi?

— Un homme est tombé par dessus bord! Il faut atterrir tout de suite, nous sommes en danger de mort!

— Je ne peux pas. Il faut attendre que je...

Nobody n'insista point :

— Où sont les parachutes?

— Là, à droite, dans le placard!

En une seconde, Nobody l'avait ouvert, extrait plusieurs parachutes, les avait distribués. Il revêtit le sien, fit signe aux autres de l'imiter...

— Sautez, cria le pilote, je vous suis...

— Allez, allez! fit Nobody, en s'adressant à André qui tremblait de tous ses membres, et semblait paralysé...

— Je ne peux pas... je ne veux pas...

Joë ne balança pas une seconde. Il empoigna son compagnon aux épaules, le jeta littéralement hors de la carlingue et, malgré ses cris d'effroi, le précipita dans le vide. André se sentit tomber avec une vitesse effrayante, se vit arriver au sol comme une masse et s'y broyer. Il ferma les yeux. Il se sentait sombrer tout entier dans le néant, et désespéré, s'abandonna... Quand il osa rouvrir les yeux, il vit qu'il voguait au-dessus d'un lac. Son parachute avait bien fonctionné, le danger paraissait écarté... Mais il n'était point pour cela rassuré. Il allait tomber dans le lac qui s'étendait sous lui, et ce serait la noyade irrémédiable, puisqu'il ne savait pas nager... Il tombait décidément, de Charybde en Scilla... Le sort sembla pourtant avoir pitié de lui, le vent tourna brusquement et, au lieu de plonger dans les eaux, Hénard tomba brusquement au sommet d'un arbre où venaient de se prendre les cordes

de son parachute... Certes, le contact fut rude, et le pauvre garçon eut les mains tout écorchées, sans compter que son pantalon fut déchiré de haut en bas. Mais tout était préférable à la mort atroce qu'il avait entrevue. André, rasséréné, se sentit pris d'une colère intense contre cet infernal Joë qui venait, une fois de plus, de le mettre dans une situation intolérable. L'autre, d'ailleurs, semblait s'être évaporé. Les autres passagers aussi et André, pris dans les cordes et dans les branches, n'arrivait pas à se dégager de sa position ridicule.

Pourtant, à force de se débattre, il parvint à se libérer, et réussit, après mille acrobaties, à fouler enfin la terre ferme. A l'instant précis, où il posait le pied sur le sol, il entendit une détonation formidable, et quand il osa lever la tête, il vit une masse enflammée qui tombait sur la terre, avec une vitesse énorme. Mais André vit aussi un autre parachute, au bout duquel pendait un homme, atterrir à trois cents mètres à peine de lui. C'était Joë qui souriait et accourait vers lui.

— Alors, vieux! ça s'est bien passé!

— Hum! si on veut!

— Oui, je vois, le pantalon a un peu souffert... Ça ne fait rien. Nous sommes tout près d'Arles, et vous trouverez facilement de quoi remonter votre garde-robe...

— Ah! vraiment! s'écria, hors de lui, le jeune homme. Et vous croyez que cela va continuer

comme cela. Je commence à en avoir par dessus la tête de vos extravagances...

Mais la bonne humeur de Joë était entièrement revenue.

— Ecoutez, mon vieux, dit-il en souriant, mais d'une voix subitement grave, sans mes extravagances, comme vous dites, à l'heure actuelle, votre corps reposerait sous l'eau, complètement carbonisé. Vous ne savez, sans doute, pas de quoi il retournait...

— Comment le saurais-je? Avec tous vos secrets, vos mystères... Expliquez-vous, enfin!

— C'est vrai, Hénard, j'aurais dû vous mettre au courant, je mérite vos reproches... Eh bien, voilà : ne vous fâchez pas, raisonnez plutôt. Vous devez supposer que si je suis arrivé aux extrémités que vous savez, c'est que j'avais des motifs impérieux pour agir ainsi. Je vais vous dire, et je pense que cela vous suffira, que l'homme qui était avec nous et qui a disparu ensuite, avait introduit une bombe à bord de l'avion. Si nous étions restés quelques minutes de plus, nous aurions été pulvérisés. Il fallait donc tout risquer, et voilà pourquoi je vous ai précipité dans les airs. Il n'était que temps, vous l'avez vu vous-même. En somme, nous avons eu de la chance, malheureusement, l'appareil est détruit...

— Mais comment avez-vous eu vent de la chose?

— Je ne m'en suis aperçu que trop tard, car ce n'est qu'après le départ que j'ai identifié le

troisième voyageur pour un complice d'Alice. Et tout ce qui, de loin ou de près, touche à cette redoutable Alice, me donne immédiatement méfiance... Vous vous en rendrez compte bientôt... Mais, cette fois encore, son coup n'a pas réussi. Vous êtes sauvé, voilà le principal, vous et puis aussi... cela... qui causera la perte d'Alice, malgré toutes ses roueries...

Et Joë lui désigna du doigt, intacte, la caisse de vin corse.

VIII

LA REVANCHE D'ALICE

André ne demandait qu'à en apprendre davantage sur la fameuse caisse à laquelle Nobody paraissait porter un intérêt si puissant, mais à chacune des questions qu'il posait, Nobody répondait d'un geste évasif :

— Venez, Hénard, nous sommes pressés. Aidez-moi plutôt à transporter ce poids lourd. Il y a encore un bon bout de chemin à faire avant d'arriver à Arles. Cinq kilomètres environ. Là-bas, nous n'aurons d'autre ressource que de prendre l'express de Paris...

En réalité, les deux hommes durent parcourir plus de dix kilomètres et ils arrivèrent sur le tard, complètement fourbus. A l'hôtel où ils descendirent, ils apprirent qu'ils avaient plus de trois heures à attendre avant le passage du train; ils en profitèrent pour prendre un peu de repos. André se sentait si fatigué qu'il n'eût même pas le courage d'aller en ville pour s'acheter un costume et ce fut Joë qui s'en chargea pour lui. Ils avaient, l'un et l'autre, perdu toutes leurs affaires au cours de l'explosion de l'avion, mais cette

perte leur fut peu sensible, à cause des gros gains qu'ils venaient de faire à Monte-Carlo.

Ils ignoraient tout du sort du pilote et des deux autres passagers, mais ils n'eurent guère le temps de s'en préoccuper; d'ailleurs, ils tenaient à passer aussi inaperçus que possible. Joë revint une demi-heure plus tard avec un costume qu'on aurait juré coupé spécialement pour André.

— Un cadeau, fit en riant Nobody, je vous le dois bien, en compensation des émotions par lesquelles je vous ai fait passer... Maintenant, mon vieux, je vais, si vous le permettez, m'allonger un peu, à mon tour, car je commence à me sentir diablement fatigué...

Il se jeta sur son lit, se retourna contre le mur. Dix minutes plus tard, il remplissait la chambre de ronflements sonores.

⁂

Ils se rendirent sur le quai, un quart d'heure avant le départ du train. Joë tenait absolument à ne pas quitter sa caisse, ne fût-ce qu'un instant. Il s'offrit le luxe de retenir un compartiment tout entier, afin de voyager sans être dérangé. Il pensait que, peut-être, Alice allait tenter de la reprendre, et dans cette éventualité, l'un et l'autre se munirent d'un bon revolver. Mais leurs craintes ne se réalisèrent pas, et d'un bout du voyage à l'autre, il n'y eut pas la moindre alerte.

Ils arrivèrent sans encombre à la gare de Lyon.

— Au fait, interrogea Nobody, quel est donc le destinataire de la caisse?

— C'est une maison de produits chimiques, assez réputée, MM. Lafond, Sarraut et Cie, boulevard Richard-Lenoir, tout près de la Bastille!

— Tiens, tiens! c'est intéressant. Eh bien, nous allons prendre un taxi et nous irons la livrer ensemble, directement. Mais, je vous demande cinq minutes. J'ai quelqu'un à voir. Je reviens dans un instant. Faites bonne garde, je vous en prie!

Joë s'éloigna et André resta seul avec la fameuse caisse, objet des soins de Nobody. Autour de lui s'écoulait le flot des voyageurs.

Les abords de la gare étaient animés comme toujours dans une ville importante. André sortit une cigarette de son étui et l'alluma pour tromper son attente. Il ne perdait pas des yeux la caisse de vin corse, tout en se promenant de long en large. Son esprit, d'ailleurs, était bien loin : il songeait surtout à la grosse somme qui formait, dans sa poche, un matelas confortable, et qui lui permettait enfin d'envisager un avenir moins sombre, quand soudain un choc lui fit perdre l'équilibre... Au milieu de la cohue des voyageurs, il venait d'être bousculé... Il se retourna furieux, prêt à dire son fait à l'insolent ou au maladroit. Il se trouva en présence d'un échantillon spécial de la faune parisienne, qu'on désigne pittoresquement sous le nom de « clochard ». Il était sale, dépenaillé, portait une

barbe inculte qui faisait mieux ressortir la couche de crasse qui recouvrait son visage. L'homme offrait un aspect repoussant.

— Ne pouvez-vous donc pas faire attention? grogna Hénard. Vous n'êtes pas aveugle, je suppose...

L'autre répondit par une bordée d'injures, lui reprocha de s'attaquer à un homme qui pourrait être son père, et fit tant de bruit et de scandale, qu'en un instant la foule s'amassa autour d'eux. André, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, lui répondit sur le même ton, ce qui eut le don de mettre le vagabond hors de lui. Ayant épuisé son vocabulaire, il se précipita furieusement sur André, avec l'intention évidente de le frapper, si bien que ce dernier, prompt à la défense, et passablement énervé, le fit rouler à terre d'un coup de poing, exactement appliqué.

La foule parisienne, comme on sait, aime à prendre parti pour celui qui lui paraît le plus faible, même si ce dernier est dans son tort, et dans le cas présent, elle ne manqua pas à son habitude, et quelques instants plus tard, mille poings se tendaient vers André, tandis que les huées et les sifflets l'accablaient.

— C'est honteux! A-t-on idée de frapper un pauvre vieux qui ne tient pas debout! Faites-lui en donc autant. Lâche! Assommez-le, il ne l'aura pas volé!

André ne savait plus que faire. La foule se pressait à chaque instant davantage autour de

lui et prenait une attitude nettement menaçante. La moindre maladresse de sa part pouvait créer un incident gros de conséquences. Déjà les coups s'abattaient sur lui. Il se défendit du mieux qu'il pût, para quelques horions, mais il savait bien qu'il ne pourrait résister longtemps, quand heureusement, Joë surgit à ses côtés et lui prêta main-forte en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Le jeune homme a raison. Il n'a fait que se défendre. C'est ce vieux « mendigot » qui l'a insulté et assailli, je l'ai vu... Allons, un peu de calme... D'ailleurs, le vieux n'a rien du tout...

Mais ses paroles conciliantes, loin de produire l'effet espéré, ne firent qu'exaspérer la foule, qui divisée en deux camps, se mit à échanger coups et injures, sans même savoir pourquoi. L'athlétique Joë dut avoir recours à ses poings vigoureux, et parvint, durant quelques minutes, à maintenir en respect, la foule des assaillants. mais la lutte était par trop inégale et les deux amis étaient sur le point de se faire lyncher quand des coups de sifflet stridents retentirent : une escouade d'agents fonça sur le groupe, distribuant équitablement à droite et à gauche de puissantes bourrades et le terrain fut déblayé en moins d'une minute. Nobody était furieux après le malheureux André dont un œil, à demi fermé, était d'un magnifique bleu-noir.

— Hop! filons! Heureusement la caisse est toujours là.

Nobody la chargea sur ses larges épaules et fit signe à André de le suivre. Tous deux allongèrent le pas jusqu'au prochain coin où ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

— Entrons dans ce café, fit Joë, et prenons quelque chose pour nous remettre de nos émotions. Mais expliquez-moi ce qui s'est passé?

— Du diable si j'en sais plus que vous! Je vous attendais bien tranquillement, quand je me suis tout à coup senti bousculé par cet affreux mendiant qui s'est mis à me traiter de tous les noms. Comme si cela ne lui suffisait pas, il a voulu me frapper et j'ai bien été obligé de me défendre. Naturellement, les autres ont pris fait et cause pour le vieux et me sont tombés dessus parce que j'avais cogné sur lui.

— Que pensez-vous de cette attaque? Elle me paraît bien surprenante. Ou plutôt, non, cela ne m'étonne pas et je m'attendais, je m'attends même encore à pire...

— Quoi? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cet étrange mendiant ne doit rien être d'autre qu'un membre de la bande d'Alice.

— Oh! je vous en prie, cher monsieur Nobody! Vous commencez à me rendre fou avec Alice et sa bande. Cela devient une véritable idée fixe chez vous. Chaque personne que nous rencontrons sera bientôt complice de cette Alice si...

— Mais non! fit Joë sans se montrer offensé

par la sortie d'Hénard, mais non! Ecoutez-moi. Vous m'en vouliez parce que je refusais de répondre à vos questions. Eh bien, je vais satisfaire votre curiosité. Voyez-vous, mon jeune ami, cette caisse contient... quelque chose qui, je vous l'ai déjà dit, est susceptible de causer la perte d'Alice.

— Voyons, c'est ridicule. Je me demande d'où vous sortez des idées pareilles. Je puis vous dire, moi, ce que contient cette soi-disant mystérieuse caisse, car on l'a ouverte sous mes yeux. Elle contient tout simplement vingt-quatre bouteilles de vin de Corse... Donc, vous voyez bien que toutes vos hypothèses reposent sur le néant... Alors? qu'avez-vous à m'opposer?

— Tout simplement que vous êtes un naïf. Mais réfléchissez donc et tâchez d'avoir un peu de bon sens. Vraiment, vous croyez que la caisse contient du vin?... Et puis, une maison spécialisée dans le commerce des produits chimiques et pharmaceutiques, comment aurait-elle un besoin si urgent de ces bouteilles de vin qu'on peut trouver sur place dans n'importe quel magasin?

— Je n'en sais rien. Tout cela ne me regarde pas. Vous oubliez, sans doute, que je ne suis que le caissier et non pas le fondé de pouvoirs de l'honorable M. Lissac.

— Ah! vous venez de trouver le mot qui convient... l'honorable M. Lissac... Décidément, il n'y a rien à faire de vous. Ne parlons plus de cette histoire... Un jour viendra peut-être où vous comprendrez. Pour l'instant, autant y renoncer...

— Il n'y a qu'une chose qui m'intrigue, poursuivit André sans se vexer des sarcasmes de Joë, c'est pourquoi le clochard m'a cherché cette querelle?

— C'est pourtant bien simple. Il voulait vous dérober la caisse. Alice l'avait chargé de cette mission. Vous voyez bien que nous revenons toujours au même point. Et puis n'oubliez pas vos instructions : il vous faut livrer cette marchandise sans perdre un instant. Alors, allons-y!

***

M. Lepère, directeur de la société anonyme Laffond, Larraud et Cie, manifesta sa satisfaction quand il vit arriver André et sa caisse. Mais il parut se renfrogner à la vue de Joë.

— C'est un de nos employés! fit Hénard en s'appliquant à mentir le plus naturellement possible, ainsi que Joë venait de le lui conseiller.

Immédiatement, M. Lepère reprit un visage souriant.

— On m'a annoncé télégraphiquement de Nice l'arrivée du vin, dit-il brièvement. Veuillez bien déposer la caisse ici dans mon bureau. Tout va très bien. Je n'ai plus besoin de vous et voici de quoi vous dédommager de votre peine.

Il leur glissa, à chacun, un billet dans la main.

— Ah! j'allais oublier! Voici également votre décharge, et maintenant, au revoir messieurs.

André se dirigeait déjà vers la porte quand Joë le retint.

— Pardon, Monsieur le Directeur, dit-il aimablement, j'ai encore une commission à vous faire. On m'a chargé de vous dire bien des choses...

— Ah! fit M. Lepère ébahi. A moi? Et qui donc?

— Il est préférable que je ne crie pas le nom de la personne.

Et Joë se pencha vers M. Lepère et lui murmura quelque chose à l'oreille.

L'effet fut foudroyant. M. Lepère rougit, pâlit, puis se mit à trembler de tous ses membres. Son visage exprima le plus grand effroi. Il aurait voulu parler, protester, mais sa gorge paralysée ne laissait passer aucun son.

Joë parut compatir à sa détresse.

— Au revoir, Monsieur le Directeur! dit-il courtoisement, mais avec une pointe d'ironie.

Au même instant, la porte s'ouvrit et livra passage à deux messieurs :

— Monsieur le Directeur Lepère? interrogea l'un d'eux.

— C'est moi! Qu'y a-t-il pour votre service?

— Commissaire Cardinet, de la Sûreté générale. Voici un mandat de perquisition. Voici en outre ma carte.

— Mais, pour quel motif, grand Dieu? fit Lepère qui semblait tomber des nues.

— Je ne puis vous renseigner à ce sujet. Mes inspecteurs sont en train déjà de procéder à la perquisition. Voulez-vous me remettre toutes les

clefs de vos armoires. Que contient cette caisse?

— Mais c'est un abus de pouvoir qui n'a pas de nom! protesta Lepère. Je vais déposer une plainte, c'est un véritable scandale...

— Ne vous gênez pas, répondit sèchement le commissaire. Dans tous les cas, je désire savoir ce que contient cette caisse.

— Mais du vin, sans plus, s'écria le directeur. D'ailleurs, rien n'est plus simple : vérifiez vous-même.

— C'est bien mon intention. Ouvrez, je vous prie!

Deux minutes plus tard, la caisse était ouverte. A peine le couvercle en fut-il rabattu que M. Lepère et le commissaire poussèrent simultanément une exclamation de surprise. Joë, intrigué, se rapprocha et lui aussi faillit clamer son étonnement. La caisse contenait des cailloux, de vulgaires cailloux...

Le commissaire Cardinet rougit jusqu'aux oreilles :

— Que signifie cette histoire? tonna-t-il, ne venez-vous pas de m'affirmer que la caisse contenait du vin? J'attends une explication!

— Vous me voyez aussi étonné que vous-même, répondit Lepère avec un embarras évident.

Néanmoins, un observateur attentif eût remarqué que le directeur paraissait soulagé d'un gros poids. Il reprit de son assurance et rétorqua :

— D'ailleurs, que j'importe du vin ou des

cailloux de la Méditerranée, je me demande en quoi cela regarde la police.

— Dites donc! pas d'insolence! Je suis un officier de la police judiciaire dans l'exercice de ses fonctions. Et puis, tout cela est bien suspect... Nous allons...

Mais André ne sut jamais ce que le commissaire allait faire, car il se sentit entraîné par Joë qui jugea prudent de prendre le large, et tous deux se glissèrent sans bruit hors du bureau, laissant le directeur et le commissaire face à face...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? fit André, une fois au dehors.

— Elle était remplie de galets, répondit agressivement Joë. Ah! mon Dieu! quel imbécile je suis! Je crois bien être le plus grand de tous!

— Ah! je ne vois pas...

Au même instant, un jeune gamin tira Joë par la manche, et lui dit :

— Monsieur Nobody... Monsieur Nobody!...

— C'est moi, mon petit. Que veux-tu?

— J'ai une lettre à vous remettre!

— Ça c'est plus fort que tout le reste. Et de la part de qui?

— D'un monsieur qui était là, au coin, tout à l'heure, et qui vous a montré à moi au moment où vous sortiez de cette maison...

— C'est bon! Donne. Tiens voilà vingt sous pour ta peine.

Joë arracha l'enveloppe et, dès les premiers

mots qu'il lut, son visage se remplit d'une rage indicible.

— J'avais raison, dit-il à Hénard, et le plus grand idiot de la terre, c'est moi, sans l'ombre d'un doute. Tenez, lisez...

André parcourut la missive. Elle était ainsi conçue : « Une femme comme moi ne se laisse pas duper par un blanc-bec comme vous... »

André hocha la tête. Il ne comprenait toujours pas.

Alors Joë éclata :

— Ecoutez, mon vieux, il y a des gens qui ne comprennent jamais rien à rien et, selon toutes apparences, vous appartenez à cette catégorie. De qui voulez-vous que soit cette lettre, sinon d'Alice? Et elle a parfaitement raison. En effet, à côté d'elle, je ne suis qu'un apprenti. Elle peut dire qu'elle m'a eu. Le truc du mendiant était une trouvaille...

— Le truc? Quel truc?...

— Je viens de vous dire que vous étiez absolument bouché... Ou bien, vous ne comprenez pas ou vous êtes trop bête pour comprendre. Je vais encore vous expliquer : ce maudit clochard a provoqué un attroupement pour substituer à la vraie caisse que vous rameniez de Nice une autre identique mais ne contenant rien de compromettant. Et si vous êtes trop stupide pour comprendre, alors... bonsoir!

Et Joë s'en alla rapidement sans plus s'occuper d'André abasourdi.

IX

LA MAISON LISSAC ET COMPAGNIE

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cette scène. André avait repris son travail et s'escrimait de nouveau à former des chiffres et des colonnes. La maison Lissac et Cie était une firme d'importance plus que moyenne dont le personnel se composait en tout et pour tout d'André, de la secrétaire, mademoiselle Arpajon, et d'un vieux comptable, récemment engagé, du nom de Blanc. Ce Blanc paraissait un véritable original. Il portait toujours le même vieux complet, comiquement court, et couvert de taches. Il est vrai que le maigre salaire à lui accordé par M. Lissac ne lui permettait pas de faire des folies vestimentaires. Il gagnait trop pour mourir de faim et pas assez pour vivre décemment.

Blanc, néanmoins, paraissait jouir d'une excellente humeur, et pourtant André, certains jours, aurait bien juré que le vieil employé était venu travailler sans avoir rien mangé.

Il professait d'ailleurs une aimable philosophie, disant qu'il fallait prendre la vie comme elle venait et que des jours meilleurs finiraient bien par arriver. Le brave homme avait certainement soixante ans bien sonnés. Ses cheveux

clairsemés étaient presque blancs, mais ses yeux bleus avaient conservé l'éclat de la jeunesse. Son nez busqué s'ornait d'une paire de lunettes sombres.

Un des traits caractéristiques de M. Blanc était sa mémoire invraisemblablement défectueuse. Il oubliait absolument tout, les choses les plus importantes comme les plus futiles.

— Ah! disait-il parfois, sans ma satanée mémoire, peut-être serais-je devenu un homme riche. Figurez-vous qu'un jour j'avais gagné un lot d'un million à la Loterie nationale! Eh bien, que pensez-vous que j'ai fait?... J'ai tout simplement oublié d'aller le réclamer dans les délais voulus!...

Mlle Arpajon, la secrétaire, était une jolie jeune fille de vingt-deux ans qui ne se faisait encore nul souci et qui logeait dans une mansarde du Quartier Latin. Son grand bonheur consistait à se rendre chaque semaine au cinéma : elle connaissait sur le bout du doigt le nom et les aventures de toutes les vedettes de l'écran et son avis faisait autorité dans le bureau, tout au moins en ce qui concernait les amours des gens d'Hollywood.

Tel était le personnel de la maison Lissac et Cie. Le patron, M. Lissac, était un homme aimable, charmant avec ses employés, mais il les payait fort mal.

Au retour de ses vacances, André fut salué chaleureusement par ses deux collègues et il fut

accablé de questions auxquelles il répondit de bonne grâce. Quand Mademoiselle apprit qu'il avait fait un long séjour à Monte-Carlo, elle pensa défaillir d'envie.

— Et avez-vous joué? demanda M. Blanc. Franchement, avez-vous joué?

— Parbleu! J'ai joué et j'ai gagné... cent mille francs!

— Vous dites? interrompit Mlle Arpajon.

— Je dis... cent mille francs. De sorte que me voilà riche à présent, et je pense m'établir.

— Sapristi, fit Blanc. Et quels sont vos projets?

— Heu! encore rien de très précis...

— J'ai lu, justement hier, dans le journal : on offrait des placements merveilleux. Seulement, avec ma maudite mémoire, je ne sais plus où j'ai vu ça...

— Ne vous fatiguez pas les méninges, mon cher monsieur Blanc! Pour le moment, je n'ai pas l'intention de faire un placement quelconque.

— Et vous avez bien raison, approuva Mlle Arpajon. A l'époque où nous vivons, on ne sait jamais quoi faire. Mais si vous étiez gentil, maintenant que vous voilà riche, vous m'inviteriez à passer une soirée au cinéma. Justement, à l'Excelsior, il passe un film avec Greta Garbo. Ah! si les places n'étaient pas si chères...

— Mais c'est entendu, mademoiselle Arpajon! Avec le plus grand plaisir. Quand vous voudrez...

— Allons, allons, morigéna le vieux Blanc,

travaillons un peu. M. Lissac nous paye pour cela et non pas pour bavarder. Alors, commençons, si vous voulez bien. André, il me manque une facture de trois caisses de coton, qui ont été livrées à Marseille le 26 du mois dernier...

Hénard soupira. Le bureau l'avait accaparé de nouveau.

***

Le silence le plus complet avait été observé par M. Lissac sur l'histoire des vingt-quatre mille francs emportés par André. L'affaire était classée. Personne n'en souffla mot, et ses collègues n'y firent aucune allusion, ce dont André leur fut très reconnaissant.

Un matin, M. Lissac apparut au bureau. Il paraissait être d'excellente humeur. Il tendit la main à ses employés, leur demanda des nouvelles de leur santé et leur témoigna plus de bienveillance qu'auparavant. A peine eut-il gagné son bureau particulier qu'il fit prier Hénard de venir le trouver.

— J'ai appris qu'un étranger vous a accompagné chez M. Lepère, lui dit-il. Qui donc était cet homme?

André rougit :

— Mais un de mes amis, tout simplement.

— Ah! un ami! Je n'aime pas beaucoup voir des amis de mes employés les accompagner pendant leur service. Que ceci ne se reproduise plus, monsieur Hénard, sans quoi je me verrais dans l'obligation de vous remercier. Je regrette d'avoir

à constater que vous n'avez pas l'air de savoir ce qu'il convient et ce qu'il ne convient pas de faire.

M. Lissac aplanit le pli rageur qui venait de rider son front et reprit une expression moins sévère. Sa colère était tombée aussi vite qu'elle était venue.

— Alors, compris? ne recommencez plus. Et l'incident est clos!

André s'apprêtait à se retirer.

— Restez encore, reprit M. Lissac. J'ai un petit travail à vous confier. Mais il faut m'assurer de votre discrétion la plus grande. J'espère que vous resterez lèvres closes. Puis-je y compter ?

— Entièrement, monsieur !

— Bon ! Voici un petit paquet que je désire faire remettre d'urgence à une dame de mes amies, dont voici l'adresse. Prenez une voiture. Vous vous ferez rembourser vos frais. Je n'ai pas besoin de vous dire que la chose est très importante et qu'il faut que cela reste strictement entre nous. De là, vous pourrez rentrer directement chez vous. Je n'aurais plus besoin de vous, aujourd'hui...

— Parfait, monsieur ! J'espère remplir ma mission à votre entière satisfaction !

André prit son chapeau, serra la main de ses collègues et partit. L'adresse indiquée par M. Lissac était : Mme Anita Lopez, 24, avenue des Champs-Elysées.

Le paquet était minuscule et tenait commodément dans la poche d'André.

« Ah ! Ah ! pensa le jeune homme, voilà le patron qui fait des fredaines ! Il envoie un cadeau à sa belle ! Ah ! ces vieux messieurs... »

Arrivé à destination, André descendit du taxi et il s'apprêtait à pénétrer dans le vestibule quand il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule.

— Hulloh! vieux! Enfin, on se retrouve!

— Joë ! Ah ! je ne m'attendais guère...

— Je m'en doute ! Mais je suis bien content de vous revoir... Et que faites-vous donc dans ces parages ?

— Oh ! je vais juste remettre un petit paquet à une dame ! J'en ai pour une minute !

— Oh ! mais c'est fort intéressant. Et comment s'appelle la charmante ?...

— Madame Anita Lopez.

— Tiens ! Ça doit être une Espagnole ou une Argentine..., tout comme la belle Conchita de Charcas... Après tout, est-ce qu'on sait... Ecoutez, si vous n'en avez vraiment pas pour longtemps, je vais vous attendre en bas, ça va ?

— Mais avec le plus grand plaisir... Ensuite, je suis libre et nous pourrons aller faire une petite « bombe » tous les deux. Dites donc, savez-vous que je viens de me faire tancer d'importance, à cause de vous, par mon patron, parce qu'il a su que vous m'aviez accompagné chez ce Lepère...

— Ah ! j'espère que vous n'allez pas en faire

une maladie. Alors, dépêchez-vous, je vous attends. On bavardera après !

André s'engouffra dans l'ascenseur qui le déposa en un instant au troisième étage. Il sonna. Une soubrette accorte lui ouvrit presqu'aussitôt et lui demanda ce qu'il désirait :

— Je viens de la part de M. Lissac et j'ai quelque chose à remettre à madame.

Au bout d'un instant, la femme de chambre reparut et le pria de bien vouloir patienter quelques instants au salon. Pendant qu'Hénard examinait les bibelots de prix qui ornaient la pièce, il entendit une porte s'ouvrir derrière lui. Il voulut se retourner. Mais, au même moment, quelque chose de dur lui heurta la nuque et il tomba à la renverse, entraînant un meuble dans sa chute.

***

Quand il revint à lui, Hénard était toujours dans la même pièce, étendu sur un divan, les membres ligotés suivant toutes les règles de l'art et, naturellement, réduit à l'immobilité la plus complète. Le salon était vide de toute présence humaine, hors la sienne. Il ne réalisa pas immédiatement ce qui était arrivé. Il se rappela qu'il était chargé de remettre un petit paquet à une dame et puis aussi qu'on l'avait assommé par surprise. Mais pourquoi ? Dans quel but l'avait-on ligoté ? Et Joë, était-il toujours en bas à l'attendre ?

Pendant qu'il se creusait ainsi la cervelle, une

porte s'ouvrit et quelqu'un pénétra dans la pièce. L'obscurité était venue et André ne put distinguer les traits du nouvel arrivant, mais le commutateur fut tourné et, à son grand étonnement, André reconnut Conchita de Charcas, celle que Joë persistait à appeler Alice.

Elle était entièrement vêtue de noir. La robe allongée, en crêpe de Chine, descendait jusqu'aux chevilles. Son visage était outrageusement maquillé et, malgré l'exagération des fards, il parut ensorcelant à Hénard. André ne l'avait vue que deux fois et, ce jour-là, il la trouva plus belle que jamais. Entre ses dents éblouissantes elle tenait un élégant fume-cigarette et fumait tranquillement.

— Bonsoir monsieur, dit-elle. Je suis vraiment navrée qu'on vous ait ménagé pareil traitement, mais il n'y avait pas moyen d'agir autrement, croyez-le bien.

— Vraiment, répondit Hénard, abasourdi, il n'y avait pas moyen ? En vérité, madame, j'ai le droit de m'étonner... Monsieur Lissac m'envoie vous remettre un petit paquet et on m'assomme dès mon arrivée...

— Oui ! C'est ce qui était nécessaire. Mon cher monsieur, cessez donc, si vous le voulez bien, de jouer au petit garçon naïf et candide. Nous savons très bien à quoi nous en tenir sur votre compte et, comme nous vous considérons comme extrêmement dangereux, nous n'avons qu'une ressource : vous écarter de notre route...

— Moi, un homme dangereux ! Je ne comprends rien à vos paroles, madame, et je vous prie de me remettre en liberté, sinon je me plaindrai à la police...

— A la police ! Vous êtes merveilleux... Ou bien vous êtes d'une naïveté sans nom, ou un comédien. Seulement, avec moi, cela ne prend pas...

— Ce qui veut dire ?

— ...Que vous resterez ici... Vous y serez d'ailleurs fort bien...

— Vous êtes fort aimable. Mais j'ai un chez moi et je tiens à y rentrer. M. Lissac va d'ailleurs faire une tête... quand il verra que je ne serai pas à mon poste demain matin...

— Oh ! ne vous tracassez pas pour si peu... J'arrangerai cela au mieux...

André crut d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie d'un goût douteux. Il n'arrivait pas à comprendre que cette jolie femme voulût se constituer sa geôlière, et en plein centre de Paris !

— Madame, reprit-il avec une fureur contenue, si tout cela n'est qu'une plaisanterie, je vous prie de la faire cesser sur-le-champ. Je désire partir, à présent...

— Je m'en doute, jeune homme; néanmoins, vous resterez ici !

— C'est inouï ! protesta-t-il, je me...

— Epargnez-vous le soin de me faire part de vos menaces, coupa Mme de Charcas en se dirigeant vers la porte. Elle tourna le commutateur et André Hénard se retrouva dans l'obscurité.

X

CAMBRIOLEUR MALGRÉ LUI

André se morfondait depuis près d'une demi-heure quand la porte se rouvrit. Quand la lumière fut allumée, André vit devant lui un homme qui lui était totalement inconnu.

— Venez immédiatement, dit-il à André. Puis il s'aperçut que le prisonnier était toujours ligoté. Il commença donc par le libérer, puis il l'entraîna hors du salon. Ils traversèrent ainsi deux autres pièces, aussi luxueusement meublées que la première et, finalement, l'étranger invita le jeune homme à s'asseoir.

— Attendez ici. On va venir d'ici peu.

Et l'homme disparut.

Hénard regardait avec surprise autour de lui et se demandait, avec une certaine anxiété, au devant de quelle nouvelle aventure on le précipitait. En attendant, il était libre de ses mouvements et il en profita pour étirer ses membres engourdis.

La pièce où il se trouvait était vaste et luxueuse. Mais, chose bizarre, il y régnait un désordre indescriptible. La grande glace de l'armoire était brisée du bas en haut, le sol était

jonché de papiers, les tiroirs du secrétaire étaient grands ouverts et, soudain, André remarqua dans un coin de la pièce un drap noué, jouant le rôle d'un sac et plein d'objets d'art et de pièces d'argenterie. Il distingua, entre autres objets de valeur, un étui à cigarettes en or, des flambeaux de vermeil, des couverts, un plateau d'argent. Tout était empaqueté soigneusement dans le drap et prêt à être emporté...

« Hein ! fit André. Cela ressemble terriblement à un cambriolage... »

Il se sentit brusquement envahi par une inquiétude mortelle. Mille questions se pressaient à la fois dans son cerveau, auxquelles il ne trouva nulle réponse satisfaisante. Mais son inquiétude grandissait. Une sorte d'instinct l'avertissait qu'une catastrophe le menaçait d'un instant à l'autre. Il ne songea plus qu'à prendre la fuite sans attendre qu'on vint. D'un élan subit, il courut à la porte. Elle était verrouillée. Dès qu'il eut tourné la poignée, une sonnerie retentit. Il entendit qu'on ouvrait la porte d'entrée, il perçut un bruit de voix dans le corridor qui devenaient de plus en plus distinctes.

— Je l'ai enfermé dans la chambre ! entendit Hénard à travers la porte.

Et, quelques secondes plus tard, la serrure grinça et la porte fut brutalement ouverte. Quelques hommes se précipitèrent dans la pièce, revolver au poing, en lui criant :

— Haut les mains !

— C'est lui ! s'écria quelqu'un, d'une voix qui parut familière à Hénard. L'homme s'approcha de lui en compagnie des agents et André, sur le moment, se crut le jouet d'une hallucination : celui qui l'accusait en ricanant, c'était... son collègue Blanc, le comptable de M. Lissac.

— Très bien ! monsieur le baron, fit l'un des agents. La situation est bien nette, il n'y a pas d'erreur possible. Il n'y a pas besoin de regarder plus longtemps, on voit tout de suite ce qui en est : cambriolage ! Ici, le butin et, là, le cambrioleur.

Et de lourdes mains s'abattirent sur les épaules du malheureux André, qui fut entraîné, mains serrées dans un cabriolet d'acier, et sans ménagement... Il n'offrit d'ailleurs aucune résistance : il était bien trop stupéfait... Tout lui apparaissait comme dans un rêve.

André était prostré sur la dure banquette de bois du poste quand la porte s'ouvrit : quelqu'un entra. André ne leva même pas les yeux. Tout lui était indifférent. On le secoua vigoureusement. Il consentit enfin à sortir de sa torpeur : son visiteur n'était autre que Nobody, toujours hilare, son éternel cigare à la bouche.

— Eh bien ! mon cher vieux, fit-il amicalement, permettez que je prenne place dans l'un des confortables fauteuils de votre nouvelle résidence...

André trouva la plaisanterie de bien mauvais goût. En effet, le box dans lequel on l'avait en-

fermé n'avait, pour tout mobilier, qu'une banquette et une table.

— Ne vous gênez pas, répondit-il avec une gaîté forcée, ma résidence n'est pas très spacieuse mais elle peut contenir un deuxième occupant...

— C'est également mon avis, mais, croyez-moi, je n'ai pas l'intention de vous tenir une très longue compagnie... Et maintenant, parlons sérieusement. Je suis venu prendre de vos nouvelles...

— Vous êtes extrêmement aimable. Je me demande, d'ailleurs, comment vous êtes parvenu à savoir que je me trouvais ici ?

Joë croisa les jambes, en découvrant de magnifiques chaussettes de soie, tira lentement une bouffée de son havane et dit enfin :

— Toujours grâce à mes relations, mon cher ami !

Et, dame, quand on a les relations que j'ai, on obtient tout ce qu'on veut... Et puis ne vous mettez pas martel en tête. L'important est que je sois là, et j'y suis... Tout le reste n'a aucune importance. Alors, racontez-moi, très exactement, tout ce qui s'est passé depuis le moment où vous m'avez quitté...

— Mais pourquoi?

— Ah ! ça ! perdez-vous la tête ? Ne comprenez-vous donc pas que je viens vous sauver ? que je ne suis là que pour cela ?

— Bien ! je vais donc satisfaire votre curio-

sité, quoique j'ai peu d'espoir que cela me serve... J'ai la guigne et je crois qu'elle ne me quittera pas de sitôt...

Et André fit à son ami le récit détaillé des événements dont il avait été le héros et la victime. Joë l'écouta avec la plus grande attention sans l'interrompre une seule fois.

Quand Hénard eut achevé, il réfléchit longuement en mâchonnant son cigare.

— C'est une histoire bien étrange, dit-il lentement, et j'ai bien peur que personne n'en croie le premier mot, à commencer par le juge d'instruction...

— Vous croyez que j'ai inventé tout cela?

— Non, certes ! Mais c'est, malgré tout, une aventure invraisemblable ! Savez-vous, d'ailleurs, de quoi vous êtes accusé ?

— Bien entendu. Dès mon premier interrogatoire on me l'a dit. Vol et effraction chez le baron d'Hérelle !

— Eh bien ! vous n'y « couperez » pas de trois ans...

— Mais je vous jure que je suis totalement innocent et que c'est cette femme infernale qui m'a fait tomber dans un piège...

— Oh ! elle n'en est pas à son coup d'essai et je crois vous avoir suffisamment mis sur vos gardes... Mais vous n'avez pas voulu m'écouter et vous voilà dans de beaux draps, à présent.

— Alors, il n'y a aucun espoir? demanda Hénard d'une voix tremblante.

— Peut-être ! Mais, auparavant, il faut que je vous pose encore quelques questions. Donc, on vous accuse de vous être introduit chez le baron d'Hérelle, n'est-ce pas ?

— C'est cela même !

— Et vous, vous prétendez que ce baron d'Hérelle ressemble étonnamment à Blanc, le comptable de M. Lissac?

— S'il lui ressemble ? Dites plutôt que le baron et Blanc ne sont qu'une seule et même personne. Je l'ai reconnu du premier coup. Toutefois, il était plus élégant qu'au bureau...

— Etes-vous bien certain ?

— Tout ce qu'il y a de certain...

— Et comment dites-vous qu'il se nomme ?

— Blanc... René Blanc...

— Bon ! Et ensuite, vous n'avez plus revu Alice ?

— Non. Je ne l'ai vue qu'une fois ligoté sur le divan... Ah ! j'ai oublié de vous raconter le plus beau de l'affaire... Quand on m'a traîné au commissariat, on m'a fouillé, bien entendu, et mes poches étaient pleines de bijoux et d'objets de valeur. Avec des preuves semblables, que pouvais-je encore alléguer pour ma défense ?

— Parbleu! Tout cela était magistralement combiné. On voulait se débarrasser, pour un bon bout de temps, d'un adversaire gênant...

— Mais c'est là où je m'y perds. En quoi suis-je un adversaire de ces gens, à qui je n'ai jamais rien fait?

— C'est exact, mais vous oubliez qu'on m'a vu avec vous, et cela suffit. Car moi je suis leur pire adversaire, seulement, ils n'osent pas trop s'attaquer à moi car ils savent bien que ce n'est pas facile de me rouler. Ah! encore une question. Vous dites que M. Lissac vous avait chargé de remettre un petit paquet? Qu'est-il devenu?

— Je l'ignore. Il a probablement disparu...

— Heu! disparu... Après tout, c'est possible... Je commence à comprendre...

Joë se leva :

— Il faut que je m'en aille, à présent. Ne perdez pas courage, mon cher ami. Je vais voir ce que je peux faire pour vous. Peut-être, grâce à mes relations...

Il serra vigoureusement la main d'André et sortit.

Deux jours plus tard, André comparut devant le juge d'instruction qui, à sa surprise et à sa joie, l'avisa qu'il le mettait en liberté provisoire, en le priant toutefois de ne pas s'éloigner et de se tenir à sa disposition jusqu'à plus ample informé. Le magistrat lui fit également une foule de recommandations auxquelles André ne comprit rien et qu'il n'écouta d'ailleurs point; une seule chose l'intéressait : sortir enfin du dépôt. Le juge ajouta que des doutes s'étaient élevés également en ce qui concernait l'identité du baron, mais André ne répondit rien. Pour lui, sa con-

viction était faite, mais il avait décidé de percer tout seul ce mystère inexplicable.

Il sautait littéralement de joie en se retrouvant libre sur le trottoir du boulevard du Palais où il eut l'agréable surprise de voir son ami Joë qui l'attendait. Il lui sauta au cou.

— Allons! tout a bien marché, n'est-ce pas? Alors, mon ami et allié, nous allons continuer...

— Quoi donc? fit Hénard, de nouveau interloqué.

— Mais... la lutte contre Alice et sa bande! Vous savez, je suis comme un chien de chasse, et quand je suis sur une piste je n'ai pas de repos avant d'avoir pris mon gibier...

— Et vous croyez être sur la bonne piste?

— J'ai tout lieu de le penser... Alors, qu'avez-vous l'intention de faire? Retourner chez Lissac?

— Oui, dans tous les cas. Il faut absolument que je sache pourquoi il m'a joué ce tour-là.

— Si ce n'est que pour cela, je puis vous le dire sans que vous alliez le déranger. D'ailleurs, je vous l'ai dit : pour se débarrasser de vous!

— Mais dites donc, je suis son caissier, et il ne m'a pas encore congédié, que je sache!

— Pas encore, non, mais il va le faire, et sans délai, soyez-en assuré. Et je serais fort étonné s'il ne vous dressait pas, d'ici peu, de nouvelles embûches.

— Ecoutez, mon vieux, tant que vous parlerez par énigmes, je resterai dans l'incertitude... Voilà

déjà longtemps que je suis à son service et il n'a rien à me reprocher...

— Sauf de l'avoir rencontré dans la salle de jeu de Monte-Carlo. Et puis vous oubliez Alice, la force agissante de la bande...

— Prétendez-vous donc qu'il y ait un lien entre elle et Lissac?

— Je n'en sais rien, et si je le savais je ne vous le dirais point. Mais, dites, avant d'aller rendre visite à votre honorable patron, si on buvait quelque chose? J'ai joliment soif!

Devant un Pernod savamment préparé, André continua de se poser des questions à haute voix :

— Je me demande quel rôle joue Blanc dans cette affaire et je me demande aussi comment, malgré toutes les charges qui m'écrasent, on a bien voulu me libérer...

Joë sortit un nouveau cigare de son étui :

— Mon vieux, à votre première question je réponds que je l'ignore encore. A la seconde, il m'est plus facile de vous répondre : c'est tout simplement que je me suis entremis en votre faveur...

— Vous? Allons donc!

Joë prit un air pincé :

— Mon cher, dit-il en détachant chaque syllabe, mettez-vous bien ceci dans la tête : pour Joë Nobody, il n'y a rien d'impossible, car il a des relations.

Le visage de M. Lissac s'allongea quand il vit André faire irruption dans son bureau.

— Vous, ici! articula-t-il d'une voix chevrotante. Vous voilà déjà libéré?

— Eh oui! fit Hénard ironiquement, déjà... et me voilà... pour vous demander une explication sur...

— Sur quoi, grands Dieux? Je ne sais rien, et, au surplus, je ne veux plus vous voir ici, après les détails que j'ai lus dans les journaux : cambriolage, effraction, vous ne vous refusez rien... Ah! je me suis bien trompé sur votre compte et, dans tous les cas, il ne peut être question pour moi de continuer à vous employer dans mes bureaux. Vous ne faites plus partie de mon personnel...

— Ah!... bien... bien! Mais voudriez-vous avoir la bonté de me dire ce que contenait le paquet que vous m'aviez chargé de remettre à Mme Lopez?

Derechef, M. Lissac fut agité d'un terrible tremblement.

— Je n... je... Est-ce que j'ai, par hasard, des comptes à vous rendre? Cela ne vous regarde pas...

— Peut-être que si, quand à cette occasion, vous m'envoyez dans un appartement où, dès mon arrivée, on me matraque, on me ligote et où on me fait jouer un rôle ignominieux de cambrioleur. Je crois cependant avoir mon mot à dire... Qu'en pensez-vous?

— Je ne sais rien de toutes ces histoires! coupa Lissac qui avait repris son sang-froid.

« Tout cela, ce sont des inventions et des romans sortis de votre imagination. En réalité, vous avez cru pouvoir profiter d'une occasion favorable pour commettre un vol rémunérateur...

La colère s'empara d'André. Il marcha sur Lissac et leva le poing, prêt à lui rentrer ses insultes dans la gorge.

— Prenez garde à ce que vous dites, sinon!... gronda le jeune homme.

Mais Lissac le regarda d'un air indéfinissable.

— Pensez-vous m'intimider? Et pendant que j'y pense, je vous prie de me restituer immédiatement les 24.000 francs que vous avez dérobés dans ma caisse, ainsi que je puis le prouver, sinon je me verrai dans l'obligation de déposer une plainte contre vous pour vol... cela en fera deux en peu de temps...

C'en était trop! L'audace de Lissac remplit André d'une fureur sans bornes, et sans réfléchir davantage, il se jeta sur son patron. Mais l'autre se tenait sur ses gardes. Rapide comme l'éclair, il sortit un revolver du tiroir de son bureau et le braqua sur André.

— Attention! un pas de plus et je vous abats comme un chien. Je suis en état de légitime défense.

Hénard recula.

— Bien! fit-il résigné. Je comprends. Vous me réclamez indûment un argent que je ne vous dois pas, vous le savez, puisque je vous l'ai remis de la main à la main, dans la salle de jeu, à Monte-

Carlo. Vous avez même refusé de m'en donner décharge, rappelez-vous. Maintenant, vous me menacez de porter plainte! Ne vous gênez pas. Je crois que le juge qui m'interrogera trouvera peut-être intéressant d'apprendre ce que contenait la caisse de vin corse... cette fameuse caisse qui m'a été subtilisée à la gare de Lyon... Peut-être s'intéressera-t-il aussi aux relations que vous pouvez avoir avec une certaine Alice...

Avec un gémissement, Lissac laissa retomber son arme. Il tremblait comme une feuille, on l'eût presque dit pris de convulsions. Il se laissa aller au fond de son fauteuil et se cacha le visage entre les mains :

— Pitié! murmura-t-il. Pitié! Je suis malade, très malade, la moindre émotion peut m'achever. J'étais un criminel, Hénard, et j'ai certainement agi dans un moment de folie... Bien sûr, vous ne me devez pas un sou... tout est réglé... Vous continuerez à collaborer avec moi... je quintuple vos appointements, mais, pour l'amour du ciel, pas un mot à qui que ce soit, je vous en supplie... sinon, je suis perdu!...

André, que ce revirement écœurait, voulut se retirer, mais Lissac se suspendait à sa manche et continuait à l'implorer :

— Restez, je ferai tout ce que vous voudrez...

André commençait à s'émouvoir :

— C'est bon, dit-il, je réfléchirai.

Et il quitta le bureau de M. Lissac.

XI

BLANC... OU SON SOSIE

— Eh bien! que vous a raconté votre « singe »? demanda Joë non sans curiosité.

— Ah! si vous aviez vu sa tête quand je suis arrivé! Il l'a d'abord pris de très haut, mais je lui ai rabattu son caquet de la belle façon.

Et il fit à son ami le récit détaillé de la scène qui venait d'avoir lieu. Nobody l'écouta avec la plus grande attention. Mais André fut très déçu quand Nobody lui dit :

— Mon cher, vous croyez avoir aplati Lissac. Détrompez-vous, le malin vous a roulé... une fois de plus, et je crains même que la situation se soit singulièrement empirée pour vous et, par voie de conséquence, pour moi. Vous avez commis la plus grosse bêtise que vous pouviez commettre et qui peut vous coûter la vie...

— Quoi? Que me chantez-vous là? Ma vie? Après ce que je viens de lui dire, il se gardera bien de tenter quoi que ce soit. Si vous l'aviez vu se rouler à mes pieds, me supplier! Vous voulez dire, au contraire, que j'ai tous les atouts en main et que je suis en mesure de l'abattre quand je le voudrai...

— Un instant, je vous prie. Voulez-vous me dire quels sont ces atouts.

— Quand ce ne serait que l'histoire de la caisse. Il est devenu blanc quand je lui en ai parlé. Et le guet-apens qu'il m'a tendu chez Mme Lopez.

— Tout cela, mon petit ami, ce sont des phrases et rien de plus. En somme, que savez-vous à propos de la caisse? Rien. Vous n'avez aucune preuve. Vous n'en avez pas plus pour l'attaque dirigée contre vous. Votre histoire, pour vraie qu'elle soit, est invraisemblable. Il n'y a pas de Mme Lopez dans l'immeuble. L'habitant de l'appartement est le baron d'Hérelle, ou Blanc, si vous voulez, qui niera naturellement tout. Alors vous serez bien avancé! Non, mon ami, vous n'avez aucun atout, mais, pour ne pas savoir tenir votre langue, vous avez tout compromis. Bien mieux, c'est Lissac qui détient les atouts et il sait maintenant à quoi s'en tenir sur votre compte et aussi sur la valeur de votre intellect...

— Mais je vous dis qu'il était anéanti!

— Je n'en disconviens pas. Mais moi je vous dis que vous courez les pires dangers, car à présent nos adversaires sont alertés et savent ce qu'ils ont à faire!

— Ah! et il s'ensuit que ma vie est menacée?

— J'en suis convaincu. Tôt ou tard on finira par découvrir votre cadavre... trois lignes de fait divers... un accident... et voilà!

André changeait de couleur.

— Mais c'est atroce ce que vous dites là! Et dans ce cas je ne vais évidemment pas reprendre mon service chez Lissac.

— Au contraire. Maintenant, il le faut absolument, sans quoi c'est la mort certaine pour vous. Si vous voulez que je vous sauve, soyez à votre bureau ponctuellement, demain matin, comme autrefois, et faites comme si rien ne s'était passé!

« Mais, je vous le recommande instamment, pas de paroles inconsidérées. Surveillez vos propos et souvenez-vous que, plus que jamais, le silence est d'or.

Ils marchaient côte à côte, pensivement.

En arrivant à la hauteur de la rue de Rivoli, ils voulurent traverser quand une voiture fondit sur eux à toute vitesse, bien qu'ils fussent dans le passage clouté. Hénard n'eut que le temps de tirer Joë en arrière : un dixième de seconde plus tard, l'un et l'autre étaient pulvérisés. Et quand leur émotion fut passée, le « chauffard » s'était déjà perdu dans la foule des véhicules.

— Crapule! hurla Hénard, les automobilistes se croient tout permis. Ça mériterait la guillotine!

— C'est aussi mon avis, dit Joë toujours souriant. Pour une fois, je vous donne raison. Mais si ce bandit la mérite, ce n'est pas pour le motif que vous croyez, c'est plutôt pour tentative de meurtre...

— Hein!

— Parfaitement. C'est encore un coup d'Alice. Vous voyez la diabolique habileté de cette femme. Elle cherche à nous supprimer. tout bonnement, vous et moi. Si son coup avait réussi, eh bien! c'était un accident de la circulation comme il y a tous les jours à en déplorer dans Paris. L'écraseur aurait eu quelques semaines de prison et personne ne se serait jamais douté de rien. Oh! elle est forte, et vous en verrez d'autres encore avec elle. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il est si difficile de la prendre. Heureusement il y a peu de criminels ayant véritablement du génie, mais les exceptions, comme elle, suffisent. Tenez, prenez le cas présent.

— Oui, répliqua Hénard, encore un peu vexé des reproches de Joë, ce que vous dites est plausible. Mais avez-vous des preuves, vous qui m'opposiez tout à l'heure que je n'en avais point?

— J'en ai à revendre, fit Joë d'une voix grave, et quand je pense à ce qui peut encore nous arriver, je me demande si nous ne ferions pas mieux de nous terrer.

***

Le lendemain de cet incident, malgré sa vive répugnance, André reprit ses fonctions de caissier chez M. Lissac. Aussi bien Mlle Arpajon que Blanc se gardèrent de poser à leur collègue la moindre question indiscrète quant à sa longue

absence et tous deux lui témoignèrent la même bonne camaraderie qu'autrefois. Blanc se montra même d'une courtoisie plus raffinée, du moins c'est ce qui parut à André.

André n'avait même pas daigné l'honorer d'un regard, mais le comptable l'avait immédiatement submergé de paroles concernant le service, lui avait demandé force renseignements nécessaires à sa comptabilité, et André n'avait pu faire autrement que de lui répondre avec la même politesse.

— Et à propos, monsieur Hénard, qu'avez-vous fait de votre argent? Je pensais déjà que vous vous étiez installé et que vous aviez monté une affaire.

Hénard avait déjà sur le bout de la langue une réplique assez brutale, mais il se souvint à temps des conseils de prudence que Joë lui avait prodigués. Il résolut donc de ne pas montrer au vieux qu'il avait percé à jour sa duplicité et il lui fit une réponse évasive :

— Non... pas encore... peut-être... Je n'ai encore rien décidé, mais quand je serai sur le point de le faire j'ai la ferme intention de m'adresser à vous, monsieur Blanc, pour tenir mes livres...

— C'est très gentil de votre part, Monsieur André. Ah! vous savez, j'ai retrouvé le journal où il était question de ce placement avantageux dont je vous avais parlé. C'était une hypothèque de premier rang...

— Non, monsieur Blanc, ce genre d'opéra-

tions n'est pas ce qui me tente. Pas pour le moment du moins.

Ce jour-là, M. Lissac ne perut pas au bureau. Il téléphona et fit savoir qu'il était souffrant et qu'il garderait vraisemblablement la chambre pendant quelques jours.

— Quelle veine! fit Mlle Arpajon, comme cela j'irai voir le film de Greta Garbo. Vous vous passerez bien de moi, cette après-midi, messieurs, j'imagine?

— Mais, mademoiselle, n'oubliez pas que je vous ai invitée. Et je serais heureux que vous acceptiez ma modeste invitation!

— Comme c'est gentil de votre part, Monsieur André, d'autant plus que mes finances sont, en ce moment, très mal en point.

Devant une si franche naïveté, Hénard ne put s'empêcher de sourire.

— Pauvre fille, songea-t-il, qu'a-t-elle eu de la vie jusqu'à aujourd'hui? Du travail et de la misère.

La journée s'écoula, assez monotone; il y avait peu de travail, presque pas de commandes et peu de recettes. Il venait de terminer sa caisse quand Mlle Arpajon se disposait à sortir.

— Vous partez déjà?

— Ah! vous êtes bien bon! Il est près de sept heures.

— Eh bien! je file avec vous. Monsieur Blanc, voulez-vous être assez aimable pour fermer?

— Entendu. Soyez tranquille, d'ailleurs j'ai

encore beaucoup à travailler, mes livres sont loin d'être à jour et je passerai certainement une grande partie de la soirée ici.

Les jeunes gens partirent ensemble. Les rues, à cette heure-là, grouillaient de monde et Hénard aspira l'air avec délices. Décidément, il ne pouvait s'habituer à vivre entre quatre murs, et pour lui le bureau ressemblait fort à une prison.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda-t-il. Vous voulez aller maintenant au cinéma?

— Mais à quoi songez-vous? Il faut que je rentre, que je range, que je me prépare mon dîner. Non, j'irai tard, d'ailleurs, après minuit, on paye demi-tarif.

— Ah! je ne savais pas! Seulement, je ne tiens pas, pour ma part, à aller si tard au cinéma. Si vous voulez, nous irons dîner ensemble n'importe où et puis, après, on ira admirer Greta Garbo. Qu'en pensez-vous?

— Mais, répondit-elle, embarrassée et joyeuse à la fois, voyez donc comme je suis habillée!

— Taratata! quelle importance cela a-t-il ? L'essentiel est que vous me plaisiez. Les autres n'ont rien à dire, n'est-ce pas?

— Mais vous allez dépenser un argent fou!

— Ne vous tracassez donc pas pour cela.

Il héla un taxi, jeta une adresse au chauffeur et, une fois installé, il répéta :

— L'essentiel est que vous me plaisiez et vous me plaisez!

La jeune fille rougit, ne répondit rien, mais ne retira pas sa main dont il s'était emparé.

— Dites-moi au moins quel est votre prénom.

— Germaine.

— Il me plaît beaucoup et il vous va très bien.

L'auto s'arrêta devant un établissement assez élégant.

Ce dîner fut fort animé et Mlle Arpajon n'avait pas été, depuis longtemps, à pareille fête. Elle s'étonnait, en son for intérieur, de l'aisance d'André dans ce milieu luxueux et se dit que c'était sans doute à Monte-Carlo qu'il avait pris pareille assurance. Alors, elle se demanda pourquoi Hénard, maintenant qu'il était un homme riche, perdait encore son temps dans le bureau poudreux de la maison Lissac et Cie, au lieu de vivre agréablement.

Hénard interrompit sa rêverie :

— Dites-moi, mademoiselle Germaine, vous connaissez M. Blanc depuis assez longtemps, n'est-ce pas, et dans tous les cas vous le connaissez mieux que moi. Qu'est-ce que vous en pensez?

Elle le regarda d'un air étonné :

— Oui, qu'en pensez-vous ? Je parle, bien entendu, de l'homme et non du collègue. Est-il marié?

— Je ne sais pas grand'chose de sa vie, vous savez, il raconte peu de chose. Je crois qu'il est d'une vieille famille, de la noblesse. Mais, autant que je sache, il a rompu tous liens avec sa

famille et je crois qu'il doit avoir une passion secrète qui serait la cause de sa déchéance. Je ne sais pas du tout s'il est marié.

— D'une vieille famille noble, demanda Hénard, qui crut avoir subitement découvert ce qu'il cherchait. N'était-il pas baron?

— C'est fort possible.

— Mais c'est très intéressant! Il me semble qu'on devrait se préoccuper davantage de son passé.

Mlle Arpajon le regarda, suffoquée de surprise :

— Je ne comprends pas très bien.

André n'insista pas. Ils se levèrent et se rendirent au cinéma où le jeune homme prit deux fauteuils de loge, malgré les protestations de Germaine qui le gronda pour ses dépenses exagérées. Ils étaient arrivés assez en avance et la représentation n'était pas encore commencée. Il s'en fallait d'un quart d'heure exactement. André en profita pour bavarder avec sa nouvelle amie sur tous les sujets et, finalement, sur celui qui lui tenait le plus à cœur, sur l'amour.

Mais il évita soigneusement de faire la moindre allusion à Blanc. Il regrettait presque d'avoir manifesté une curiosité peut-être excessive.

— Mais, fit-il pour changer la conversation, n'avez-vous jamais songé à vous marier?

Elle partit d'un franc éclat de rire :

— Monsieur Hénard, quel est donc le jeune homme qui voudrait épouser une jeune fille aussi

pauvre que je le suis? Je suis condamnée à travailler toute ma vie dans un bureau et à taper sur une machine... pourtant, j'aurais peut-être préféré un mari que j'aurais aimé, un foyer... mais ce sont de beaux rêves...

— Non, mademoiselle. Pourquoi ne serait-ce pas un jour la réalité? La vie est pleine d'imprévu...

— Ah! j'en ai fait mon deuil. Ah! si cela arrivait, alors... Mais qu'avez-vous? fit-elle en voyant André pâlir subitement.

André lui saisit le bras et le serra si brusquement qu'elle eut de la peine à retenir un cri.

— Regardez, souffla-t-il, mais sans faire semblant de rien, derrière nous, trois rangs plus haut. Connaissez-vous cet homme?

Mlle Arpajon risqua un regard et se retourna aussitôt; elle avait l'air stupéfaite, car l'homme qu'André venait de désigner à son attention n'était autre que Blanc. Là-dessus, aucun doute n'était possible. C'était son visage, son attitude, mais au lieu de ses habituels vêtements élimés, Blanc, ce soir-là, était d'une rare élégance.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle?

— Je me demande si je rêve. C'est lui... et pourtant c'est impossible....

— Moi aussi j'en suis abasourdi. Mais que le diable m'emporte si cette fois je n'en ai pas le cœur net!

— Et comment allez-vous faire?

— Oh! c'est très simple : en partant Blanc

nous a dit qu'il avait beaucoup de travail et qu'il comptait rester fort tard au bureau. Je vais sauter dans un taxi et aller vérifier s'il y est encore.

— Vous n'allez pas me laisser toute seule, monsieur André!

— Je ne puis faire autrement. Mais je ne serai pas long. Le temps d'aller et de revenir. A tout à l'heure.

Et sans attendre la réponse de Germaine, André s'éclipsa. Il prit un taxi devant le cinéma, se fit conduire à toute allure et, quelques instants plus tard, il montait quatre à quatre l'escalier à peine éclairé. Par la porte vitrée, il vit de la lumière, donc, à moins que Blanc eût oublié de l'éteindre, il devait y avoir quelqu'un dans le bureau. André ouvrit brutalement la porte, se précipita dans le bureau et vit un homme penché devant la table : c'était Blanc en personne, qui parut très étonné de voir André.

— Que se passe-t-il donc, monsieur André? Je pensais que vous étiez, à cette heure, au cinéma avec Mlle Arpajon.

— C'est exact, mais... mais je crois que j'ai oublié quelque chose ici, un objet très important.

— Il faut vraiment que ce soit important pour que vous soyez revenu si précipitamment.

André, pour se donner une contenance, fit le simulacre de fouiller dans son tiroir.

Il tremblait de fureur.

— Me voilà roulé, encore une fois! Ça ne peut pas continuer ainsi!

— Dites, monsieur André, reprit placidement le vieux Blanc, regardez donc cette annonce : Banquier cherche associé. Ce serait peut-être quelque chose pour vous...

— Ah! je vous en prie, fit André excédé, laissez-moi tranquille et gardez vos conseils, je n'en ai que faire!

Et il repartit aussi précipitamment qu'il était venu.

— Il est complètement fou! bougonna Blanc. Pauvre type, c'est son argent qui lui monte au cerveau!

XII

LA SIRÈNE

Depuis cette mémorable soirée, une franche amitié s'était nouée entre Mlle Arpajon et André Hénard. Presque chaque soir ils sortaient ensemble de leur travail. Hénard l'invitait à dîner, soit au restaurant, soit chez lui. Bien entendu, depuis son retour de Monte-Carlo, Hénard avait abandonné sa mansarde et s'était installé dans un petit mais confortable appartement du boulevard Magenta. Il pouvait s'offrir ce luxe, d'abord parce que ses gains du jeu l'avaient mis plus à l'aise et parce qu'aussi Lissac l'avait augmenté, ainsi qu'il le lui avait promis. Comme il avait un cœur d'or, il faisait tout ce qu'il pouvait pour aider Germaine qui n'avait, pour vivre, que ses modestes appointements de secrétaire-dactylographe. A la grande joie de la jeune fille, il l'emmena très souvent au cinéma. Tout allait donc pour le mieux et tous deux se trouvaient fort satisfaits d'être devenus de bons camarades. Quant à Joë, il se faisait rare depuis quelque temps et chaque fois qu'André le rencontrait c'était en coup de vent. Nobody, avec son flair

inné, avait vite compris qu'une femme était entrée dans la vie de son ami, mais comme il ne voulait à aucun prix paraître indiscret, jamais il ne lui adressa la moindre question à ce sujet.

Mais il se méfiait beaucoup du calme que semblaient observer Alice et sa bande. Cette tranquillité me paraît louche, disait-il parfois. Gare au réveil! Nos adversaires doivent être en train de combiner quelque chose et j'ai l'impression d'une catastrophe prochaine.

— Croyez-vous? Moi, tout cela me laisse parfaitement indifférent. Je ne fais de mal à personne et je ne pense pas qu'on veuille m'en faire.

— Incorrigible naïf! Avez-vous déjà tout oublié? Rappelez-vous ce que je vous dis : vous êtes en danger, et même en très grand danger. Dans tous les cas, s'il vous arrivait quoi que ce soit, n'hésitez pas à me téléphoner sur le champ. Notez mon numéro, car vous ne le trouverez pas sur l'annuaire. Nous sommes quelques-uns comme cela, à Paris, qui n'y figurons pas, pour ne pas être importunés.

André, malgré son optimisme, nota le numéro. On ne savait pas ce qui pouvait arriver.

Le lendemain de cet entretien, M. Lissac fit son apparition au bureau. Il paraissait malade, abattu. On voyait qu'il faisait des efforts pour se tenir droit. Cette fois, il salua son personnel, sans serrer la main à personne, et pénétra directement dans son bureau où il se tint obstiné-

ment enfermé toute la journée. Quand les employés sortirent, le soir, il était toujours penché sous sa lampe. Et plusieurs jours de suite il en fut de même. Lissac arrivait de bonne heure, le matin, était le premier au travail, et s'en allait longtemps après ses employés. Il semblait ne voir personne et n'échangeait avec ses collaborateurs que le strict minimum de paroles.

Quant à André, il semblait l'ignorer totalement.

Un soir qu'André avait emmené Mlle Arpajon au cinéma, il rentra chez lui assez tard. Il était d'excellente humeur, d'abord parce que le film l'avait réellement intéressé et surtout parce que la jeune fille lui avait très nettement donné à entendre qu'il ne lui était pas indifférent. André faisait, en marchant, des rêves agréables. C'était sa première conquête... Pourquoi ne l'épouserait-il pas? Elle était affectueuse, pleine de charme... c'était à voir. Peut-être était-il encore un peu jeune pour aliéner sa liberté... Enfin, il avait le temps d'y réfléchir.

Au moment où il allait sonner à sa porte, il vit une ombre qui semblait venir à sa rencontre et il s'entendit saluer par une voix féminine. Il reconnut, avec un certain déplaisir, Alice. Elle était plus élégante que jamais et plus pâle encore que d'habitude.

— Enfin, dit-elle, vous arrivez! Voilà plus d'une heure que je vous attends!

— Que vous m'attendez? J'avoue que je ne

comprends pas... après ce que vous m'avez fait, après m'avoir livré à la police...

Il aurait voulu s'emporter, prendre une expression de fureur, mais quelque chose en lui s'y opposa.

— Que voulez-vous de moi? demanda-t-il enfin en affectant de mettre de la rudesse dans sa voix.

— Je vais vous le dire, répondit-elle, mais je pense que l'endroit ne se prête guère à une longue conversation. Voulez-vous me recevoir chez vous?

— Quoi! Vous voulez?...

— Mais oui! Je veux vous faire une visite, chez vous. A la condition, bien entendu, que cela ne vous dérange pas.

Hénard pensa refuser mais eut le tort de ne pas le faire immédiatement.

— Soit, dit-il enfin, puisque vous le désirez. Je n'ai pas l'habitude de recevoir des visites féminines à cette heure, mais je ferai une exception en votre faveur.

— Mais c'est fort coquettement arrangé chez vous! fit Alice en inspectant son logement. Vraiment, vous avez beaucoup de goût.

— Je vous remercie. Vous êtes trop bonne. Puis-je vous offrir quelque chose?

— Non, merci, mais si vous le permettez je vais enlever mon manteau, car il fait très chaud.

Galamment, André l'aida à se débarrasser et lui dit :

— Je devrais vous traiter en ennemie, car vous m'avez, deux fois déjà, fait tomber dans des pièges dont j'ai bien failli ne pas sortir. Une femme aussi charmante que vous l'êtes devrait bien ne pas avoir recours à d'aussi misérables moyens... Soyez franche! Pourquoi me persécuter ainsi? Que vous ai-je fait? Rien, que je sache.

— C'est vrai. Mais vous avez fini par devenir gênant. En réalité, ce n'est pas vous que je combats, mais votre ami.

— Quel ami? Ah! vous voulez dire M. Nobody? Maintenant, je comprends.

— Nobody! fit Alice en éclatant de rire. Pas mal trouvé, ce nom! Mais peu importe le nom. Nous luttons contre lui, et comme vous vous êtes trouvé sur notre chemin, il a bien fallu vous écarter...

— Permettez-moi de vous dire que vous auriez peut-être pu vous y prendre d'une façon moins...

— Monsieur Hénard, en affaires, nous ne plaisantons jamais. Et nous vous avons traité relativement avec égards... encore que vous pensiez le contraire. Maintenant, je voudrais vous faire une proposition. Il vaut mieux être avec nous que contre nous, croyez-moi. Vous n'êtes pas sot ni emprunté. Venez avec nous. Chez nous, vous gagnerez, en un mois, plus qu'en un an à votre bureau.

— Hum! fit André, l'idée n'est peut-être pas à rejeter. Mais de quoi s'occupe donc votre orga-

nisation? D'après ce que m'en a dit M. Nobody, je crois que son activité n'est pas à l'abri de toute critique. Si vous voulez que je collabore avec vous, encore faudrait-il m'initier auparavant...

— Mon cher monsieur, me prenez-vous pour une bête? Croyez-vous que je sois assez naïve pour abattre mes cartes comme cela, du premier coup? Non! Vous vous êtes fait de ma personne une idée à peu près aussi fausse que de mon organisation. Mon organisation est mondiale et j'ai des correspondants partout, jusqu'à San Francisco et Yokohama. J'ai des milliers d'êtres à ma dévotion et je n'aurais qu'un mot à dire pour que demain vous ayez cessé de vivre, et bien entendu on ne devinerait jamais comment cela serait arrivé. Le détective le plus subtil y renoncerait vite. Pour moi, pour mon organisation, vous êtes un moucheron, un rien qu'il me serait facile d'écraser. Votre ami Nobody, comme vous l'appelez, a dû vous dire qui j'étais, n'est-ce pas?

— Il m'a parlé de vous comme d'une femme aussi géniale que dénuée de scrupules, comme d'une criminelle. Je veux vous parler à cœur ouvert, madame, même si ma franchise doit me coûter la vie. Je pense que votre organisation est une organisation de malfaiteurs et que vous-même vous exercez une profession qui tombe sous le coup des lois... Et voilà que vous me proposez de m'y enrôler!

— Je ne vous y oblige point, jeune homme! Je vous ai fait une proposition que vous êtes absolument libre d'accepter ou de refuser. C'est votre affaire. Si vous refusez, je ne vous en voudrai pas. Il y a encore quelques êtres bizarres qui préfèrent crever de faim durant toute leur vie et vivre, comme ils disent, honnêtement, plutôt que de s'écarter de ce qu'ils appellent le droit chemin. Sur le bien et sur le mal, les opinions diffèrent, je le sais parfaitement, et je ne suis pas venue ici pour en discuter avec vous.

Je suis venue vous demander autre chose. Vous connaissez certainement l'adresse de ce M. Nobody? Il me la faut, j'y mettrai le prix. Si vous voulez me la communiquer, bien entendu, je saurai rémunérer votre indication. Je vous offre une somme qui vaut la peine d'être considérée : cent mille francs. Qu'en pensez-vous?

André se rejeta en arrière et sourit ironiquement :

— En billets de la sainte Farce, vraisemblablement!

Il pensait exciter, par cette réponse, la colère d'Alice, mais elle resta calme et répliqua sans se démonter :

— Non, cette fois ce seront de vrais billets. Vous pourrez vérifier avant. De ce côté-là, n'ayez absolument aucune crainte.

— Je suis désolé, répondit Hénard, mais je ne puis vous satisfaire.

— Alors, vous refusez?

— Vous l'avez dit.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je ne connais pas l'adresse de M. Nobody. D'ailleurs, même si je la connaissais, je ne vous la donnerais pas.

— Menteur! siffla-t-elle entre ses dents. Mais elle reprit aussitôt son sang-froid. Un sourire éclaira ses lèvres et elle vint s'asseoir sur l'un des bras du fauteuil, tout contre André.

Soyez donc raisonnable, murmura-t-elle. Vous ne voulez pas, je pense, me refuser ce petit service?

Son visage frôlait celui du jeune homme, ses lèvres parfumées l'effleuraient presque. Il voulut se soustraire à l'ivresse soudaine qui s'emparait de lui, il sentait sa volonté se fondre.

— Non! dit-il mollement.

Mais elle insista et de ses yeux magnifiques, tantôt impérieux, tantôt suppliants, elle s'efforçait de consommer la victoire plus qu'à moitié remportée. Soudain, tous les avertissements de Joë lui revinrent en mémoire; il se raidit brusquement, comprit qu'à la ruse infernale de cette femme il fallait résister brutalement, sans ménagements, et, s'arrachant enfin à l'espèce de fascination qu'Alice exerçait sur lui, il lui répondit :

— Ne vous donnez donc pas tant de mal, madame, et je crains bien que vous aussi vous m'ayez sous-estimé et pris pour plus naïf que je ne suis.

Un éclair fugitif de colère flamboya dans les

prunelles d'Alice, le coup avait porté. Mais elle n'abandonna pas encore la lutte. Elle revint tranquillement s'asseoir à sa place et haussa dédaigneusement ses belles épaules.

— D'abord, pourquoi tenez-vous tellement à connaître l'adresse de Nobody? Vous prétendez diriger une organisation mondiale, alors, rien ne devrait être plus facile pour vous...

— Cela m'est malheureusement impossible, car l'homme que je recherche est passé maître en l'art de se terrer. C'est peut-être le seul qui soit capable de me tenir tête et que je considère comme véritablement redoutable. Mais je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Vous avez pu voir la bonne volonté dont je suis animée, je suis venue spontanément vous proposer un accord. Hélas! c'est en pure perte... Donc, vous voulez continuer à nous combattre?

— Non! non! ce que je veux c'est la paix, c'est rester en dehors de vos histoires! Je ne veux rien de plus.

— Alors, donnez-moi cette adresse.

— Puisque je vous dis que je l'ignore! Ne me croyez-vous donc pas?

— Non! Enfin, tant pis. Bonne nuit.

— Permettez-moi de vous accompagner...

— Oh! c'est inutile. Je suis assez grande pour trouver mon chemin. Au revoir!

Longtemps après le départ d'Alice, André méditait sur la beauté redoutable de cette femme et sur le danger qu'il avait couru. Mais il était con-

tent de lui et se félicitait d'être resté sourd aux appels de cette sirène. Il allait enfin s'endormir quand un violent coup de sonnette le fit sursauter. Il ouvrit la porte et vit avec stupéfaction Joë se précipiter chez lui. Il semblait terriblement excité.

— Connaissez-vous la nouvelle? s'écria-t-il.

— Non! Quoi donc? Comment, d'ailleurs...

— Alice vient d'être arrêtée! Parfaitement... arrêtée!... Devant chez vous... dans la rue...

— Mais c'est impossible... cela ne peut pas être...

— Je vous affirme que c'est exact J'ai été témoin de son arrestation. Ça c'est un coup de maître de la police parisienne!

André regarda son ami Nobody en ouvrant de grands yeux, car Nobody, paraissant frappé d'une folie subite, dansait une danse triomphale digne d'un Siou ou d'un Mohican et martelait le plancher de ses lourds souliers sans la moindre pitié pour le sommeil des braves gens qui dormaient à l'étage inférieur.

XIII

LA CARGAISON MACABRE

Joë n'était pas fou. La nouvelle qu'il venait d'annoncer à Hénard était l'expression même de la vérité : Alice était arrêtée. Hénard en avait lu la confirmation dans les journaux. Mais il n'y croyait qu'à peine. Il ne pouvait comprendre qu'elle fût venue le trouver sans prendre les précautions qui s'imposaient.

Au bureau, un travail considérable l'attendait ce jour-là, mais il l'expédia lentement, car ses pensées étaient ailleurs. M. Lissac était, comme toujours, distant, impénétrable, renfermé. Blanc était plus enfoncé que jamais dans ses registres. Seule, Mlle Arpajon mettait un peu de vie dans la morne officine.

Tout d'un coup, M. Lissac ouvrit sa porte et pria Hénard de venir le rejoindre.

— Il va falloir que vous repartiez ce soir pour Nice... Demain, dans l'après-midi, le *Molitor* doit entrer au port avec une nouvelle cargaison de vin corse, et je désire que vous la rameniez immédiatement à Paris... Je n'ai aucune arrière-pensée, ajouta-t-il vivement, aucune combinaison

ténébreuse, rassurez-vous. Tout est en règle, vous n'aurez aucune difficulté. Voici la facture, les divers documents, et voici de l'argent pour les frais du voyage... Partez sans faute ce soir, car l'affaire est importante...

— Vous me prenez au dépourvu, monsieur Lissac! fit Hénard qui pensait à son rendez-vous avec Mlle Arpajon... Ce soir... cela me paraît difficile...

M. Lissac perdit patience et répondit sèchement :

— Ecoutez, jeune homme, cessons de plaisanter. De deux choses l'une : ou bien vous êtes mon employé, et alors vous ferez ce que je vous dis de faire, ou bien vous ne l'êtes pas, et alors, allez-vous-en. Si vous ne voulez pas faire le travail que je vous donne, je n'ai plus besoin de vous... Choisissez... »

— Bien, bien! j'irai. Vous pouvez compter sur moi. Je serai de retour après-demain.

— Je n'en attendais pas moins de vous, fit M. Lissac rasséréné. Alors, bon voyage! Vous pouvez quitter le bureau ce matin. Je vous donne congé pour cet après-midi!

André rentra chez lui et prépara sa valise. Ce voyage inopiné lui inspirait de la méfiance. D'ailleurs, instruit par l'expérience, les cargaisons de M. Lissac ne pouvaient lui être que suspectes.

Quel piège nouveau se cachait là-dessous? Est-ce que, pour une fois, les choses se passeraient correctement?

Il n'avait qu'une ressource : c'était de téléphoner à Nobody, dont les conseils s'étaient toujours avérés judicieux. Au bout du fil, ce fut une voix totalement inconnue qui lui répondit qu'on ferait la commission à M. Nobody dès qu'il serait de retour. Effectivement, Nobody se présenta chez André, très peu de temps après le coup de téléphone :

— Qu'y a-t-il? Je vois que vous êtes encore en vie. Alors, tout va bien! Que me voulez-vous?

Hénard le mit au courant des ordres de Lissac.

— Que faut-il faire? Donnez-moi votre avis. Faut-il y aller?

— Bien entendu, il faut y aller. Mais la chose sera, je pense, assez délicate...

— Quoi?... Sérieusement, pensez-vous que ce soit un nouveau piège de Lissac?

Joë haussa les épaules :

— Cela tombe sous le sens!

— Et vous me conseillez pourtant de partir?

— Bien sur! Nos ennemis veulent nous faire tomber dans un piège. Nous ne leur ferons, bien entendu, pas le plaisir de nous y laisser prendre, mais, par contre, si nous opérons avec l'habileté voulue, nous arriverons peut-être à découvrir quelque chose d'intéressant qui nous rapprochera du but que nous poursuivons. Pour vous rassurer, je ferai le voyage avec vous...

— C'est vrai, Joë?

— Très vrai!... A moins que vous ne préfériez partir seul!

— Ouf! quel poids vous m'enlevez! Je vous avoue même que j'allais vous le demander. Alors, maintenant, en avant! Nous n'avons pas trop de temps. Allez faire votre valise et retrouvez-moi ce soir, à dix heures et demie, à la gare de Lyon.

— Entendu! fit Joë. Mais laissez-moi le temps d'allumer un cigare...

***

Le trajet s'effectua sans le moindre incident. Après s'être reposés pendant deux ou trois heures, les deux amis dirigèrent leurs pas vers le port, où le *Molitor* était attendu d'un moment à l'autre.

Ils arrivèrent au moment précis où le navire s'amarrait au quai. Nobody accompagna Hénard jusqu'à bord. Les formalités de douane furent aussi longues que de coutume.

Ils passèrent enfin devant les fonctionnaires en uniforme.

Comme la première fois, on leur posa la question rituelle :

— Avez-vous quelque chose à déclarer?

— Vin corse, répondit André sans embarras. Les droits ont été acquittés d'avance. Voici la décharge!

Le douanier vérifia les papiers, hocha la tête et, comme la fois précédente :

— Ouvrez!

Jurant en son for intérieur, André s'exécuta néanmoins, car il savait bien qu'en ne se pliant

pas de bonne grâce aux fantaisies de l'Administration, il obtiendrait un résultat opposé à celui qu'il recherchait. A l'aide d'un couteau et de tenailles dont il avait pris la précaution de se munir, André se mit en devoir de déclouer la maudite caisse, qui résistait désespérément. Enfin, les efforts conjugués d'André et de Joë en vinrent à bout. Ils soulevèrent le couvercle. Ils trouvèrent d'abord des copeaux et de la fibre qui paraissait teintée de rouge. Peut-être l'une des bouteilles s'était-elle brisée.

Le douanier jeta un coup d'œil, puis arracha sans ménagements l'emballage et... poussa un hurlement d'effroi... Soigneusement alignés entre deux couches de fibre de bois, s'allongeaient deux pieds et deux mains fraîchement coupés. Le tronc, les membres et la tête manquaient. André s'expliqua alors la teinte rougeâtre de l'emballage...

— Que signifie cette histoire? chevrota le fonctionnaire. C'est cela que vous appelez du vin corse?

André paraissait plus ému, plus atterré que le douanier. Joë, par contre, conservait son flegme imperturbable.

— Je... je... n'y comprends rien du tout, répondit André après un long silence. Je ne suis qu'un commis de la maison à qui cette caisse est destinée, et j'étais simplement chargé d'en prendre livraison et de la ramener à Paris. Pour le reste, je n'en sais pas plus que vous, et, avec

la meilleure volonté du monde, je ne pourrais expliquer cette énigme...

— Eh bien! peut-être la police y parviendra-t-elle?

Et il héla un des agents qui étaient de faction sur le quai. Le représentant de l'autorité, un grand gaillard taillé en hercule, les rejoignit en quelques enjambées et fut mis en présence de la macabre découverte... En quelques mots, hachés par l'émotion, le douanier le mit au courant de la situation... Evidemment, il s'agissait d'un crime, et l'agent n'hésita pas une seconde. Il empoigna Joë de la main droite, Hénard de la gauche, et les poussa devant lui :

— Et maintenant, mes gaillards, vous vous expliquerez devant M. le commissaire de police. Et ne tentez pas de fuir, sinon cela pourrait vous coûter bien plus cher que vous le supposez...

Une foule énorme les suivait. La nouvelle de la découverte sanglante s'était rapidement propagée sur le quai, et déjà l'on parlait de faire un mauvais parti à ceux qu'on désignait comme les assassins, si bien que Joë et André furent presque heureux d'arriver au commissariat...

Bien entendu, ils furent, dès leur arrivée, soumis à un interrogatoire minutieux. La caisse fut apportée quelques instants plus tard.

Hénard répondit, sans se faire prier, à toutes les questions qui lui furent posées. Joë, par contre, refusa de donner le moindre renseignement :

— Je ne parlerai, dit-il, qu'après avoir vu M. le commissaire Gambay.

Le commissaire du poste le regarda, plein d'étonnement :

— D'où connaissez-vous M. Gambay?

Malgré la gravité de la situation, Joë sourit et se contenta de répondre :

— Oh! j'ai, comme cela, un certain nombre de relations!...

— Relations! Vous allez fort! Mais votre audace vous coûtera cher! Néanmoins, je vais faire prévenir M. le commissaire Gambay...

— Je vous en prie, et veuillez pousser l'amabilité jusqu'à lui remettre ce petit bout de papier?...

Joë tendit au commissaire un petit carré de papier, que l'autre vérifia soigneusement, mais sans y découvrir rien de suspect.

Dix minutes plus tard, Joë était mandé chez le commissaire. L'entretien se prolongea pendant plus d'une heure.

Quand Joë revint, son visage rayonnait. Il s'avança vers André, le prit amicalement par le bras et lui dit :

— Venez... Nous pouvons partir.

— Hein! s'écria le gardien. Vous êtes devenus fous! Vous voulez partir? Vous allez rester ici, ou nous allons voir...

Les deux prisonniers ne surent jamais ce qu'ils allaient voir, car au même instant la sonnerie du téléphone retentit. Le policier se précipita

pour décrocher le récepteur, rectifia la position et salua militairement :

— Oui, monsieur le commissaire... j'ai compris... tout est en règle... A vos ordres, monsieur le commissaire!...

Il se retourna, furieux :

— C'est bien, vous pouvez filer...

— Vous voyez bien, fit Joë, que j'avais raison! Au revoir, monsieur l'agent... Enchanté d'avoir fait votre connaissance!...

Et tous deux s'éclipsèrent, poursuivis par les regards furieux du policier.

Ils rencontrèrent devant la porte le gigantesque agent qui les avait arrêtés, et qui fit un drôle de visage quand Joë le salua.

— Il y a là un mystère, un de plus, dit André. Chaque fois que j'entre en conflit avec la police — et, depuis quelque temps, cela m'arrive souvent — c'est toujours vous qui me tirez d'embarras. Et vous voulez me faire croire que vous êtes un ancien... gangster... avec les relations que vous possédez dans le monde de la police!...

— Et pourquoi pas? Rien n'est impossible en ce monde.

— Enfin, voilà un nouveau piège tendu par ce chien de Lissac...

— Son intention est bien évidente, répliqua Joë : il voulait rejeter sur vous le soupçon d'un meurtre et vous envoyer à l'échafaud... Heureusement, j'étais là... Voyez ce qui serait arrivé, si vous ne m'aviez pas téléphoné...

— J'en avais le pressentiment, et puis... reprit André avec une certaine hésitation, j'ai une impression bizarre... En voyant la main droite de la victime, en voyant ces doigts raidis, il m'a bien semblé les reconnaître...

— Oh! oh! mais ce serait intéressant! Qui croyez-vous que... ?

— Blanc!... Je jurerais bien que je ne me suis pas trompé...

⁂

— On vient d'apporter une lettre pour vous, monsieur Nobody, dit le portier quand ils regagnèrent leur hôtel. C'est un gamin qui l'a remise tout à l'heure.

Joë examina l'enveloppe avec méfiance avant de se décider à l'ouvrir. C'était une enveloppe de grand format, de couleur grise et d'un papier de grand luxe. L'adresse était d'une écriture féminine... Joë, finalement, mit la lettre dans sa poche, et, suivi d'André, il regagna sa chambre.

— De qui ? interrogea Hénard, brûlant de curiosité.

— Mais... d'elle... voyons!

— Quoi? d'Alice? Mais je la croyais en prison!

— Sans doute a-t-elle fait comme nous... elle en est sortie... Avec cette femme, il faut s'attendre à tout!... Enfin, nous allons bien voir...

Nobody parcourut rapidement la missive :

« *L'un de nous est de trop ici-bas. Si vous* ***n'êtes pas un lâche, soyez ce soir, à onze heures,***

au casino de Monte-Carlo. Je vous attendrai dans la grande salle de baccara. — ALICE. »

— Tenez, André, prenez connaissance...

— Alors, vraiment, on l'aurait relâchée ?... Cela me paraît monstrueux!...

— Non! ce serait ridicule. La Sûreté nationale est un crocodile. Quand elle tient sa proie, elle ne la lâche pas facilement. Je pense qu'on a dû arrêter, non pas la véritable Alice, mais une femme qui lui ressemble... Elle doit avoir un sosie...

— Oh! cela me paraît encore plus invraisemblable!

— Je viens de vous dire qu'avec Alice, il faut ne s'étonner de rien... Certainement, les choses ont dû se passer ainsi. Après tout, ce n'est rien d'extraordinaire. Il y a des quantités de femmes qui lui ressemblent, et avec un maquillage savant...

— Nous sommes en plein roman...

— Dites que la vie est mille fois plus romanesque que n'importe quel roman... et vous commencez à en savoir quelque chose...

André ne répondit rien. Au bout d'un instant, il reprit :

— Et ce rendez-vous? Irez-vous?

— Parbleu! Je ne suis pas un capon, mon cher ami! Et Alice a tout à fait raison : l'un de nous deux est de trop. Par conséquent, il faut que l'un des deux disparaisse... et je ne tiens pas à ce que ce soit moi...

— C'est terrible ! Est-ce qu'il ne serait pas préférable de faire la paix avec cette femme, et de rester enfin tranquilles?...

— Peut-être. Seulement, je tiens de ma mère une tête extrêmement dure, et quand je me suis mis quelque idée dans cette tête, je n'ai pas de cesse avant d'avoir été jusqu'au bout...

— La partie est inégale, Joë, croyez-moi. Cette femme est plus forte que nous, et je crains qu'elle remporte la victoire... Vous, vous risquez votre vie...

Joë posa sa large main sur l'épaule d'André :

— Mon cher vieux, vous ne comprenez rien à toutes ces histoires, et vous ne comprendrez sans doute jamais pour quelles raisons j'ai entamé la lutte avec cette femme... Admettez que mon honneur soit en jeu et que je préfère la mort au déshonneur... C'est tout ce que je puis vous dire pour l'instant.

— Bien. Je vois que rien ne pourra vous empêcher de vous rendre à Monte-Carlo. Comme vous m'avez accompagné gentiment jusqu'ici, à mon tour de ne pas vous laisser seul dans le danger... Joë, vous pouvez compter sur moi... Voilà ma main...

— Et voici la mienne, mon excellent camarade... Je savais bien que vous étiez un vrai ami... Alors, entre nous, c'est à la vie comme à la mort! Et ce serait une honte si, à nous deux, nous ne venions pas à bout de cette femme!...

XIV

L'EMBUSCADE

Le bracelet-montre d'André marquait exactement onze heures quand il franchit, avec Joë, la porte du casino. Il y avait foule, ce soir-là, dans les salons brillamment éclairés, car on annonçait une soirée de gala. Les deux amis s'étaient acheté hâtivement des smokings qui, quoique de confection, leur allaient à la perfection. Joë, en particulier, portait merveilleusement le vêtement de cérémonie, qui mettait en valeur sa carrure et sa stature athlétiques. Il faisait réellement sensation, et les regards féminins convergeaient vers lui.

André, par contre, se sentait gêné dans son uniforme mondain. Autour des tables se pressait toujours le même public bariolé de perdants, de gagnants, de curieux. André reconnut même quelques habitués qu'il avait déjà vus la dernière fois.

Les deux hommes traversèrent lentement, sans s'y arrêter, la salle de la roulette et pénétrèrent dans la grande salle de baccara. Un spectacle étrange les y attendait.

Autour de la grande table oblongue, étaient

assises exactement vingt-quatre personnes, vingt-trois hommes, tous revêtus d'un frac impeccable, et une seule femme en toilette de soirée : Alice. Joë comprit immédiatement la situation. Son visage ne trahit nulle surprise. A peine Alice eut-elle aperçu son ennemi qu'elle se leva et vint directement à lui, avec un sourire enchanteur sur les lèvres.

Elle lui tendit la main :

— Je suis vraiment heureuse que vous soyez venu, mon cher monsieur...

— Avez-vous pu supposer que je ne viendrais pas?... Voilà... Vous m'avez appelée, je suis accouru. Voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami André Hénard?...

— Enchantée, monsieur ! murmura-t-elle en lui tendant la main. Et maintenant, passons, si vous le voulez bien, dans ce petit salon, à droite, où nous pourrons bavarder tranquillement...

— A vos ordres, madame...

Alice passa devant. Le salon était vide. Alice tourna le commutateur, et tous trois s'assirent commodément.

— J'aime les hommes courageux! dit Alice en guise de préambule, et vous, monsieur, vous l'êtes et je vous admire...

Joë s'inclina :

— Et moi, madame, j'aime les femmes intelligentes, et vous l'êtes, j'ose le dire, d'une façon supérieure.

— Vous êtes très aimable... mais trêve de

compliments! Nous sommes ici pour parler d'affaires. A dire vrai, j'aimerais mieux que nous fussions seuls...

— Mon ami Hénard a toute ma confiance, et, d'ailleurs, il est au courant de bien des choses. Vous pouvez donc parler librement devant lui...

Alice jeta sur Hénard un regard inquisiteur et acquiesça d'un mouvement de tête :

— Voilà. Je vais être très franche... Depuis quelque temps, vous me gênez considérablement dans mon activité, et vous commencez même à... m'importuner. Cependant, j'ai pour vous une estime telle que je ne puis me résoudre à...

— A me supprimer, n'est-ce pas?

— C'est cela même! Alors se pose la question de savoir s'il n'y aurait pas moyen de sceller un accord qui nous donnerait satisfaction à tous les deux.

— Mais si! Pourquoi pas?

— Et à quelles conditions?

— C'est que vous vous conformiez aux lois... et que vous vous livriez à ses représentants!

— Vous aimez la plaisanterie, monsieur Nobody, fit Alice en éclatant de rire. Vous savez fort bien que c'est là, pour moi, la seule condition vraiment inacceptable et que, bien entendu, je ne m'y conformerai pas...

— C'est regrettable, madame, car il m'est impossible de vous faire une autre proposition!

— Admettons que je la rejette ! Avez-vous l'intention de continuer la lutte contre moi?

— Certainement. Et par tous les moyens. Il n'y a pas de paix possible entre nous avant votre reddition.

— C'est votre dernier mot?

— Oui!

— Bien! fit Alice, qui saisit son sac à main.

Prompt comme l'éclair, Joë avait déjà saisi son revolver :

— Un geste, gronda-t-il, et, aussi vrai que je suis ici, je vous abats sans pitié!

Les grands yeux sombres se fixèrent étonnés sur le visage menaçant de Nobody :

— Vous ne me permettez pas d'allumer une cigarette?

— Non! Et puis, suivez-moi! Cette fois, vous avez perdu la partie.

— Et où prétendez-vous donc m'emmener?

— Je vous le dirai dehors... Venez... et tout de suite!...

Alice pouffa de rire. Elle ne semblait ni effrayée, ni même affectée. André ne l'avait encore jamais vue aussi calme. Elle se rejeta en arrière et croisa les bras dans une attitude de défi :

— Vous êtes un personnage bizarre, monsieur Nobody. Mais vous voilà perdu dans mon estime... En tout cas, je ne bougerai pas d'ici...

— Je saurai vous y contraindre... André! fit-il en se tournant vers son ami, prenez votre arme et veillez sur la porte. Tirez sur quiconque voudrait entrer... J'en prends l'entière responsabi-

lité. Madame, pour la dernière fois, je vous ordonne de me suivre!...

Alice secoua la tête :

— Il n'en est pas question! D'ailleurs, n'oubliez pas que nous sommes ici en territoire monégasque et non pas en France, et que vous n'avez aucun pouvoir...

— Vous vous trompez! Je sais ce que je fais, et puisque vous ne voulez pas me suivre volontairement, je me vois obligé d'employer la force!

Un bruit sec et métallique, et les poignets d'Alice se trouvèrent dans d'étroits bracelets d'acier. Joë, alors, l'enleva comme une plume et la porta jusqu'à la porte. A cet instant précis, la lumière s'éteignit brusquement. On pénétra dans le salon, une ou plusieurs personnes, mais Joë ne le sut jamais, car il reçut un formidable uppercut à la pointe du menton, qui le fit trébucher et lâcher sa proie. André, littéralement ahuri, ne pensa pas à tirer, comme Nobody le lui avait recommandé. Il y eut, dans le salon obscur, une mêlée générale : les coups pleuvaient sur Nobody et sur André qui se défendaient avec rage. Mais les poings vigoureux de Nobody finirent par prendre le dessus. Quand ses coups portaient, on entendait un gémissement, puis le bruit d'une chute. Il finit par saisir un de ses adversaires au collet, l'assomma presque et lui passa les menottes :

— Du moins, cela en fera toujours un de pris. Il paiera pour les autres!

Puis ce fut le calme... Un courant d'air glacial vint frapper Nobody au visage... donc la porte était ouverte... Joë se précipita vers le commutateur qu'il tourna vivement, inspecta la pièce et ne put retenir un cri de rage : par terre, au pied de la table Louis XVI fortement endommagée, gisait un homme évanoui. Ses mains étaient attachées : c'était Hénard. Tous les autres s'étaient éclipsés...

Joë n'avait pas le temps de s'occuper d'André, qui ne pouvait manquer de reprendre rapidement ses sens. Il lui fallait, avant tout, tâcher de savoir où et comment Alice avait disparu. Peut-être parviendrait-il encore à retrouver sa piste. Mais son visage saignait terriblement. Il avait une immense striure sanglante sur le front, qu'il pansa de son mieux. Il remit un peu d'ordre dans sa tenue, et il était sur le point de s'éloigner quand un gémissement sourd le retint. C'était Hénard qui revenait à lui.

— Alors? vous revoilà en vie! fit Joë en riant.

— Ma tête, ma pauvre tête! gémissait André. Que s'est-il passé? Il me semble qu'on m'a assommé à coups de marteau!

— Ce n'était qu'une paire de poings solides... Mais ce n'est rien... Allons, je vous emmène!

Joë l'empoigna et l'entraîna :

— Allons, mon vieux, fit-il sur un ton d'encouragement, ne faites donc pas une tête comme cela! Tenez-vous droit, ne fléchissez pas sur les jambes... Et puis, arrangez donc votre cravate...

Enfin, Hénard réussit à retrouver son aplomb, et tous deux quittèrent la pièce, sans hâte, comme si rien ne s'était passé.

— Commençons par aller reprendre nos forces! proposa Joë. Point de direction : le bar! Et de la tenue, mon vieux!

Derrière le bar, trônait un tout jeune homme qui avait pris la place de Barbichet, si tragiquement disparu. Joë commanda deux cocktails et alluma un cigare. Puis il se hissa au sommet d'un immense tabouret, imité par André qui ne se remettait que lentement. A ce moment, la porte du bar s'ouvrit, livrant passage à vingt-trois gentlemen, tous en habit. Le bar était petit et ne contenait qu'une dizaine de sièges, de sorte qu'une bonne douzaine des nouveaux arrivants dut rester debout. Joë continuait à sourire. C'étaient évidemment les joueurs de baccara. Le manège n'était pas difficile à deviner : Alice continuait la lutte. Mais Joë se tenait sur ses gardes. Et ce qu'il attendait ne tarda pas à se produire... Les vingt-trois joueurs tinrent un conciliabule animé, si animé qu'il dégénéra vite en discussion, puis en dispute, et finalement en pugilat, malgré les efforts médiateurs du barman et de deux employés du casino que le vacarme avait aussitôt attirés. Joë et André observaient...

— Faites bien attention! souffla Joë à son compagnon. Dès que je tirerai, glissez-vous derrière le bar. C'est la seule chance de salut.

Il ne se donna même pas la peine de sortir son arme, et il tira, de sa poche, à travers la doublure de son smoking, en visant le lustre, qui se rompit en mille morceaux. Immédiatement, les soi-disant combattants se trouvèrent d'accord pour se précipiter sur les deux amis. Joë, qui se gardait, fit un bond fantastique, et, grâce à l'obscurité presque complète, se dégagea facilement de la bagarre et put sortir du bar. Quelques secondes plus tard, une nuée d'employés du casino envahissaient les lieux : ils se trouvèrent en présence de vingt-trois messieurs devisant gaiement et buvant avec entrain. Aux questions des employés, l'un des buveurs répondit que, excité par ses gros gains de la soirée, il s'était laissé aller à tirer sur le lustre et que, bien entendu, il était tout disposé à payer les frais de cette plaisanterie un peu forte. Joignant le geste à la parole, il sortit de son portefeuille une coupure de grand format, qu'il tendit dignement au gérant du bar.

L'incident était clos. Les vingt-trois joyeux compagnons s'éloignèrent, et André profita de l'occasion pour s'en aller à son tour...

Personne ne se serait douté, quelques instants plus tard, qu'une tentative habile d'assassinat avait été faite dans cet endroit où, d'habitude, on songe à tout autre chose. Le seul qui s'en doutait était le barman : mais on lui avait cousu la bouche à grand renfort de banknotes et de menaces...

XV

REPRÉSAILLES

André retrouva son ami, tranquillement assis à la table de roulette, un tas énorme de jetons amoncelé devant lui. André sursauta d'indignation : Ainsi Joë jouait insoucieusement, pendant que son camarade restait seul au milieu de ses ennemis... Joë ne manifesta nul étonnement en le voyant.

— Dites donc! vous pourriez vous arrêter de jouer!

— Ah! et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que j'ai à vous parler. C'est urgent!

— Tout à l'heure! Pour le moment, c'est impossible! Vous voyez, je suis dans une forme splendide!

André rougit de fureur :

— Bien! répondit-il sèchement. J'attendrai...

Joë joua pendant près d'une demi-heure. Il se leva enfin, avec un bénéfice considéable.

— Qu'y a-t-il ? Venez, je vais faire changer mes jetons.

— Mon cher, décidément, vous exagérez! Vous savez mieux que personne ce qu'il y a! Vous me jetez d'une aventure dans l'autre, vous me mêlez

à des histoires extraordinaires, où je risque ma vie, et puis vous disparaissez, en me laissant dans le pétrin au moment où j'aurais besoin de vous, et vous osez me demander ce qu'il y a!...

Joë haussa les épaules et secoua la cendre de son cigare :

— Mon vieux, si l'un de nous doit y laisser la vie, j'aime autant que ce soit vous... J'ai encore besoin de la mienne... car j'ai une mission à remplir. Si j'avais pu vous aider, je l'aurais fait. Au contraire, en filant, je vous ai facilité les choses... ne le voyez-vous pas? Et comme il ne vous est rien arrivé de grave, il est inutile que vous montiez sur vos grands chevaux... Venez. Nous allons rentrer à l'hôtel, car je me sens un peu fatigué. Il est tard, et demain nous devons nous lever de bonne heure!

— A quoi bon?

— Parce que le *Molitor* lève l'ancre dès demain matin.

— Et en quoi cela vous force-t-il à vous lever de bonne heure?...

— Mais simplement parce que je serai à son bord...

— Quoi! vous voulez partir pour la Corse!

— Vous avez deviné... Oui, je veux me rendre en Corse, et vous, pendant ce temps, vous allez sagement rentrer à Paris...

— Vous avez décidé cela !... Me renvoyer à Paris pendant que monsieur courra les aventures en Corse!...

— Mais sapristi, mon cher! Il faudrait enfin savoir ce que vous voulez ! Il n'y a pas cinq minutes, vous me reprochiez de vous entraîner dans des aventures innombrables, dont vous avez par-dessus la tête, et maintenant voilà que vous voulez venir avec moi! Il faudrait s'entendre...

— Tout cela s'explique très bien. Les aventures peuvent m'être épargnées, mais je suis extrêmement curieux de connaître la suite des événements, et voilà pourquoi je vous accompagnerai demain, que vous le veuilliez ou non...

Joë soupira :

— Soit! dit-il. Mais j'y mets une condition : c'est que je n'aurai pas la moindre responsabilité vis-à-vis de vous. Réfléchissez bien avant de m'accompagner...

André prit un air vexé :

— Je ne suis plus un enfant, que je sache...

— Non, certes, mais vous ne raisonnez guère mieux...

***

Le *Molitor* était un des bâtiments les plus neufs et les plus confortables de la Compagnie Fraissinet. La traversée de Nice à Bastia durait quelques heures, qu'on pouvait passer agréablement sur le pont, quand la mer était belle.

Pour André, qui faisait pour la première fois un voyage maritime, l'événement était d'importance.

Nobody avait retenu une cabine à deux couchettes, pour André et pour lui, de façon à pouvoir se reposer et s'entretenir librement avec son ami, car le bateau, ce jour-là, était littéralement bondé de passagers, qui s'en allaient dans l'île de Beauté pour y célébrer l'anniversaire de la naissance du plus illustre de ses enfants. La journée s'annonçait splendide, et déjà le soleil commençait à embraser l'atmosphère.

Les deux amis restèrent longtemps appuyés contre le bastingage, contemplant en silence la blanche cité phocéenne, qui devenait de plus en plus petite à leurs yeux et disparaissait dans une brume dorée.

Joë mâchonnait son cigare :

— A quoi pensez-vous ? demanda brusquement André. Est-ce à notre prochaine rencontre avec Alice?...

— Non pas! Au fait, j'ai une question à vous poser. Savez-vous nager?

— Hélas!... Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre...

— Comme c'est fâcheux! Vous auriez dû!... Enfin, je veux encore espérer que cela ne sera pas absolument indispensable...

— Ecoutez, Joë, il y a toujours les canots de sauvetage, si vraiment il devait arriver un malheur...

— Ne vous y fiez pas! Une panique peut se produire à bord, et alors il ne faut plus compter que sur soi.

Hénard pâlit tout d'un coup :

— Est-ce que vous pensez sérieusement que nous courons un danger particulier à bord?

— Je n'affirme rien et je ne fais qu'envisager des hypothèses... Et peut-être n'est-ce, après tout, que pessimisme de ma part. Il n'y a aucune raison pour que nous n'arrivions pas sains et saufs en Corse...

Le navire, à présent, voguait en pleine mer. On ne voyait plus que le ciel et l'eau. Quelques mouettes tournoyaient à la proue ou se posaient sur les mâts...

— A quelle heure arrive-t-on ?... demanda Hénard.

— Je ne sais pas... A la fin de l'après-midi... ce soir, au plus tard.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire à Bastia?

— Secret professionnel, mon cher. Vous savez bien que je n'aime pas à parler de mes projets...

— Ouais! Notre voyage a-t-il un lien quelconque avec Alice et sa bande?

Nobody ne répondit rien. Vexé du laconisme de son compagnon, André le quitta et entreprit d'explorer le navire. Tout était nouveau pour lui. Il eut la chance de rencontrer un officier du bord, aussi bavard qu'aimable, qui lui fit visiter le *Molitor* des cales aux passerelles... Il se disposait à rejoindre son ami, toujours accoudé, silencieux, le cigare à la bouche, quand son regard se croisa avec celui d'une jolie passagère qui lui

sourit comme si elle l'eût reconnu... André, surmontant sa timidité, s'approcha d'elle, décidé à faire sa connaissance...

— Quel temps magnifique, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Oui, bien sûr! répondit la jeune fille en éclatant de rire.

— Et vous allez sans doute à Bastia?

— Non! je débarque à Ajaccio!

— Oh! le lieu de naissance de Napoléon!... Comme cette ville doit être intéressante! Et là, mademoiselle, que...

— Mais, monsieur, vous êtes d'une curiosité!

— Oh! mademoiselle, excusez-moi. Et d'abord, permettez que je me présente : Hénard... André Hénard...

— Enchantée! Moi, je m'appelle Lucie...

— Lucie... ?

— Mon nom de famille importe peu.

— Et vous allez toute seule en Corse?

— Sans doute. Croyez-vous qu'il me faille encore une bonne d'enfants? Ce n'est pas mon premier voyage! D'ailleurs, la Corse est mon pays natal, puisque cela paraît vous intéresser...

— Certes, cela m'intéresse, et d'autant plus que je m'étais toujours imaginé les Corses très brunes, tandis que vous êtes blonde...

— Ne vous étonnez pas... Ma mère était Anglaise, et c'est d'elle que je tiens ma couleur... Et si votre curiosité est satisfaite, à présent, monsieur Hénard, voulez-vous que nous fassions

ensemble un peu de footing sur le pont-promenade?

— Mais avec joie, mademoiselle! Voulez-vous que je vous fasse visiter le bateau?

Et André se mit à jouer, avec une joie puérile, le rôle de cicerone. La jeune fille semblait s'intéresser prodigieusement aux explications d'Hénard... et paraissait concevoir un respect croissant pour sa science. Au moment où ils allaient redescendre de la passerelle de commandement, elle le regarda d'un air admiratif... Ce moment d'inattention lui fut fatal, car son pied manqua la marche étroite de la coupée et elle glissa jusque sur le pont. Elle se mit aussitôt à gémir... André s'était précipité pour la relever et s'efforça de la remettre sur pied, mais ce fut en vain : Mlle Lucie se trouvait dans l'impossibilité d'avancer... Une foulure, vraisemblablement... André proposa d'appeler à l'aide, mais elle refusa :

— Non. Soutenez-moi...

— Avec plaisir ! Mais pourrez-vous arriver ainsi jusqu'à votre cabine?

— Je le pense. J'ai le numéro seize, à deux pas de l'endroit où nous sommes...

André l'assista de son mieux. Malgré la courte distance, ils n'arrivèrent que très lentement à la porte de la cabine.

— Ouvrez, lui dit-elle, vous allez m'aider à m'allonger, et vous voudrez bien pousser l'amabilité jusqu'à voir si ma cheville est vraiment

en mauvais état. Je m'excuse d'abuser de vos instants, et si vous avez autre chose à faire, dites-le franchement...

— Mais, mademoiselle, il ne manquerait plus que cela! Je ne vous quitte pas...

Lucie le remercia d'un sourire. Ils entrèrent. André aida la jeune fille à s'asseoir, lui retira son soulier avec les plus grandes précautions.

— Voyez, lui dit-elle, je ne m'étais pas trompée, c'est une foulure. Regardez comme ma cheville est enflée...

Hénard se pencha... Au même instant, il reçut en pleine poitrine un violent coup de pied qui lui coupa le souffle et l'étendit sur le plancher de la cabine. Il voulut se relever, mais déjà la belle Lucie, oubliant sa foulure, était debout et braquait sur lui le canon menaçant d'un revolver de gros calibre.

— Haut les mains! ordonna-t-elle d'une voix impérieuse.

André, complètement abasourdi, ne put qu'obtempérer.

— Alors, tout cela n'était qu'une comédie? murmura-t-il.

— Si vous criez, si vous appelez à l'aide, je vous tue sans hésitation! A cette heure, tout le monde est sur le pont et personne n'entendra rien, d'autant que mon revolver est muni d'un amortisseur. Et maintenant, tournez-vous face au mur.

— Je proteste énergiquement...

Le revolver s'avança, menaçant.

— Pas un mot! C'est compris? Tournez-vous et les mains en l'air, bien entendu, sinon...

Hénard n'eut d'autre ressource que d'obéir. Il entendit Lucie chercher quelque chose dans une valise.

— Maintenant, vous pouvez vous retourner. Asseyez-vous ici, à cette table. Vous allez écrire ce que je vais vous dicter. Vous avez tout ce qu'il faut pour écrire.

André obéit en silence.

« *Mon cher Joë,*

« *Je viens de me casser un pied et je ne puis me remuer. Le steward qui m'a relevé m'a donné provisoirement la cabine* 16 *qui était la plus proche. Veux-tu venir m'y retrouver et m'aider à regagner la mienne?*

« ANDRÉ. »

— Bien, fit Lucie. Et maintenant, je suis navrée d'être forcée de vous attacher.

Avec une habileté et une rapidité vraiment déconcertantes, Lucie le ficela selon toutes les règles de l'art et le réduisit à l'impuissance la plus complète. Puis elle quitta la cabine après l'avoir soigneusement fermée à clef.

Quelques minutes plus tard, un steward tendait à Joë la missive d'André. Joë reconnut immédiatement l'écriture de son ami, déchira l'enveloppe, lut la lettre et la mit dans sa poche.

Puis il jeta son cigare presque aux trois quarts consumé et fit quelques pas de long en large, les mains derrière le dos et réfléchissant. Lucie l'observait de loin. Elle eut la surprise de le voir diriger ses pas, non pas directement vers la cabine 16, mais au contraire vers celle du capitaine. Quelques instants plus tard, il en ressortait en compagnie d'un officier. Lucie avait compris et voulut s'éloigner. L'officier l'aborda, la main à la visière de sa casquette :

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, dit-il avec une parfaite courtoisie, le capitaine vous demande d'urgence.

— Moi... moi? Mais... je regrette... je suis obligée de rentrer dans ma cabine... je ne me sens pas à mon aise... j'ai le mal de mer...

— Alors, dans ce cas, monsieur et moi, nous allons vous accompagner.

Lucie jeta sur Joë un regard furtif et dépourvu d'aménité. Joë souriait, comme toujours. Les deux hommes encadrèrent la jeune fille qui tremblait de tous ses membres, claquait des dents et sentait ses forces l'abandonner. Elle échappa soudain à son escorte et se précipita vers le bastingage. La poigne solide de Joë l'arrêta net au moment où elle allait se jeter à l'eau.

— Un peu de calme, fit Nobody. Votre vie ne vous appartient plus. Elle appartient désormais à la justice. Pour l'instant, nous allons voir comment se présente la situation.

Quand le trio pénétra dans la cabine, elle était

vide. Rien n'aurait pu laisser supposer qu'une lutte ou une agression avaient été perpétrées. Joë l'inspecta longuement, fouilla partout, mais ne découvrit rien de suspect. Quant à Hénard, il s'était volatilisé.

— Dites, jeune personne, interrogea Nobody, n'auriez-vous pas vu dans les parages un jeune homme qui...

Lucie prit une mine offusquée :

— Un jeune homme? Mais à qui pensez-vous avoir affaire? Et de quel droit êtes-vous dans ma cabine? Je vais me plaindre...

— Si vous voulez... mais... Hep là! (il se frappa le front) où diable avais-je la tête?

Il sortit d'un bond hors de la cabine et frappa à la porte de la cabine attenante. Personne ne répondit. Nobody se précipita à la recherche du steward, fit ouvrir la cabine et constata qu'elle était également vide. Mais Nobody ne se donna pas pour battu. En regardant par le hublot, il vit une corde qui pendait, à l'aide de laquelle deux hommes tentaient de quitter le navire sans être vus. L'un d'eux était André qui se débattait et hurlait à l'aide. L'autre était inconnu de Joë. Avant que Nobody eût le temps de réfléchir à la situation, un canot-automobile recueillit l'homme et sa proie et s'éloigna à toute vitesse.

Joë devint blanc comme un suaire. Ses pires appréhensions venaient de se réaliser. André venait de tomber aux mains de ses ennemis et Joë était arrivé trop tard pour le secourir.

XVI

LA REVANCHE DE NOBODY

Bien entendu, Lucie fut immédiatement arrêtée. Elle ne manifesta nulle surprise et n'opposa pas de résistance. Son angoisse avait disparu. Elle offrait au contraire toutes les apparences d'une vive satisfaction, celle d'avoir mené à bien la mission dont on l'avait chargée. Peu lui importaient les conséquences de son acte. On la soumit à un interrogatoire auquel le capitaine tint à prendre part lui-même. Mais ce fut en vain, il fut impossible d'en rien tirer. Elle reconnut avoir attiré André dans un piège, mais refusa de s'expliquer davantage. Quand on voulut lui faire comprendre la gravité de son cas, elle se contenta de hausser les épaules :

— La vie m'importe peu, répondit-elle, faites ce que vous voulez!

Joë se rendit compte très vite qu'on n'arriverait à rien par cette méthode. Il demanda la permission de rester seul avec la prisonnière. Quand les autres eurent quitté la cabine, Nobody s'approcha de Lucie et la regarda dans le blanc des yeux :

— Hénard était un de mes bons amis, lui dit-il

froidement, s'il lui arrive quoi que ce soit, c'est vous qui payerez!

Lucie le toisa :

— Votre menace me laisse complètement indifférente! Vous ne m'intimiderez point!

— Peut-être! Pourtant, je crois que vous connaissez mal ce dont je suis capable. Je sais très bien qu'en réalité ce n'est pas Hénard mais moi que l'on visait. C'est bien sa faute s'il est tombé dans le panneau, car je l'avais prévenu maintes et maintes fois. Vous pensez bien que le coup de la lettre n'aurait jamais réussi avec moi! D'abord, j'avais consulté la liste des passagers, je savais que la cabine 16 était occupée, donc André ne pouvait pas y avoir été transporté. De plus, nous ne nous tutoyons pas. Donc, deux fautes à votre actif, deux fautes qui m'ont sauvé. Maintenant, nous allons parler franc, entre quatre yeux. Je sais que vous appartenez à la C.D.S. J'ai de quoi le prouver devant le jury. Vous êtes assurée de récolter au moins vingt ans de réclusion. Savez-vous ce que cela signifie? Les plus belles années de votre vie entre quatre murs... et vous êtes jeune encore... Quand les portes de la prison s'ouvriront de nouveau devant vous, vous serez une vieille femme, une créature finie, à laquelle nul homme ne prêtera la moindre attention. Vous savez sans doute aussi — les statistiques ne mentent pas — que 10 % des réclusionnaires deviennent tuberculeuses avant la fin de leur peine. Belle perspective pour vous!

Joë fit une pause pour mesurer l'effet de ses paroles sur la jeune fille. Elle avait pâli subitement, perdu sa belle assurance, et tremblait légèrement.

Nobody, satisfait, reprit le fil de son discours.

— Vaut-il vraiment la peine de sacrifier sa santé, sa vie, pour des intérêts étrangers? Vous n'êtes qu'un rouage infime, insignifiant, dans la grande machine que dirige Alice. On vous a sacrifiée, odieusement, et on n'a pas le courage de répondre des crimes auxquels on vous a poussée. N'oubliez pas aussi que vous êtes complice de rapt et de séquestration et que vous aurez vraisemblablement une autre peine de dix ans à subir... autant dire que vous ne reverrez jamais le monde.

Nobody se leva.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire, mademoiselle!

A peine avait-il posé la main sur la poignée de la porte que Lucie le rappela :

— Je vous en prie! sanglota-t-elle, ne partez pas ainsi. Je ne voyais pas les choses comme elles sont... Jamais je n'avais songé à ces choses horribles!...

— C'est le tort que vous avez eu! Il faut réfléchir avant d'agir. Vous avez procédé à l'inverse!

— Vous avez raison. Je le vois maintenant... Et maintenant, c'est trop tard...

— Peut-être que non. Tout dépendra de... votre franchise. Si vous nous aidez à sauver

André et à capturer Alice et sa bande, je vous promets d'intervenir et vous n'aurez qu'une peine légère...

— M'aiderez-vous réellement?

— Autant que je le pourrai.

— Et que voulez-vous savoir?

— D'abord, où se trouve le quartier général de la C.D.S.? Ensuite, où a-t-on entraîné mon ami André? Ensuite, est-il en danger immédiat? Répondez.

— Je ne connais pas le quartier général de la C.D.S. Je connais seulement le siège de la filiale de Paris.

— C'est-à-dire?...

— Avenue des Champs-Elysées.

— Ah! chez le baron d'Hérelle?

— C'est cela. Mais le vieux baron est mort.

— Vraiment?

— Oui, il a eu des différends terribles avec Alice à la suite desquels il a mystérieusement disparu. Nous n'avons jamais su très exactement ce qui s'était passé... mais nous, agents d'Alice, nous avons pensé qu'elle l'avait supprimé!

Joë sortit machinalement un cigare de son étui.

— Ah! Ah! tout cela paraît intéressant. Et qui se trouve alors dans l'appartement du baron?

— Il y a certainement quelqu'un, mais j'ignore qui.

— Et Alice?

— Je ne sais pas du tout où elle peut être actuellement.

— Pour l'instant, je veux bien vous croire. Et André? Où l'a-t-on entraîné?

— Je ne sais pas au juste. Mais j'ai tout lieu de penser que c'est à Paris. C'est là-bas, seulement, qu'il courra un danger sérieux.

— Bon! Avez-vous encore quelque chose d'intéressant à me communiquer?

— Oui. Le 23, c'est-à-dire dans quinze jours, Alice tiendra, dans les environs de Menton, dans la villa « Beausoleil », une réunion générale de tous ses agents. Elle leur donnera ses instructions...

Joë siffla entre ses dents :

— Ça... oui... c'est très intéressant! Je vous remercie. Je vais faire vérifier et si vous ne m'avez pas menti, je vous ferai remettre en liberté. D'ici là, vous serez naturellement gardée. A Bastia, on vous transférera à la prison, mais soyez sans crainte et comptez sur mon aide.

Nobody sortit de la cabine et rapporta brièvement au capitaine les aveux de Lucie. La jeune fille fut immédiatement transférée dans le local disciplinaire du navire et gardée à vue afin d'empêcher toute tentative d'évasion ou de suicide. Nobody, pendant ce temps, se rendit au poste de télégraphie sans fil.

— Veuillez transmettre ce télégramme d'urgence. Transmettez-le par priorité.

Puis, sans perdre un instant, il regagna sa

cabine, prit sa valise et celle d'André, et revint sur le pont, qu'il se mit à arpenter, tout en tirant nerveusement sur son cigare. De toute évidence, il attendait quelque chose. Une demi-heure, une heure se passèrent, et soudain Joë, qui ne cessait de scruter l'horizon, poussa une exclamation joyeuse :

— Enfin, le voilà! Comme cela, j'arriverai peut-être à temps!

C'était un avion qui s'approchait rapidement et survolait déjà le *Molitor*. Joë ne fit qu'un bond jusqu'à la cabine du capitaine, qui ressortit avec lui et donna l'ordre d'arrêter immédiatement le navire. L'avion — ou plus exactement l'hydravion — venait d'amerrir. Un canot conduisit Joë à son bord et, quelques instants plus tard, l'immense oiseau ramenait Nobody vers le continent, tandis que le *Molitor* continuait sa route, un instant interrompue. A Marseille, Nobody téléphona en hâte à Paris et reprit la voie des airs. Jusqu'alors, tout se déroulait à peu près comme il l'avait projeté. Mais il redoutait la surprise qui devait l'attendre à Paris, car il connaissait trop bien les innombrables ressources de son ennemie.

Le canot-automobile, ayant à son bord André et son ravisseur, n'aborda ni à Marseille ni dans un autre port, comme Hénard le souhaitait en son for intérieur, mais il vint échouer dans une petite anse isolée et difficile à repérer au milieu des rochers et des buissons. Le prisonnier reçut

l'ordre de descendre et fut averti qu'au moindre cri, au moindre geste, à la moindre tentative d'évasion, une balle de revolver bien placée saurait le ramener à la raison. Hénard se rendit compte que le mieux était d'obéir. Au bout de quelques minutes, on entendit un bruit de moteur et des sons de trompe : une route devait être à proximitié. Effectivement, André, toujours menacé par le revolver de son gardien, traversa le rideau touffu des buissons et se trouva au bord d'une magnifique route nationale. Une voiture élégante de touriste les attendait. On l'y fit monter sans perdre de temps et la voiture démarra. André n'avait pas la moindre idée de l'endroit où on le conduisait, mais il y avait un point sur lequel il ne se faisait aucune illusion : il savait qu'il était tombé entre les mains d'Alice et que sa situation était terrible. Mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, car Joë l'avait suffisamment averti. Et à présent, que faire ? Sur qui compter? Pas sur Joë qui devait voguer vers la Corse en se demandant où André avait bien pu disparaître. Et cette Lucie, comme elle avait bien su le duper! S'il n'avait pas connu Germaine Arpajon, sans doute Hénard fût-il à tout jamais devenu mysogyne.

Cependant, la voiture roulait et les kilomètres se succédaient. Le gardien d'André avait provisoirement rentré son revolver, mais observait continuellement son prisonnier sans dire un seul mot. Le chauffeur devait admirablement connaître sa

route, car il empruntait surtout des voies secondaires et le plus souvent il contournait les agglomérations sans les traverser. André s'était résigné à son sort et ne cédait pas exagérément au désespoir, mais, par contre, son estomac réagissait furieusement et criait famine. Le geôlier d'André ne répondit même pas quand le jeune homme lui dit combien il avait faim. La fureur, alors, l'envahit. On l'avait détaché. Son gardien ne le tenait plus sous la menace de son browning, alors, peut-être... Mais André était affaibli et puis tenter de fuir à quatre-vingts à l'heure!... Il n'y avait plus qu'à faire contre fortune bon cœur et tâcher de dormir, puisque le proverbe dit : « Qui dort dîne. » Et le jeune homme, s'allongeant sur les coussins, tomba finalement dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla, Hénard se rendit compte qu'il était à Paris. Un coup d'œil rapide sur son bracelet-montre le renseigna sur l'heure : il était exactement trois heures du matin. L'auto déboucha par la rue de Bourgogne, traversa le pont de la Concorde et remonta l'avenue des Champs-Elysées aussi morte, aussi déserte, à cette heure, qu'elle pouvait être animée dans le jour.

La voiture stoppa brusquement devant le numéro 24. Les freins firent un tel vacarme que le chauffeur jura comme un vulgaire charretier. La portière s'ouvrit, André fut déposé sans douceur sur le trottoir et conduit jusqu'à la grande porte de cette maison qu'il connaissait bien.

— Et marchez droit! fut-il ajouté, sinon vous savez ce qui vous attend!

La porte cochère s'ouvrit au bout d'un instant et les trois hommes pénétrèrent sous le porche et se dirigèrent vers l'ascenseur, toujours en silence. Arrivés à l'étage, l'un des bandits sortit un trousseau de clés. Au moment d'ouvrir, il se ravisa et frappa trois coups légers sur la porte. De l'intérieur, on lui répondit par trois autres coups.

— Allons! dit-il, tout va bien. En avant!

Et ils entrèrent. Et cependant tout n'allait pas aussi bien que l'homme pensait, car, à peine eurent-ils pénétré dans le vestibule, qu'une vingtaine d'inspecteurs se précipitèrent sur eux et les réduisirent à l'impuissance avant qu'ils eussent même songé à se défendre.

Un homme à la carrure puissante s'avança et frappa joyeusement sur l'épaule d'Hénard, encore mal revenu de sa surprise.

— Joë! Est-ce bien vous? Du diable si je sais ce qui m'arrive!

— Le fait est que c'est assez difficile à comprendre. Mais dans tous les cas, cette fois nous venons de remporter une victoire triomphale. L'ennemi est battu sur toute la ligne...

— De sorte qu'Alice serait...

— Non, pas encore, mais cela viendra, et plus vite qu'elle ne le croit. Jusqu'à présent, nous avons réussi à découvrir la filiale de Paris, qui est en notre pouvoir...

— Et où est-elle, cette filiale?

— Ici même, serin!

— Mais c'est l'appartement du baron d'Hérelle!...

— Je ne dis pas le contraire... Venez, je vais vous présenter au baron.

Les ravisseurs d'André furent immédiatement emmenés sous bonne garde, après quoi Joë guida Hénard dans le vaste appartement du baron dont André connaissait déjà le salon pour y avoir vécu des heures dont il conservait encore le souvenir cuisant.

Quand ils y arrivèrent, tous les lustres étaient éclairés. Deux hommes, aussitôt, se levèrent, l'un était un agent en uniforme, l'autre était un vieil homme, aux cheveux en désordre, les joues pâles et pendantes. La lumière était si vive qu'Hénard, ébloui, ne reconnut pas immédiatement le personnage.

— Mon cher Hénard, je vous présente le baron d'Hérelle.

— Lui! s'exclama le jeune homme. Je suis prêt à jurer que c'est Blanc.

— Et sur quoi basez-vous votre affirmation?

Hénard prit un temps :

— Blanc portait toujours une perle à sa cravate. C'était certainement une perle de grande valeur et je m'étonnais souvent que, dans la situation pénible où il se trouvait, il ne l'eût pas vendue depuis longtemps.

— Et alors?

— Et alors, la voilà, cette perle, à la cravate de monsieur. Alors, avec la ressemblance frappante entre Blanc et le baron, cela ne fait pas l'ombre d'un doute!

Joë sourit énigmatiquement :

— Et si je vous montrais une épingle de cravate identique?

— Allons donc!

— Mon cher ami, j'ai eu la même idée que vous et j'ai fait des recherches dans la maison. Or voici ce que nous avons trouvé... Est-ce la même perle, oui ou non?

Et Nobody arracha brusquement l'épingle qui ornait la cravate du vieil homme.

— Tenez, comparez-les!

— Effectivement, fit André après avoir examiné les deux joyaux avec la plus sérieuse attention. Je ne vois aucune différence.

— Et pourtant, il y en a une, une énorme! A première vue, les perles sont identiques, seulement l'une est vraie, tandis que l'autre est fausse!

— Et vous en concluez que...

— Qu'il en est de même pour les propriétaires des perles que pour les perles elles-mêmes. Le baron d'Hérelle et M. Blanc se ressemblent trait pour trait, mais sont deux personnages différents, donc votre preuve n'est pas une preuve, et je le regrette d'ailleurs plus que vous l'imaginez, car si cette affirmation pouvait être prouvée, je serais plus avancé que je ne le suis.

XVII

HÉRELLE OU BLANC ?

Le lendemain matin, André était assis devant un confortable petit déjeuner quand on sonna à sa porte et Nobody fit son apparition :

— Hulloh! mon vieux, fit-il avec son large sourire. Je ne vous dérange pas, au moins?

— Vous plaisantez? Entrez et prenez une tasse de café!

— Volontiers.

Hénard lui remplit une tasse de café parfumé et poussa devant lui d'appétissantes tartines.

— Vous tombez bien, reprit André, j'étais en train de me tracasser l'esprit pour tâcher de comprendre par quel miracle vous nous attendiez, mes anges gardiens et moi, dans l'appartement du baron.

— C'est d'une simplicité enfantine. Vous vous souvenez certainement encore de votre conquête à bord du *Molitor*, Lucie? Eh bien! c'est elle qui, après avoir été savamment cuisinée, a fini par dénoncer toute la bande. Immédiatement, je me suis précipité au poste de T.S.F. du bateau, j'ai commandé un avion spécial et je me suis

fait prendre à bord du *Molitor* par un hydravion!

Et Joë narra par le menu tous les événements à Hénard éberlué :

— J'alertai sans perdre un instant la police parisienne où, là comme partout, je possède des relations précieuses. En pénétrant avenue des Champs-Elysées, nous avons trouvé le baron d'Hérelle tout seul dans son appartement. Bien entendu, le baron protesta violemment, mais nous ne l'avons même pas écouté. En dépit des recherches les plus minutieuses, nous n'avons rien trouvé de suspect. Malgré notre échec, je décidai de vous attendre et... vous êtes arrivé avec vos gardes du corps. J'allais oublier de vous dire que nous les avons coffrés ce matin, ainsi que le baron, de sorte qu'à l'heure actuelle nous en tenons déjà cinq. Si cela continue, Alice devra songer à recruter un nouveau personnel!

— Mais, en fin de compte, vous n'avez fait aucune autre découverte?

— Non, malheureusement, mais cela viendra! Et vous, quels sont vos projets?

— J'avais l'intention de retourner au bureau où j'aimerais assez m'entretenir avec le sieur Lissac. Je crois que notre conversation ne laisserait pas d'être animée.

— Ne vous donnez pas ce mal-là. La maison est fermée. M. Lissac a disparu, son comptable Blanc aussi...

— Que me chantez-vous là?

— Tenez, lisez les journaux de ce matin.

Joë tendit à son ami un journal frais imprimé qui portait en gros titre :

L'étrange disparition d'un exportateur et de son comptable.

« Depuis quelques jours, les portes de la maison Lissac et Cie, rue du Temple, restaient obstinément closes et toutes les tentatives téléphoniques ou autres, des clients, fournisseurs et créanciers de la maison de commerce, pour joindre M. Lissac, étaient restées sans résultat. Comme on pouvait redouter un accident ou une aggression, on avertit la police qui fit procéder à l'ouverture des bureaux et y perquisitionna soigneusement. Mais toutes les recherches sont restées vaines. Ni le chef de la maison ni le comptable n'ont reparu à leurs domiciles respectifs. Ces disparitions sont d'autant plus mystérieuses qu'un examen de la comptabilité n'a révélé aucune irrégularité. L'inspecteur Raymond, de la police judiciaire, a été chargé d'enquêter sur cette affaire énigmatique. A la dernière minute, nous apprenons également la disparition de la secrétaire, Mlle Germaine Arpajon, et du caissier, M. André Hénard... »

André se tourna, stupéfait, vers Nobody. :

— C'est effectivement bien mystérieux. Mais il ne me semble pas possible que la petite Arpajon ait pu disparaître. Je vais la retrouver... Et, en ce qui me concerne, je suis là...

— Raisonnons, je vous prie. Vous, bien entendu, nous savons où vous êtes. Commençons par Lissac : il a dû certainement trouver que l'air devenait irrespirable et il a dû prendre le large, quand ce ne serait que pour éviter une nouvelle rencontre avec vous. Maintenant, passons à Blanc : il n'avait aucun motif de se cacher?

— Certainement aucun, et Mlle Arpajon non plus. Il faut absolument tirer cette affaire au clair. Est-ce que vous acceptez de m'y aider, Joë?

— Avec le plus grand plaisir! Seulement, je crains bien que nous n'apprenions pas grand'chose!

— Il le faut. Je veux, coûte que coûte, retrouver cette petite.

— J'ai une idée, André; je vous propose d'aller avec vous au bureau. Qui sait? Peut-être y trouverons-nous une trace, une piste quelconque.

— Bravo! Cinq minutes, le temps d'achever mon petit déjeuner et de m'habiller.

⁂

L'entrée de la maison Lissac et Cie était gardée par un agent qui faisait les cent pas et toisait les passants avec méfiance. Joë s'approcha de lui et lui murmura quelques mots. Aussitôt l'agent rectifia la position, salua, lui remit les clefs de la porte d'entrée, et s'écarta discrètement.

Les deux amis pénétrèrent dans les locaux familiers à André et se mirent à la besogne sans perdre un seul instant. Ils ne furent pas plus heureux que les enquêteurs officiels et constatèrent, comme eux, qu'un ordre parfait régnait dans les bureaux.

— Pas de chance! marmotta Joë. Et pourtant nous n'allons pas sortir d'ici bredouilles! Il ne manquerait plus que cela!

— Je le crains, néanmoins, répondit André désappointé. Je viens de tout vérifier, tout contrôler, tout est en ordre.

Nobody remit son chapeau. Il était furieux.

— Allons-nous en. La police a perquisitionné sans rien trouver. Que voulez-vous que nous trouvions si elle n'a rien trouvé? Tout ce qui pouvait être intéressant a été emporté... Mais dites-moi, André, est-ce que M. Lissac n'avait que ces locaux?

— Oh! mon Dieu! que je suis bête! Il y a également le magasin et le dépôt de marchandises, en bas, dans les sous-sols!

— Vous avez les clefs?

— Les voilà, accrochées à ce clou. Et dire que personne n'y a songé! Descendons, peut-être est-ce là que nous trouverons la solution du mystère.

Ils descendirent par un escalier étroit et raide jusqu'aux sous-sols. André passa le premier et fit jouer sa lampe de poche. Il recula soudain en poussant un cri de frayeur :

— Regardez, Joë, là, par terre, on dirait du...

— Du sang... et c'en est certainement...

Joë se pencha sur les taches brunes, se releva, renifla comme un chien de chasse...

— Ça sent une odeur bizarre, ici!... On ne doit pas y être venu depuis longtemps...

Le plafond du sous-sol était fort bas, et il fallait se courber pour ne point s'y cogner la tête. Par terre, il y avait des caisses, de la fibre d'emballage, des cartons, et même quelques bouteilles...

— Au travail, André! s'écria Nobody... Voyez donc ce que contient cette caisse. Moi, je vais inspecter celles-là...

Les deux amis ouvrirent, déclouèrent deux ou trois caisses, mais sans résultat.

Joë, brusquement, interrompit sa besogne :

— Dites donc, Hénard, n'avez-vous rien entendu? On dirait...

— Quoi donc?

— Chut!... Tenez... ça recommence...

Effectivement, on percevait un bruit léger...

Nobody se mit à quatre pattes et se glissa entre les caisses. Si Hénard avait été moins angoissé, il serait parti d'un franc éclat de rire en voyant son ami dans cette position ridicule. Il se contenta de suivre avec curiosité les évolutions de Nobody, transformé en quadrupède.

Joë colla son oreille sur le sol humide, se releva, recommença son manège, et finalement il s'écria :

— Vite, André, venez m'aider à déblayer par ici... Il y a quelqu'un sous ce tas de poussière et de boue...

Avec une hâte fébrile, Nobody et Hénard déplacèrent deux lourdes caisses, écartèrent des monceaux de copeaux et de fibre, et ils finirent par découvrir un rectangle de bois encastré dans le sol.

— Une sorte d'oubliette... dit André.

Joë fit signe que c'était exact :

— En avant! Aidez-moi. C'est un travail terrible... pour soulever cette planche, mais à nous deux...

Il leur fallut plusieurs minutes avant d'arracher la plaque solidement insérée dans le sol collant et boueux. Enfin, ils y arrivèrent : devant eux s'ouvrait une excavation obscure...

— Y a-t-il quelqu'un, là-dedans? hurla Joë.

— Pas de réponse.

Sans hésiter, Joë sortit son revolver, l'arma, et, saisissant sa lampe, il en promena le faisceau lumineux dans la cavité...

— Venez, murmura-t-il...

Et, résolument, il sauta... Il tomba sur quelque chose de mou qui amortit sa chute... Par précaution, il éteignit immédiatement sa lampe...

— Venez, venez vite, André!...

André le rejoignit :

— Qu'avez-vous découvert ?... demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Avez-vous votre revolver?

— Non, je l'ai laissé chez moi!

— Tant pis! mais... mais écoutez, on entend distinctement, à présent...

C'était comme une plainte, un gémissement!

— Après tout, il arrivera ce qu'il arrivera, fit Joë, mais je veux en avoir le cœur net!

Il ralluma sa lampe et explora l'endroit où ils étaient descendus. André poussa un cri comme si on l'égorgeait, et Joë, pourtant impassible et maître de lui, faillit laisser tomber sa lampe devant l'horreur du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. A trois pas d'eux, par terre, ils virent une tête humaine, coupée au ras du tronc et baignant dans une flaque de sang desséché. Les traits du décapité étaient altérés et souillés, et cependant facilement reconnaissables...

Les deux hommes restaient paralysés par la terreur.

— Partons!... fit André d'une voix imperceptible. Une minute de plus et je sens que je vais devenir fou...

Joë fit un effort surhumain pour retrouver son sang-froid :

— Allons, Hénard! du nerf! que diable, nous sommes des hommes! Allons, maîtrisez-vous! il le faut, et dites-moi si vous reconnaissez cette tête...

— Non, non! je ne peux pas regarder. Ne me demandez pas ce qui est au-dessus de mes forces. C'est épouvantable!

— Hénard, il le faut ! Craignez-vous donc

qu'un cadavre vous morde? Voyons, mon vieux...

Nobody, de sa poigne de fer, obligea le malheureux André à se pencher sur la tête ensanglantée.

— C'est... c'est... il n'y a pas de doute... c'est Blanc... Et maintenant, au nom du ciel, laissez-moi m'en aller d'ici!... Je n'en puis plus...

— Non, nous avons encore de la besogne! Donc, vous dites que c'est Blanc... Moi, je ne le crois pas. A mon avis, ce doit être le baron d'Hérelle...

— Si vous voulez, mais partons! Nous discuterons de cela ailleurs...

— Du calme, André! Vous oubliez notre but. Mais d'où venait le gémissement que nous avons entendu, il y a un instant. Ce n'est évidemment pas Blanc qui l'a poussé. Tenez, entendez-vous? On geint quelque part... Détournez vos yeux de la tête et aidez-moi... Voyez, là-bas, dans le coin, cette caisse oblongue... il faut l'examiner...

Ils l'ouvrirent facilement. Joë y projeta la lumière de sa lampe et s'écria :

— Voyez, André, enfin!...

Plus mort que vif, André s'approcha.

— Aidez-moi, vite!...

Ils sortirent de la caisse un corps ligoté, la tête recouverte d'un bâillon épais enfoncé dans la bouche...

— Une femme! s'exclama Hénard.

Nobody s'empressa de couper les cordes qui garrottaient le corps :

— Elle n'est qu'évanouie, fit-il. Allongeons-la doucement par terre...

« Tenez ma lampe, Hénard. Je vais tâcher de voir qui cela peut être...

Mais André était déjà, sanglotant, aux pieds de la femme immobile :

— Germaine... Germaine... répétait-il comme un enfant...

C'était effectivement Germaine Arpajon. Son cœur battait encore...

— Filez, Hénard! Dépêchez-vous! Allez chercher un médecin! Il faut la sauver. Il le faut à tout prix, car elle seule connaît le mystère de cette cave maudite...

XVIII

BLANC... OU HÉRELLE...

Les deux amis parvinrent, au prix des plus grandes difficultés, à sortir Germaine du tombeau où on l'avait enterrée vivante, et à la transporter dans une maison de santé. Elle était dans une sorte de demi-coma. Les événements terribles dont elle avait été la victime, et sans doute aussi la spectatrice, lui avaient donné un choc nerveux extrêmement violent, et les médecins, perplexes, se demandaient s'ils pourraient jamais la guérir. Sa température élevée refusait énergiquement de tomber malgré tous les calmants; elle se plaignait sans cesse, délirait, et par moments poussait des cris d'effroi.

Parfois, ses lèvres laissaient échapper un lambeau de phrase incompréhensible. André ne quittait pas son chevet... Il fallut l'intervention du médecin traitant pour l'obliger à rentrer chez lui... De son côté, le jeune homme était dans un état pitoyable, et, malgré les objurgations de Joë, il n'arrivait pas à retrouver son équilibre moral. Il avait sans cesse devant les yeux la tête sanglante, et il ne pouvait s'empêcher d'en parler.

— Qui a donc pu attirer cette pauvre Ger-

maine dans la cave? Elle devait pourtant se méfier!...

— Mon pauvre André, lui répondait Nobody avec une patience inlassable, je vous ai déjà dit que je n'en avais pas la moindre idée. D'ailleurs, l'éclaircissement de ce mystère incombe exclusivement à la police, qui pousse activement ses recherches... Alors, un peu de patience! Nous finirons bien par savoir, et d'ici peu...

— Ah! que le bandit ne me tombe jamais sous la main!...

— Ce n'est pas en restant abattu que vous serez en état de le faire... Regardez-vous donc dans la glace... Soyez raisonnable... redevenez calme! D'abord, j'ai besoin de votre collaboration, et, pour qu'elle soit utile, vous devez, avant tout, recouvrer votre calme et votre lucidité.

Le jour même de la découverte macabre, la police fit une nouvelle perquisition.

La tête fut envoyée à l'institut médico-légal, mais, à part les constatations des médecins légistes, on n'apprit absolument rien de nouveau. Les meilleurs limiers de la police s'étaient mis en chasse, les journaux s'étaient emparés de D'ailleurs, un conflit international qui venait d'éclater fit passer au deuxième plan le mystère de la rue du Temple, et, trois jours plus tard, personne n'en parlait plus.

On interrogea longuement le personnage qui se donnait pour le baron d'Hérelle. Là encore, on ne trouva rien.

André rendait visite tous les jours à Germaine, dont l'état s'améliorait très lentement. Mais il était encore impossible de songer à l'interroger. Il fallait donc s'armer de patience... Joë rongeait son frein... Il sentait la solution proche et bouillait de rage à l'idée d'être ainsi paralysé dans son enquête.

Peu de temps après, Hénard lui apporta une nouvelle réconfortante : la petite Arpajon était beaucoup mieux, et les médecins ne s'opposaient plus à la laisser parler pendant quelques minutes. Joë ne se le fit pas dire deux fois. La maladie de Germaine n'était pas aussi grave qu'on aurait pu le supposer. Bien entendu, elle était encore extrêmement faible, mais elle reprenait des forces, et, la jeunesse aidant, on prévoyait son rétablissement à brève échéance.

André fit les présentations et pria son amie de raconter à Nobody tout ce qu'elle savait.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, mademoiselle, dit Joë, et, dès que vous vous sentirez fatiguée, nous interromprons notre entretien... Dites-moi tout et expliquez-moi comment vous avez été amenée à descendre au sous-sol...

— Je puis vous le dire. Il n'y a là aucun mystère. Certain soir, mon patron, M. Lissac, me pria de l'aider à transporter une caisse dans son bureau...

— Excusez-moi de vous interrompre. Pourquoi s'est-il particulièrement adressé à vous?

— C'est parce que M. Blanc n'était pas là. Il

était absent depuis deux jours. M. Lissac m'avait dit qu'il était très malade et que, vraisemblablement, il ne reviendrait pas. Dans ce cas, j'étais la seule qui pût l'aider...

— Bien! Continuez...

— Je l'accompagnai donc au sous-sol pour prendre la caisse. Il m'indiqua celle qu'il voulait prendre. Au moment où je me penchais pour la seulever, je sentis soudain un choc épouvantable sur mon crâne et je perdis connaissance... Je me suis retrouvée ici, couchée dans ce lit...

— Encore une question, mademoiselle. Avez-vous remarqué quelque chose de suspect dans le sous-sol?

— Non! tout paraissait absolument normal.

— C'est donc bien Lissac qui vous a attaquée? Personne d'autre ne se trouvait en bas?

— Non! J'étais seule avec M. Lissac. Je ne m'explique pas sa conduite. Il avait toujours été très bon avec moi...

— Ouais! Ne voyez-vous rien d'autre à me dire?

— Non!

Nobody se leva, la remercia et lui souhaita de se rétablir promptement. Puis il se rendit auprès du médecin traitant, avec lequel il eut une longue conversation. En quittant la clinique, Nobody avait, de nouveau, son sourire habituel. A la sortie, il rencontra Hénard, qui lui demanda ce que le médecin lui avait dit.

— Oh! toutes sortes de choses...

— ... ayant trait à Germaine, je suppose!

— Bien entendu...

— Mais quoi?... Vous avez une expression bizarre... Est-ce qu'il y a quelque chose qui va mal?...

— Oh! un rien...

— Mais encore? Est-ce que mon amie vous aurait menti?

— Pas complètement!

Le visage d'André s'empourpra de colère.

— Ça, c'est inouï! Je vous dis que c'est la personne la plus correcte et la plus convenable qu'il y ait au monde...

— Vous ai-je dit le contraire? Cela n'empêche pas qu'elle m'ait raconté certaines choses inexactes... Je vais vous en donner la preuve sur-le-champ... Le médecin m'affirme qu'elle a subi une commotion nerveuse, exclusivement. Elle, de son côté, prétend avoir été assommée. Si c'était vrai, elle aurait présenté des symptômes différents... Alors, que conclure? Je vous laisse le soin de le faire...

André resta stupéfait. Joë avait évidemment raison. Son amie chérie, la petite Arpajon, avait donc menti. Pourquoi? pourquoi? Avait-elle été réellement à la cave de sa propre volonté?

***

A partir de ce moment, André changea beaucoup. Il ne communiqua pas ses soupçons à son

ami, mais il souffrit un véritable martyre moral. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'elle lui cachât quelque chose. Le mieux, évidemment, aurait été de parler ouvertement à Germaine, mais il ne s'en sentait pas le courage. Il prit conseil auprès de Joë.

— Ne vous mettez donc pas martel en tête! Attendez! Tout finira bien par se savoir un jour. Dans tous les cas, ne dites rien à votre amie. Cela ne vous avancerait pas et risquerait de compromettre sa convalescence... D'ailleurs, je crois qu'un peu de distraction ne lui ferait pas de mal... Vous devriez l'emmener passer quelques jours sur la Côte d'Azur...

— De nouveau là-bas? Mais pourquoi?

— Je vous l'ai dit. Le 23, c'est-à-dire dans cinq jours, Alice va présider, à Menton, l'assemblée générale de ses agents. C'est une occasion que je ne retrouverai pas de sitôt. Je suis résolu à frapper le grand coup. Cette fois, j'adopte la devise bien connue : Vaincre ou mourir!...

— Mais c'est impossible! protesta le jeune homme. Et Germaine? Puis-je la laisser seule?

— Ça ne tient pas, mon vieux! C'est un prétexte ridicule...

— Vous avez raison. Mais, sincèrement, j'avoue n'avoir nulle envie de courir de nouveau les aventures, et je tiens moins que jamais à courir des risques du genre que vous savez...

— Fort bien, mon cher. Je croyais pourtant pouvoir compter sur vous. Enfin, libre à vous...

L'alternative était pénible pour Hénard. Il prit rapisement sa résolution. Non, il n'allait pas abandonner Nobody, il n'allait pas déserter au moment le plus dangereux...

— Excusez-moi! fit-il. Mes nerfs ne sont pas encore très solides. Ne m'en veuillez pas de mon premier refus, et, bien entendu, comptez sur moi...

— A la bonne heure!

— Et à quand le départ?

Après-demain, si vous voulez!

Joë prit son chapeau :

— Maintenant, j'ai une course à faire. Venez-vous avec moi?

— Où cela?

— J'ai rendez-vous avec l'inspecteur Granier, qui enquête à propos du baron d'Hérelle... On doit interroger de nouveau le baron, tout à l'heure... et je suis autorisé à assister à l'interrogatoire. Ce n'est pas que j'en attende beaucoup, mais on ne sait jamais...

— Oh! s'exclama André, j'ai une idée! Dans tous les cas, je la crois bonne. Attendez-moi cinq minutes, je vous accompagne!

Les deux amis, sautant dans un taxi, se firent conduire quai des Orfèvres.

L'inspecteur Granier était un petit homme rondelet, qui reçut Joë avec la plus grande affabilité. Joë lui présenta son ami. Presque aussitôt, le baron fit son entrée, entouré d'inspecteurs. Il

paraissait plus abattu, plus las que jamais, et semblait n'avancer qu'avec peine.

— Asseyez-vous! lui dit l'inspecteur Granier. Je suis désolé de vous déranger, mais je ne puis faire autrement.

Le vieil homme se laissa tomber sur un siège et soupira. Granier prit un dossier, le feuilleta, et soudain lui demanda :

— Vous prétendez toujours être le baron d'Hérelle... n'est-ce pas?

— Oui, fit l'autre d'une voix éteinte.

— Hum! nous venons de recevoir des renseignements complémentaires sur votre famille. Vous seriez d'une famille très riche et très considérée. Possédez-vous réellement une grosse fortune?

— Je n'en sais rien. Depuis longtemps, j'ai négligé de m'occuper de mes affaires. Mais ma banque vous répondra d'une façon plus précise que je ne saurais le faire...

— Pourtant, vous devez savoir à combien se monte votre fortune...

— Non... je ne le sais pas!

— Soit!... Aviez-vous des domestiques?...

— Evidemment!... Un majordome, un chauffeur et une femme de chambre...

— Où sont-ils?

— Je... je les ai congédiés, car j'avais l'intention de partir en voyage...

— Ah?... C'est bien vous qui aviez alerté la police, il y a quelque temps, parce qu'on venait

de cambrioler votre appartement? Si je ne me trompe, votre voleur était ce jeune homme, ici présent. Il a même été arrêté...

Le vieillard jeta les yeux sur André :

— Quoi? Mais jamais de la vie!... Ce doit être une erreur... Ah! si! je me souviens à présent... Ma mémoire est parfois défaillante et me joue de mauvais tours...

Joë fit un signe d'intelligence à André.

— Encore une question, monsieur d'Hérelle. Connaissez-vous une certaine Alice?...

— Non!

Alors, comment expliquez-vous que M. Hénard ait été amené chez vous par deux bandits, après qu'on se fut emparé de lui sur un navire, en pleine mer? Avouez qu'il y a là quelque chose de suspect...

— Je ne comprends absolument rien à toute cette histoire. J'étais tout seul chez moi quand la police y a fait irruption. Or, si j'avais eu de mauvaises intentions à l'égard de ce jeune homme, j'aurais sûrement eu des complices pour m'aider... Je suis vieux et faible...

— C'est ce dont je suis certain, que vous aviez des complices... Ils ont dû filer à temps. Et puis, il n'y a pas d'âge pour assassiner...

Le baron passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel :

— Je vous ai déjà dit que je ne comprenais absolument rien, et qu'à mon avis il s'agit d'une erreur.

— Erreur ou non, il y a des faits. Et cela seul compte pour moi. D'après ces faits, nous avons tout lieu de croire que vous appartenez à une bande de cambrioleurs...

Le vieux baron sursauta :

— Moi... une bande de cambrioleurs! Ecoutez, je me perds dans tout cela et je ne sais plus où j'en suis. J'aime mieux vous avouer la vérité. Je ne suis pas le baron d'Hérelle... Je suis... Blanc... René Blanc...

Ces paroles firent l'effet d'une bombe sur les assistants. Pendant quelques secondes, un silence impressionnant régna dans la pièce. Enfin, l'inspecteur Granier reprit ses esprits :

— Savez-vous quelles sont les conséquences de votre aveu?... demanda-t-il d'une voix grave.

— Non! mais peu m'importe. J'ai dit la vérité!

— Puisque vous n'êtes pas le baron d'Hérelle, le cadavre dépecé dont nous avons retrouvé les morceaux est celui du baron. Et, par conséquent, le meurtrier du baron d'Hérelle, c'est vous, ce ne peut être que vous! Donc, vous allez ..

Il n'acheva pas. Blanc venait de pousser un gémissement sourd et de perdre connaissance.

XIX

OU LISSAC REPARAÎT

Blanc fut immédiatement ramené dans sa cellule, et l'on prévint le médecin de service. Mais, malgré tous les soins du praticien, il fut impossible de ramener le vieillard à la vie. Il râla pendant quelques minutes et mourut sans souffrance, en emportant son secret avec lui.

L'inspecteur Granier était profondément désappointé de voir disparaître sans recours possible un élément précieux de son enquête. Il n'aurait jamais pu supposer que les choses allaient se passer de façon si dramatique. Il se voyait sur le point d'aboutir, et voilà que tout était à recommencer.

Joë n'était pas moins déçu, car toutes les questions importantes restaient, de ce fait, sans même un espoir de réponse : qui avait assassiné le baron d'Hérelle? Comment Blanc avait-il été amené à jouer son rôle de sosie ?... Le vieux comptable était-il réellement l'assassin du baron? Nobody eut un entretien prolongé, et seul à seul, avec l'inspecteur Granier, Quand il en sortit, il retrouva Hénard qui bouillait d'impatience.

— Alors? fit ce dernier. J'ai l'impression que le mystème s'épaissit de plus en plus et qu'il sera bien difficile d'établir la vérité, n'est-ce pas, Nobody?

— Qui sait? Mais il ne s'agit pas de se décourager, au contraire. Raisonnons un peu, et surtout commençons par où nous avons le plus de chances d'aboutir...

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que nous allons commencer par aller faire un tour dans l'appartement de Blanc. L'inspecteur Granier vient de me communiquer son adresse. Si vous n'avezz rien de mieux à faire, accompagnez-moi. Ce n'est pas très loin. Il logeait aux environs de la Bastille, 7, rue Trousseau. Peut-être trouverons-nous là-bas un indice quelconque, susceptible de nous mettre sur la voie...

— Entendu, je vais avec vous!

La rue Trousseau est une petite rue perpendiculaire au faubourg Saint-Antoine, peuplée surtout d'artisans et de petits fonctionnaires. La maison où avait habité Blanc n'avait pas grande apparence, l'escalier était sombre et malodorant.

Joë commença par pénétrer dans la loge de la concierge, une forte femme, d'aspect rébarbatif, et qui répondit à peine aux questions qu'il lui posait. Mais Joë connaissait le moyen infaillible de délier les langues, et la commère devint subitement loquace après qu'il lui eut discrètement glissé une coupure de la Banque de France.

Elle s'efforça de prendre un air aimable, et, dès lors, le subtil Joë n'eut plus aucun mal à obtenir les renseignements qui lui étaient nécessaires.

Il expliqua qu'il était un ami de M. Blanc, se garda bien de dire qu'il était mort, et raconta que Blanc, tombé subitement malade, avait été transporté dans une clinique.

— D'ailleurs, sa maladie n'est pas grave. Il m'a chargé de diverses commissions et m'a donné ses clefs pour que je puisse lui rapporter quelques menus objets de toilette et du linge...

— Vous n'avez qu'à monter... C'est au troisième, à gauche... Ah! ce bon M. Blanc! Comme c'est malheureux pour lui !... Je souhaite qu'il se rétablisse vite... Aussi, je me demandais où il pouvait bien être et si, par hasard, il n'aurait pas...

Mais Joë ne sut jamais quelle supposition avait bien pu faire le Cerbère en jupons, car il planta là, sans vergogne, la concierge au milieu de sa phrase et monta rapidement, suivi d'Hénard, à l'étage indiqué...

— Vous savez vous y prendre pour faire parler le monde, dit Hénard en riant. Et vous mentez avec un aplomb!... Mais, dites-moi, je serais curieux de savoir comment vous allez entrer chez Blanc...

— Vous allez voir combien ce sera facile!

Joë sortit un passe-partout, fouilla quelques instants dans la serrure, et la porte s'ouvrit sans effort. Ils entrèrent. Le logement du comptable

se composait de deux pièces très modestement meublées. Dès le premier coup d'œil, on se rendait compte que Blanc ne devait pas rouler sur l'or. La première pièce, qui servait d'entrée, était aménagée en studio : au milieu, se trouvait une table recouverte d'un tapis élimé, et, contre le mur, un divan fatigué. Au mur pendaient des panoplies, des poignards et des sabres qui attirèrent immédiatement l'attention de Joë.

La deuxième pièce était encore plus misérable : on y trouvait un lit de fer, un placard, une table et deux chaises défoncées.

— André, fit Nobody, donnez donc un coup d'œil dans la chambre du fond. Moi, pendant ce temps, je vais opérer par ici. Et si quelque chose vous paraît intéressant, appelez-moi...

Nobody bouscula des papiers, des livres, des dossiers sans rien trouver. Il résolut d'examiner les armes accrochées au mur. La première qu'il prit était un sabre de cavalerie. Il sortit la lame hors du fourreau et découvrit une inscription gravée sur l'acier : « Au capitaine baron d'Hérelle, en souvenir de son magnifique exploit sur « Pénélope ». Nice, le 2 février 1898. »

Joë relut soigneusement l'inscription :

— Capitaine... baron Louis d'Hérelle... Décidément, tout se complique...

André revint l'oreille basse :

— Je n'ai rien trouvé. C'est la déveine. Tenez, tout ce que j'ai récolté, c'est une vieille photo-

graphie jaunie, qui n'a vraisemblablement aucun intérêt...

— Montrez-la-moi tout de même...

La photographie que lui tendit Hénard était, en effet, assez ancienne. Elle représentait deux petits garçons, d'environ trois ans, étendus sur une peau d'ours. Joë regarda au verso. Il y avait une dédicace à peine lisible : « Voici le portrait récent des deux enfants, Louis et Maurice. — BETTINA. »

Joë empocha la photographie, en répétant à haute voix :

— Louis... Maurice... C'est impossible... et pourtant... c'est cela...

— Quoi? cela vous dit-il quelque chose?

— Cette fois, j'ai trouvé! rugit Nobody. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt?

— Mais à quoi? à quoi donc?

— A rien! Vous ne pouvez pas comprendre! Et dire que c'était si simple!...

— Allons, expliquez-vous! Ne voyez-vous pas que je meurs d'envie de savoir?

— Mon vieux, ne m'en veuillez pas trop, si, pour l'instant, je ne vous dévoile pas le résultat de ma découverte, répondit Joë d'un accent qui n'admettait aucune réplique. L'instant de tout vous dire n'est pas encore arrivé. Consolez-vous en vous disant que j'ai trouvé le mot de l'énigme.

Mais André ne l'entendait pas ainsi :

— C'est toujours la même histoire! Il faut toujours que vous fassiez des mystères à propos

de tout. Je trouve que votre procédé est loin d'être amical... car, après tout, il me semble que j'ai un peu le droit d'être tenu au courant...

— Je vous en prie, André, ne faites pas l'enfant! Bien entendu, vous avez le droit de savoir, et vous saurez... mais pas pour l'instant. Je n'ai pas le temps, et n'oubliez pas qu'il faut redescendre, sans quoi la brave concierge pourrait s'étonner de nous voir prolonger notre présence ici et elle serait susceptible de monter voir ce que nous faisons. Or c'est, je pense, inutile... Le mieux, à présent, est de partir... Qu'est-ce que je vais emporter pour qu'elle voie qu'effectivement je suis venu chercher un objet?... Tiens, je vais décrocher ce vieux sabre de cavalerie...

Et Nobody remit la lame dans son fourreau et le glissa sous son bras.

Des pas, d'ailleurs, se faisaient entendre dans l'escalier.

Voyez-vous, c'est la concierge! Sapristi, cela m'ennuie! Allons, venez!

Il ouvrit la porte et s'arrêta stupéfait : il avait devant lui l'homme qu'il s'attendait le moins à voir en ce moment : Lissac. Celui-ci s'arrêta net, parut terrorisé à la vue des deux hommes...

— Vous, vous ! hurla Hénard. Ah ! je suis content de vous retrouver! Vous avons un compte à régler tous les deux!...

La voix d'Hénard sembla ranimer Lissac. Il referma violemment la porte et s'enfuit préci-

potamment, au risque de se rompre le cou dans l'escalier.

— Vite! Courons après lui! s'écria Joë. Il faut à tout prix le rattraper!

Et il se lança sur la trace de Lissac. Au deuxième étage, il était sur lui, et déjà il allongeait le bras pour le saisir au collet, quand il glissa et tomba. André, qui le suivait à quelques centimètres, vint buter sur lui et tomba à son tour. Quand ils se relevèrent, indemnes, Lissac avait disparu...

Joë se précipita chez la concierge :

— N'avez-vous pas vu la direction qu'a prise l'homme qui vient de passer?

— Je n'ai vu personne! fit la brave femme éberluée.

— Alors, tant pis ! Au revoir, madame!...

— Saluez bien M. Blanc de ma part... Dites-lui que je lui souhaite une prompte guérison...

— Si elle savait, fit André, qu'il est guéri... à tout jamais!

— Elle apprendra la mort de Blanc plus vite que vous ne l'imaginez, et soyez certaine qu'elle n'aura rien de plus pressé que d'aller signaler notre visite à la police... Mais je m'en moque. Ce qui me préoccupe, c'est de savoir comment et pourquoi ce Lissac a surgi tout d'un coup... Il venait certainement chercher quelque chose... mais quoi? Il y a évidemment un lien entre lui et Blanc...

— Parbleu! répondit naïvement André, Blanc

était le comptable de Lissac, et, par conséquent...

André n'acheva pas sa phrase. Un coup d'œil de pitié de Joë l'arrêta net.

— Idiot! fut la courte réponse de Nobody.

***

Quand André se présenta, le jour suivant, à la clinique, pour rendre visite à Germaine, il eut la stupéfaction d'apprendre que la jeune fille, se sentant complètement rétablie, avait exprimé le désir de rentrer chez elle, et qu'elle avait quitté la clinique la veille au soir.

Légèrement inquiet, André se précipita chez Germaine et lui reprocha, affectueusement, d'avoir quitté si tôt l'endroit où elle recevait les soins qui, à son avis, lui étaient encore nécessaires.

— Je n'y tenais plus, répliqua Germaine. D'ailleurs, je vais maintenant tout à fait bien... Alors, j'aime autant me remuer, sortir...

— Ce n'est pas mon avis, Germaine; mais, puisque vous l'avez voulu... Je voulais vous annoncer que je pars demain... Je vais passer huit jours sur la Riviera... Ce n'est pas que j'y tienne énormément, mais mon ami l'exige...

- Et alors, moi? Je vais rester seule ici... Ce n'est pas gentil, André!

— Que voulez-vous! J'ai promis à mon ami. Je suis bien obligé de...

— Bien, bien! répondit Germaine vexée, j'ai

compris. Eh bien, je vous en prie, ne vous gênez donc pas pour moi, et je vous attendrai bien gentiment ici... Un autre, à votre place, aurait peut-être l'idée de me proposer de partir avec lui... Mais vous...

— Mais je ne demande que cela! Seulement, vous êtes encore malade, et un voyage aussi long pourrait...

— Je vous dis que je vais bien... Je ne suis malade que lorsque je suis enfermée entre quatre murs...

— Bon! dit André après avoir réfléchi quelques secondes. Je vous emmène. Toutefois, j'y mets une condition...

— Vrai? Vous m'emmenez?

— Oui, mais à une condition.

Il lui prit la main, l'attira à lui :

— Ecoutez, ma petite Germaine, je pense que je ne vous suis pas complètement indifférent...

— Bien sûr! A quoi rime cette question?

— Je vais vous expliquer. Je suis heureux que vous ayez confiance en moi. Promettez-moi donc de ne pas vous fâcher si je vous dis quelque chose...

— Promis!...

— Bien! je vais donc vous parler franchement. Ce que vous avez raconté à mon ami, pour expliquer comment vous étiez descendue à la cave, chez Lissac... eh bien!... ce n'était pas l'exacte vérité...

Elle le regarda avec de grands yeux :

— Pas l'exacte vérité?... Alors, vous m'accusez de mensonge?

— Non, je ne vais pas si loin... dit André, battant immédiatement en retraite. Je voulais simplement dire par là...

— Je comprends fort bien! sanglota Germaine. Vous n'avez pas besoin de vous excuser...

Hénard ne supportait pas la vue d'une femme en pleurs.

Voyons, ma petite Germaine, je vous en prie, je vous en supplie, ne vous mettez pas dans un pareil état!... Après tout, cela n'a aucune importance... Mettons que je n'aie rien dit... absolument rien dit...

Plus Hénard s'excusait, plus Germaine pleurait. Mais, comme tout a une fin, y compris les larmes, elle finit par s'arrêter, et André, joyeux, se permit de l'embrasser, ce qui scella définitivement la paix.

— Vous êtes un affreux garçon qui avez pensé du mal de moi...

— Mais pas un seul instant, ma chérie! Je jure que je voulais simplement...

— Je sais ce que vous allez dire. Dites-moi que vous m'aimez un petit peu, et alors, je vous dirai, moi, la vérité, la vraie...

— Mais certainement, je vous aime, Germaine, je t'adore!... — Et il l'embrassa fougueusement pour exprimer toute la force de son amour. — En as-tu jamais douté?... Et maintenant, raconte-moi les choses...

— Eh bien, voilà! fit-elle... Lissac m'avait réellement demandé de l'aider à transporter la caisse. Je l'ai suivi, sans méfiance, jusqu'au sous-sol, mais là, il s'est précipité sur moi, et...

— Et...?

— ... a tenté de m'embrasser. Je me suis défendue désespérément, mais je sentais bien que je n'étais pas la plus forte... J'étais à bout de résistance quand, brusquement, il heurta un obstacle, une planche ou quelque chose d'analogue, et trébucha... J'en profitai pour m'arracher à son étreinte et pour essayer de m'enfuir. En fureur, il sortit un revolver et le déchargea sur moi... sans m'atteindre. Mais la frayeur et l'émotion me firent perdre connaissance et... je me suis réveillée dans mon lit, à la clinique. Voilà!

— Ah! la canaille! rugit André. Mais... pourquoi t'avoir ligotée et mise dans cette caisse?...

— Ah! cela... je l'ignore... Peut-être a-t-il entendu venir, à ce moment, quelqu'un qui m'avait entendue crier...

— Et alors? Peux-tu m'expliquer pourquoi tu n'as pas dit la vérité tout de suite, petite sotte?

— Cela me gênait devant un étranger...

— Heu! Après tout, tu as raison... Mais ce voyou de Lissac... celui-là ne perdra rien pour attendre... Et dire que je l'ai vu hier et que je ne lui ai pas tordu le cou!... Quel dommage!

XX

LE TRIOMPHE DE NOBODY

Joë fit toutes sortes de recommandations à André et le prévint que ce nouveau voyage n'était pas sans périls.

— Peuh! fit André, ne vous faites pas de mauvais sang. Pas plus tard qu'hier, je me suis offert un merveilleux browning. J'ai donné mon vieux revolver à Germaine... C'est une fille courageuse et intelligente... Il n'y aura aucun danger pour elle...

— N'empêche que je décline toute responsabilité... Mais comme vous prenez légèrement les choses!... Vous êtes un charmant compagnon. mais vous n'avez pas inventé la poudre...

— Est-ce bien nécessaire? Je suis caissier, et non pas inventeur...

Ce n'était pas très spirituel, mais André se contentait de peu.

Le lendemain matin, les trois amis montèrent dans le train et, tard dans la nuit, ils arrivèrent à Menton et descendirent à la « Villa d'Este », élégante pension de famille où Joë avait retenu des chambres. Quand Hénard se leva, le lendemain matin, Nobody était déjà sorti depuis long-

temps. Il avait laissé pour son compagnon un petit message l'avertissant qu'il rentrerait vers midi. André s'habilla rapidement et alla frapper à la porte de Germaine, qui déjà s'apprêtait.

Les deux amoureux descendirent ensemble dans la salle à manger et commandèrent leur petit déjeuner. Germaine était fort élégante, et André se rengorgeait comme un paon en voyant combien son amie était le point de mire de tous les hôtes de la pension. Il pensa que tout Menton devait également l'admirer, et lui proposa de visiter la ville, ce qu'elle accepta, bien entendu, sans se faire prier... Ils allèrent jusqu'au bord de la mer. La petite Arpajon la voyait pour la première fois et poussait mille exclamations à ce spectacle nouveau pour elle.

— C'est beau, n'est-ce pas? demanda Hénard, comme s'il eût été lui-même un Méridional flatté de voir admirer son pays... Ah! comme il serait agréable de vivre ici!...

Germaine tendit la main vers l'horizon :

— Vois donc, André, loin là-bas, sur la mer... ces nombreux bateaux qui viennent sur nous... qu'est-ce que c'est?

— Je l'ignore... Je crois qu'il doit y avoir des régates ces jours-ci... Ce sont peut-être les concurrents...

Germaine se contenta de cette réponse, et tous deux remontèrent dans la ville. Au moment de s'engager sur la promenade du Midi, une voiture

lancée à toute vitesse les frôla presque, tandis qu'un claquement sec retentissait. Avant qu'ils fussent revenus de leur frayeur, la voiture avait disparu dans un nuage de poussière.

— C'est un scandale! bougonna Hénard. Une pareille vitesse en plein centre... La police devrait mieux y veiller... Mais ces gens-là peuvent tout se permettre... Ils sont si riches!... Ah! si j'étais quelque chose dans la justice, je leur flanquerais au moins cinq ans de prison!...

— Oh! n'exagérons rien... Et puis, entre nous, André, si tu possédais une voiture... tu roulerais aussi vite qu'eux...

André voulait protester, quand, subitement, il se sentit mal à son aise. Brusquement, tout dansa, tourna devant ses yeux, il vacilla sur ses jambes... Germaine poussa des cris de frayeur...

— Mais qu'y a-t-il, André ?... Mon Dieu ! tu saignes... Qu'est-il arrivé?

Il voulut répondre, la rassurer, mais déjà il battait l'air de ses mains...

⁂

En ouvrant les yeux, la première personne qu'il aperçut fut Joë, dont le visage paraissait très préoccupé. A côté de lui, Germaine tamponnait ses yeux rougis...

— Décidément, lui dit Nobody en guise de réconfort, vous êtes et vous resterez un imbécile. Je vous avais pourtant averti. Mais monsieur n'écoute rien! Monsieur va déambuler dans la

ville, pour se donner en cible à nos ennemis... Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance d'être encore en vie... Il s'en est fallu d'un centimètre... Vous avez été simplement éraflé...

— Je ne sais pas du tout ce qui s'est passé... Je me suis trouvé mal, subitement, et alors...

— Et alors, vous vous êtes affaissé au beau milieu de la promenade du Midi... Ce sont les gens de l'auto qui vous ont tiré dessus... Vous êtes incorrigible! C'est à désespérer!... Non seulement vous avez failli y rester, mais vous signalez encore notre présence à l'ennemi... C'est complet! Le médecin doit venir dans cinq minutes... Je vous laisse avec Mlle Arpajon... A tout à l'heure!

— Comment te sens-tu, chéri? demanda Germaine avec anxiété. Tu ne peux t'imaginer ma frayeur quand je t'ai vu tomber... Un agent de police est venu m'aider à te relever... Le médecin nous a affirmé que ta blessure était légère, une simple éraflure du cou, et que tu serais très vite rétabli... Mais, jusqu'à nouvel ordre, il faudra rester couché...

— Quelle guigne! Et dire que c'est toujours sur moi que s'acharne le sort! Joë a raison : avec moi, c'est à désespérer!...

— Voyons, André, ne te tourmente pas ainsi! Tu as besoin de calme... Tout va s'arranger...

L'arrivée du médecin interrompit les lamentations d'André. Il examina la plaie, renouvela le pansement, et autorisa son patient à se lever.

Ce n'était rien et ce n'est que par acquit de conscience qu'il promit de revenir le jour suivant.

Vers midi, Joë reparut. Il paraissait d'une humeur charmante et avait retrouvé son sourire habituel. Il se réjouit de voir André sur pieds. Celui-ci ne se tenait pas de joie :

— Pensez-vous que je sois venu jusqu'à Menton pour me mettre au lit? Mais je vois que vous êtes satisfait. Y a-t-il du nouveau?

— Oui, pas mal. Ce soir, nous en finirons. La villa « Beausoleil » est à une demi-heure à peine d'ici et je viens de prendre toutes les mesures nécessaires. Il ne reste qu'à réussir, alors, à ce moment, je serai content, je vous l'assure.

— J'espère bien être de la partie, mon vieux Joë!

— Mais André, protesta Germaine, à quoi songes-tu... dans l'état où tu es!...

— Je t'en prie, ma chérie... Joë, je suis de votre expédition. Vous me le promettez?

— Avec plaisir, mais sans aucune responsabilité! Je ne puis répondre d'un bébé...

— Je saurai bien vous prouver que je n'en suis plus un!

La villa « Beausoleil » est située à mi-chemin entre l'Institut océanographique et les Roches Rouges. Elle couronne un escarpement de rochers qui surplombe la mer et s'adosse à la montagne. On dirait un fortin inexpugnable aussi bien par terre que par mer. Elle est construite

en pierres blanches et ses lignes élégantes provoquent l'admiration des touristes qui ne se doutent pas des mystères qu'elle recouvre.

Il était tout près de minuit. L'obscurité était complète. Pas une des fenêtres de la villa n'était éclairée. Au loin, on entendait le grondement sourd des flots qu'agitait une brise légère. L'œil confondait en une seule masse sombre la mer, les rochers, l'horizon.

Le sable crissa légèrement sous les pas de Joë et d'André qui se dirigeaient silencieusement vers la villa mystérieuse.

— Dans le fond, dit Nobody, je crois qu'il aurait mieux valu que vous soyez resté à la pension. Dieu sait ce qu'il va se passer!...

— Ne parlons plus de cela, Joë, voulez-vous. Je suis avec vous et je reste à vos côtés. Quand je pense que Germaine aussi voulait à toute force nous accompagner...

— C'eût été le bouquet! Elle, une femme!... Mais aujourd'hui, elles ne doutent de rien!

Tout en devisant, les deux compagnons étaient arrivés à proximité de la villa. Ils firent halte. Joë sortit une pipe de sa poche et l'alluma. On eût pu croire que c'était un signal. L'ombre silencieuse s'anima brusquement. Un homme surgit devant eux.

— Commissaire Rigaud?

— Lui même! répondit Joë. Rien à signaler?

— Non, toutes vos instructions ont été suivies à la lettre...

— Côté de la terre?

— Deux compagnies de chasseurs alpins, quatre mitrailleuses, grenades à main.

— Bien. Côte de la mer?

— Vingt canots automobiles, tous armés, patrouillent sans discontinuer.

— Parfait. Vous avez des projecteurs?

— Dix-huit autour de la villa.

— Eh bien! on peut déclencher l'attaque. Donnez le signal.

André n'en croyait pas ses yeux. Que se passait-il? A quoi rimait ce déploiement de forces militaires et navales? Il se souvint des bateaux qui avaient tant intrigué Germaine. Mais Joë?... On venait de l'appeler d'un nom inconnu : commissaire Rigaud.

— Dites-moi, Joë...

— Oh! mon vieux, j'ai du travail! Pas de questions... plus tard... Venez!

André lui emboita le pas. Il remarqua une sorte de grand tube s'élevant verticalement vers le ciel :

— Regardez cette cheminée...

Deux coups de sifflet déchirèrent la nuit et soudain la scène s'éclaira de la lueur éblouissante des dix-huit projecteurs. Nobody sortit son revolver et l'inspecta soigneusement.

— Lieutenant Arnac! appela-t-il.

— Présent, monsieur le Commissaire!

— Les hommes sont prêts?

— Oui.

— Alors, allons-y!

Joë, André et le lieutenant avancèrent, droit sur la villa, suivis d'une centaine d'hommes armés jusqu'aux dents. Joë frappa deux fois à la porte de la villa. Il n'obtint aucune réponse.

— Enfoncez la porte!

Trois soldats se précipitèrent et la défoncèrent à coups de crosse.

Un projecteur fut avancé, les gradés allumèrent leurs lampes de poche, mais la villa paraissait vide.

Nobody donna l'ordre d'inspecter toutes les pièces, de fond en comble. Tandis que les hommes partaient en éclaireurs, Nobody, André et le lieutenant restèrent dans le grand hall du rez-de-chaussée. C'était une pièce luxueusement aménagée. Le mur de gauche était recouvert par des rayons supportant d'innombrables livres, tous richement reliés.

Joë ne restait pas inactif, mais commençait à s'énerver. Pendant qu'il furetait à droite et à gauche, André, véritable mouche du coche, s'amusait à feuilleter un livre. Il était tombé sur une magnifique édition princeps des œuvres de Racine.

Joë l'aperçut et la moutarde lui monta au nez.

— Alors, c'est comme cela que vous nous aidez! Monsieur est venu pour lire... Vraiment, vous dépassez les bornes!

Penaud, André remit le livre, ou, plus exactement, voulut le remettre à sa place, mais dans

sa précipitation il heurta une chaise et, en voulant se raccrocher, il fit tomber à terre une pile de volumes qui lui tombèrent sur la tête. Exaspéré, Nobody l'accabla d'injures :

— Je vous ai assez vu ! Disparaissez en vitesse !

Vexé, Hénard s'obstina et s'appuya sur l'un des montants de la bibliothèque. On entendit le bruit d'un déclic, un des panneaux se déplaça, découvrant une ouverture secrète.

— Vous êtes un as ! s'écria Nobody, je retire mes paroles ! Lieutenant, rassemblez vos hommes immédiatement !

L'instant d'après, le passage secret était envahi. Il conduisait à une cave. Tous avançaient en silence, sur la pointe des pieds. Le passage allait en s'élargissant. La petite troupe arriva facilement devant une porte fermée à travers laquelle on entendait un brouhaha que dominaient par moments des intonations aiguës. Nobody reconnut la voix d'Alice. Il entendit distinctement prononcer les paroles suivantes :

— La séance est levée, nous la reprendrons demain.

Puis ce furent des applaudissements prolongés, des conversations, des chaises poussées sur le parquet.

— C'est le moment ou jamais, souffla Joë au lieutenant, et lui-même fonça sur la porte qu'il fit voler en éclats. Les deux hommes firent irruption dans la salle et Joë hurla d'une voix de stentor :

— Haut les mains! Que personne ne bouge! Au moindre geste, nous tirons!

Ce fut aussitôt un désordre indescriptible : des femmes crièrent, des hommes se jetèrent à terre pour se garer des projectiles tandis que les revolvers partaient tout seuls. Nobody tirait sans arrêt. Chacun des assistants cherchait une issue, mais en vain. La salle contenait au moins une centaine de personnes des deux sexes, tous agents d'Alice, qui s'écrasaient en proie à la panique. Nobody n'hésita pas à employer les grands moyens. Sur sa demande, le lieutenant Arnac fit projeter quelques bombes lacrymogènes avec le résultat que l'on pense. Du seuil de la porte, André repéra son ennemi mortel, M. Lissac, son ancien patron. En quelques bonds, André le rejoignit et s'apprêtait à lui tomber dessus, mais l'autre avait vu le danger : rapide comme l'éclair, il attaqua le premier et, d'un poing vigoureux, il atteignit le visage d'André qui vacilla sous le choc. Une seconde plus tard, Lissac avait miraculeusement disparu. Alice aussi réussit à fuir par une porte latérale que Joë n'avait pas tout de suite remarquée.

Suivi d'André et de quelques soldats, Joë se lança à leur poursuite, dans le passage secret que dissimulait la porte. Joë tirait sans discontinuer, espérant atteindre les fuyards, mais en vain. Au bout d'une centaine de mètres, le passage s'élargit brusquement et Joë se trouva en pleine montagne, à ciel ouvert. Mais Alice et

Lissac avaient disparu et la nuit profonde rendait toute recherche impossible. Nobody s'entêta:

— Cherchons! cherchons encore... il faut les retrouver!

Mais un bruit, un ronflement de moteur lui répondit.

— C'est là-haut! rugit Nobody qui s'élança vers le sommet de la colline avec une agilité surprenante.

Il arriva trop tard : l'avion, déjà, prenait de la hauteur.

— Vite, lieutenant, une fusée rouge!

Un véritable tir de barrage entoura l'avion et le ciel obscur s'embrasa. La cheminee mystérieuse aperçue par André avant l'attaque de la maison n'était autre qu'un canon contre avions qui tirait à une cadence accélérée. Le spectacle était terrifiant. L'avion, manœuvrant de son mieux, avait réussi à échapper aux projectiles et, peu à peu, s'élevait dans le ciel illuminé par les projecteurs et l'éclatement des fusants. Déjà il prenait la direction du sud quand un obus vint frapper la carlingue. Le dénouement dura deux secondes au plus : une explosion formidable ébranla l'atmosphère, des flammes jaillirent et l'avion en feu s'abattit sur le sol où il acheva de se consumer. Quand Nobody parvint au point de chute de l'appareil, il ne trouva plus qu'un amas de cendres et de ferrailles tordues et fumantes. Alice et Lissac venaient de payer leurs crimes.

XXI

ÉPILOGUE

Un mois plus tard. Dans le petit appartement d'Hénard, les trois amis étaient encore à table. Après l'assaut de la villa « Beausoleil », Joë avait disparu mystérieusement. Hénard avait bien dû en prendre son parti et, après avoir passé quelques jours de plus à Menton en compagnie de Germaine, il reprit le chemin de Paris. Au bout d'un mois seulement, Joë donna de ses nouvelles et annonça sa visite.

André avait préparé un repas somptueux pour fêter le retour de son ami, ainsi d'ailleurs qu'un autre événement heureux : la petite demoiselle Arpajon tenait le rôle de jeune fille de la maison pour la dernière fois, avant peu elle serait Mme Hénard. Après le dessert, les hommes allumèrent des cigares et passèrent dans la deuxième pièce où Germaine leur servit un café parfumé. Joë, son éternel sourire aux lèvres, semblait jouir béatement de la vie et aspirait avec délices les bouffées de son havane, sans rien dire, tandis qu'André trépignait devant le calme de son ami. Finalement, André n'y tint plus.

— Ecoutez, mon cher vieux. Rendez-moi justice. Pendant tout le dîner, je ne vous ai pas adressé la moindre question. J'ai été admirable de patience et de discrétion. Mais je pense que le moment est venu de tenir votre promesse et de me dire enfin... de me dévoiler les mystères de notre grande aventure...

Joë fit un signe approbateur.

— Alors, voulez-vous d'abord me dire ce que vous êtes devenu depuis un mois et pourquoi vous n'avez plus donné signe de vie?

Joë partit d'un éclat de rire sonore :

— Mais tout simplement parce que j'avais des affaires importantes à régler! Des affaires tellement urgentes que j'ai dû me résoudre à quitter Menton sans même prendre congé de vous et de Mlle Germaine. J'espère que vous me pardonnerez cette incorrection tout à fait involontaire?

— En doutez-vous? Mais dites-moi un peu le fond des choses. J'étais bien sur la scène, mais comme une utilité dont le rôle est réduit à quelques mots et qui ne connaît même pas le sujet de la pièce...

— Votre comparaison est assez exacte, mon cher ami! Dans ce drame, vous n'avez été qu'un figurant. Mais je vais enfin satisfaire votre curiosité et vous dire la vérité, avec le plus de détails possibles. Commençons par le commencement : Nous nous sommes rencontrés à l'Excelsior-

Palace, à Monte-Carlo. Alice m'y avait attiré sous un prétexte assez grossier et elle avait, comme vous le savez, voulu se débarrasser de moi. Mais j'avais pris mes précautions. Vous vous souvenez de mon vêtement blindé? Vous avez cru à une blague de ma part. C'était très sérieux et j'ai d'ailleurs fait breveter cette invention qui m'a sauvé la vie ce jour-là. Donc, Alice tire sur moi, ne me blesse pas. Je fais le mort. Elle est convaincue de m'avoir tué et elle file. Evidemment, elle se trouvait dans une situation désagréable, car, si on trouvait « mon cadavre », les choses pouvaient prendre une mauvaise tournure pour elle. Que fait Alice? Elle cherche quelqu'un prêt à tout accepter. Elle tombe sur vous, elle vous enrôle... Vous savez la suite!

— Oui, mais cette suite est parsemée de mystères et d'énigmes dont vous seul pouvez me donner la clef. Par exemple, qu'était exactement la bande dont Alice était le capitaine et pourquoi meniez-vous le combat contre elle?

— Alice était le chef de la C.D.S., la Centrale des Stupéfiants. C'est l'organisation la mieux comprise et la plus puissante du monde, celle qui donne le plus de mal à toutes les polices de la terre. C'était elle la grande pourvoyeuse de morphine, de cocaïne, d'héroïne et autres... paradis artificiels!

Leurs précautions étaient si bien prises que, sauf de rares comparses, on n'a jamais pu s'em-

parer des membres importants de la bande. Et ces comparses ne sachant rien, ou peu de chose, ne donnaient, naturellement, aucun renseignement utile.

— Soit, mais je me souviens très bien que vous m'avez dit avoir été vous-même un membre de cette association! Alors, vous aussi vous avez exercé ce honteux trafic?

— Ne m'interrompez pas. Vous comprendrez dans cinq minutes. Je vous disais donc qu'Alice était le chef de la bande. Un autre membre, non moins redoutable, était votre sympathique patron, ce bon M. Lissac.

André bondit :

— Quoi, Lissac? Pas possible!

— Mais si, tout est possible! Savez-vous de quoi il s'occupait en réalité? Il fournissait de stupéfiants les pays du nord. Il opérait sous le couvert d'une innocente maison d'exportation et personne n'a jamais soupçonné la nature des marchandises qu'il exportait. Même pas moi! Et pourtant j'étais bien placé pour savoir... Vous vous rappelez sans doute la première caisse que vous avez prise en charge à Nice? A votre avis, que contenait-elle?

— Parbleu, du vin de Corse! Je l'ai vu de mes propres yeux.

Nobody sourit :

— Non, mon cher. C'était de l'opium.

— Mais voyons, Joë, j'ai vu le vin moi-même!

— Oui, vous avez vu les bouteilles, mais l'opium était dissimulé au fond. Alice comprit tout de suite le danger et voulut nous éliminer par une catastrophe en avion, et comme le coup avait manqué, elle a fait mieux : elle vous a subtilisé la caisse, à la gare de Lyon, et l'a remplacée par une autre identique.

— C'est renversant! Mais quels étaient les liens qui unissaient Alice à Lissac?

— Ceux du mariage, tout simplement!

— Sans blague?

— Oui, je l'ai malheureusement appris que plus tard!

— Et Blanc?

— Oh! là les choses se compliquent. Vous savez comme nous nous sommes creusé la tête à propos de la ressemblance étonnante entre Blanc et le baron d'Hérelle? Elle était beaucoup plus naturelle que nous le pensions, car le baron et Blanc étaient deux frères jumeaux. Blanc était, en réalité, le baron Louis d'Hérelle, le frère du baron Maurice, tous deux fils de Bettina d'Hérelle. Les d'Hérelle étaient une vieille et riche famille. Le baron Louis était capitaine de cavalerie et avait remporté d'innombrables succès hippiques et... féminins! Un beau jour, il s'amouracha d'une chanteuse de café-concert et l'épousa contre la volonté de son père. Celui-ci le déshérita et le renia. En réalité, le père ne pouvait entièrement le déshériter. Il lui laissa quelques centaines de mille francs en lui impo-

sant de renoncer à son nom et à son titre. Il prit alors le nom de Blanc et vécut discrètement et convenablemnt jusqu'au jour où il perdit sa femme. Devenu veuf, il s'abandonna, essaya toutes sortes de métiers, échoua partout. Ses parents moururent et son frère Maurice hérita. Maurice était joueur. En peu de temps il dilapida l'héritage de son père, mais il ne sut point renoncer au train de vie somptueuse auquel il s'était accoutumé et il vécut d'expédients qui, un beau jour, lui valurent une condamnation à la prison. C'est à sa sortie de prison qu'il a dû faire la connaissance d'Alice qui l'enrôla dans sa bande.

— Soit, fit Hénard, mais comment avez-vous pu savoir tout cela?

— Sans difficulté. Il m'a suffit de relire les journaux à scandale du siècle dernier. Maintenant, ce que je vais vous dire ne sont que des hypothèses, d'ailleurs très vraisemblables, mais dont je n'ai pas la preuve matérielle. Pour une raison que j'ignore, le baron se brouilla avec Alice; je pense qu'il a dû vouloir la faire chanter, mais Alice n'était pas femme à se laisser faire. Elle fit assassiner le baron. Une partie du cadavre fut placée dans la caisse que Lissac vous avait chargé de convoyer... ainsi, on se débarrassait en même temps de vous. C'était assez ingénieusement combiné. Mais mon intervention fit échouer ce plan mirifique. C'est alors qu'Alice passa directement à l'attaque.

— Mais la tête du baron... dans le sous-sol de la rue du Temple?

— C'est Lissac qui l'y avait cachée. Le crime, je le pense, était bien antérieur à l'aggression contre Mlle Arpajon. Mais revenons à Blanc. C'est par hasard qu'il avait trouvé son modeste emploi chez Lissac. Blanc ne voyait jamais son frère qu'il détestait. Mais Lissac avait remarqué leur extraordinaire ressemblance et il en tira parti. Quand Maurice disparut, on fit croire à Blanc que son frère lui avait laissé tous ses biens et il alla s'installer avenue des Champs-Elysées, en reprenant son nom et son titre.

Ensuite, on l'arrêta et vous connaissez sa fin inattendue.

« Et maintenant, mademoiselle Arpajon, à votre tour et dites-moi comment Lissac vous a attaquée, mais ne m'induisez pas en erreur comme...

— Elle m'a déjà avoué. Cette canaille de Lissac avait voulu l'embrasser.

— Je m'en doutais, et alors?...

— Alors, il a tiré sur elle.

— Ouais! mais, dites, mademoiselle, n'aviez-vous pas découvert la tête du baron?

Germaine rougit comme une pivoine :

— Oui! j'ai traité Lissac d'assassin, tellement j'étais émue. Alors il a tiré sur moi sans m'atteindre.

André ne se connaissait plus d'indignation :

— Heureusement pour ce Lissac qu'il soit mort!...

— Je ne pense pas que vous lui auriez infligé un châtiment plus cruel que celui qu'il a subi... Songez à la mort atroce de Lissac et de sa compagne... Enfin, tout cela est fini... Ils ont payé durement leurs crimes, ici-bas, et qui sait s'ils n'expient pas encore, là où ils sont, c'est-à-dire en Enfer...

— Que le diable ait leurs âmes! fit André. Encore une question, continua-t-il... Pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt qui vous étiez?

— D'abord je veux répondre à votre question du début. Je m'étais introduit dans la bande pour mieux la surveiller jusqu'au jour où je devins suspect. Voilà pourquoi j'ai pu vous dire que j'avais appartenu à la bande. Deuxième explication : Nobody n'est qu'un surnom, vous devez le supposer. Je m'appelle Marcel Rigaud, commissaire chef de section à la brigade mondaine. Voilà pourquoi j'ai des relations un peu partout. Vous comprenez, maintenant?

— Oui, tout s'éclaire, mais je reviens à mon idée. Pourquoi m'avoir caché tout cela?

— Parce qu'en France on a des préjugés ridicules contre tout ce qui touche la police. Et qui sait, ma qualité de policier vous aurait peut-être moins mis en confiance...

— Vous avez raison, fit André. Quand nous nous sommes rencontrés, je n'avais nul désir de tomber sur un détective, au contraire.

Germaine, qui n'avait pas encore dit un mot, prit la parole :

— Moi aussi, Monsieur Rigaud, je voudrais bien vous demander quelque chose...

— Je vous en prie.

— Comment se fait-il que vous ayez pu obtenir le concours de la troupe pour donner l'assaut à la villa « Beausoleil »? C'est la première fois que j'ai entendu parler d'une chose pareille.

— Vous avez raison, mademoiselle. Le cas est unique jusqu'à présent. Voici comment les choses se sont passées. A Nice, la police était insuffisante et le temps me pressait. Je n'aurais jamais eu mon monde en temps voulu. J'ai téléphoné à Paris, au ministère de l'Intérieur. Mes chefs ont fait les démarches nécessaires auprès du ministre de la Guerre et j'ai obtenu le concours entier des autorités militaires. Voilà! Je crois maintenant que vous savez tout. Parlons d'autre chose!

— Très volontiers. J'ai d'ailleurs, moi aussi, un secret à vous révéler...

— Oh! un secret!

— Vous l'avez peut-être deviné? Germaine et moi nous nous marions!

— Mes félicitations! Dites, Hénard, j'espère bien être parrain un jour!

— Avec joie! Si c'est un garçon, nous l'appellerons Joë!

— Et si c'est une fille? interrogea Mlle Arpajon.

— Alors, donnez-lui le nom que vous voudrez, sauf Alice, cependant!

FIN

Il ne reste plus que quelques exemplaires de

L'ALMANACH DE MON PROGRAMME

192 pages **1936** 192 pages

Vous vous souvenez du sensationnel ALMANACH DE MON PROGRAMME 1935. Celui de 1936 lui est encore supérieur, tant par la qualité de la présentation que par la variété des illustrations en hélio et des textes.

20 GRANDS CONTES D'AVENTURE - DES MOTS CROISES - DES DISTRACTIONS - 200 BONNES HISTOIRES - 600 DESSINS HUMORISTIQUES - 100 ARTICLES GAIS - 40 ARTICLES DE VARIETES TESEFISTES ET

DE NOMBREUSES PHOTOS DE VEDETTES DE LA RADIO

Voici ce que vous trouverez dans L'ALMANACH DE MON PROGRAMME 1936, qui n'est pas un ouvrage technique, mais le véritable almanach de la famille, gai et passionnant. Cet ouvrage, admirablement illustré, peut être mis dans toutes les mains et il est le compagnon indispensable des longues soirées d'hiver.

L'ALMANACH DE MON PROGRAMME 1936

ne coûte que 3 fr. 50

Envoi fco contre 4 fr. en mandat-poste à « Mon Programme »

25, rue Louis-Le Grand, Paris-2e

LA SEMAINE RADIOPHONIQUE

paraît toutes les semaines sur

44 PAGES

sous couverture helio

Un Roman de

H. ARDEL

et tous les PROGRAMMES EUROPEENS

EN VENTE PARTOUT :

- 0 fr. 60 -

LE NUMERO

DEMANDEZ

La Semaine Radiophonique

LES PUBLICATIONS
Georges VENTILLARD
ont créé pour vous

3 GRANDS HEBDOMADAIRES

MON FILM

la grande revue française
— illustrée du cinéma —

1 fr. le numéro

3 contes
20 articles
50 photos

DANS CHAQUE NUMERO

JEUDI

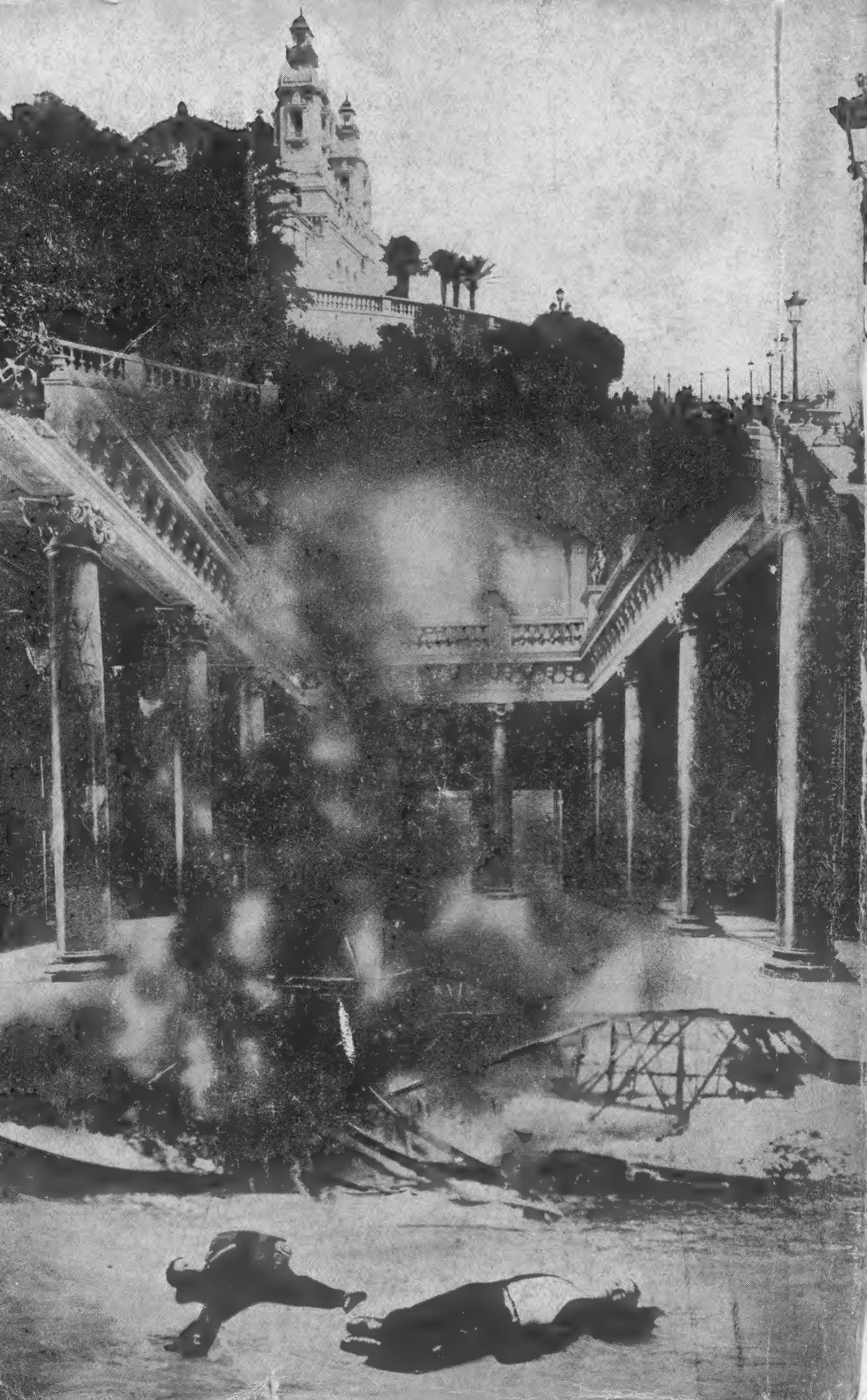
la belle revue française
- illustrée de la famille -

0 fr. 50 le numéro

3 contes
4 pages en 4 couleurs
10 articles

DANS CHAQUE NUMERO

MARIUS

le roi des journaux gais
QUI RIT ET FAIT RIRE
tous les samedis
0 fr. 50 le numéro

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux (Seine)